

**BULETINUL  
INSTITUTULUI  
POLITEHNIC  
DIN IAȘI**

**Volumul 69 (73)  
Numărul 1-2**

**Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE**

**2023**

**Editura POLITEHNIUM**



**BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI**  
PUBLISHED BY  
**“GHEORGHE ASACHI” TECHNICAL UNIVERSITY OF IAȘI**  
Editorial Office: Bd. D. Mangeron 63, 700050, Iași, ROMANIA  
Tel. 40-232-278683; Fax: 40-232-211667; e-mail: buletin-ipi@tuiasi.ro

**Editorial Board**

*President:* **Dan Cașcaval,**  
*Rector of “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași*  
*Editor-in-Chief:* **Maria Carmen Loghin,**  
*Vice-Rector of “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași*  
*Honorary Editors of the Bulletin:* **Alfred Braier,**  
**Mihail Voicu** Corresponding Member of the Romanian Academy,  
**Carmen Teodosiu**

*Editor in Chief of the SOCIO-HUMANISTIC SCIENCES Section*  
**Lucia - Alexandra Tudor**

**Scientific Board**

<b>Gabriel Asandului,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași	<b>Stéphanie Mailles Viard Metz,</b> IUT Montpellier – Sète, France
<b>Atmane Bissani,</b> University of Meknès, Morocco	<b>Laura Mureșan,</b> Academy of Economic Studies, Bucharest
<b>Roxana Bobu,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași	<b>Marie-Lise Paoli,</b> University Bordeaux-Montaigne, Bordeaux, France
<b>Eugenia Bogatu,</b> Moldavian State University, Kishinev	<b>Maribel Peñalver Vicea,</b> University of Alicante, Spain
<b>Laurence Brunet-Hunault,</b> University of La Rochelle, France	<b>Christine Pense,</b> Northampton Community College, Pennsylvania, USA
<b>Mihai Cimpoi,</b> Moldavian State University, Kishinev	<b>Doina Mihaela Popa,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași
<b>Jean-Claude Coallier,</b> University of Sherbrooke, Canada	<b>Tatjana Rusko,</b> Vilnius Gediminas Technical University, Lithuania
<b>Eugen Coroi,</b> Institute of Educational Sciences, Kishinev, Moldova	<b>Jan Sjölin,</b> Stockholm University, Sweden
<b>Begoña Crespo-García,</b> Coruña University, Spain	<b>Tudor Stanciu,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași
<b>Rodica Dimitriu,</b> “A.I. Cuza” University of Iași	<b>Ioan Știrbu,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași
<b>Mihai Dinu Gheorghiu,</b> “A.I. Cuza” University of Iași	<b>Antonia Velkova,</b> Technical University of Sofia, Bulgaria
<b>Evagrina Dîrțu,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași	<b>Svetlana Timina,</b> Shih Chien University, Kaohsiung, Taiwan
<b>Mihai Dorin,</b> “Gheorghe Asachi” Technical University of Iași	<b>Alexandru Zub,</b> “A. D. Xenopol” Institute of History, Iași
<b>Michel Goldberg,</b> University of La Rochelle, France	
<b>João Carlos de Gouveia Faria Lopes,</b> Superior School of Education Paula Fransinetti, Porto, Portugal	



**Secția**

**ȘTIINȚE SOCIO-UMANE**

S U M A R

	<u>Pag.</u>
ABDOU NDIAYE, Singurătatea ca moment de transformare la Jean-Jacques Rousseau (franc., rez. rom.) . . . . .	9
KIGNILMAN LAURENT TOURÉ, Despre semiotica și stilistica actanțială: către problematica argumentativității (franc., rez. rom.) . . . . .	27
ICHRAK ISSAOUI, „Sali, sali’ (rugați-vă, rugați-vă)”: rolul religiei în procesul de vindecare a traumei în memoriile lui Lucette Lagnado (engl., rez. rom.) . . . . .	43
GISÈLE MIRABELLE CÉPHANIE PIEBOP, Interculturalitate, traducere-interpretare și asistență lingvistică pentru migranți în Camerun (franc., rez. rom.) . . . . .	55
RAJA JADLAOUI, Poetica eterogenității lingvistice în opera lui J.M.G. Le Clézio (franc., rez. rom.) . . . . .	77
SALSABIL GOUIDER, Analepsă și vals fantastic în <i>Les Willis</i> de Alphonse Karr (franc., rez. rom.) . . . . .	89
LANDRY PENAN YEHAN, Tendințe stilistice majore: afinități și distanțări (franc., rez. rom.) . . . . .	99
PAUL MATEI CHRISTIAN BOTEZ, Aparență și realitate în <i>Marele Gatsby</i> (franc., rez. rom.) . . . . .	113



**Section**

**SOCIO-HUMANISTIC SCIENCES**

CONTENTS

	<u>Pp.</u>
ABDOU NDIAYE, La solitude comme moment de transformation chez Jean-Jacques Rousseau (French, Romanian summary) . . . . .	9
KIGNILMAN LAURENT TOURÉ, De la sémiotique et de la stylistique actantielle : vers la problématique de l’argumentativité (French, Romanian summary) . . . . .	27
ICHRAK ISSAOUI, “‘Sali, Sali’ (Pray Pray)”: Religion’s Role in the Process of Trauma Healing in Lucette Lagnado’s Memoirs (English, Romanian summary) . . . . .	43
GISÈLE MIRABELLE CÉPHANIE PIEBOP, Interculturalité, traduction-interprétation et assistance linguistique aux migrants du Cameroun (French, Romanian summary) . . . . .	55
RAJA JADLAOUI, Poétique de l’hétérogénéité linguistique dans l’œuvre de J.M.G Le Clézio (French, Romanian summary) . . . . .	77
SALSABIL GOUIDER, Analepse et valse fantastique dans <i>Les Willis</i> d’Alphonse Karr (French, Romanian summary) . . . . .	89
LANDRY PENAN YEHAN, Grandes tendances stylistiques : affinités et distanciations (French, Romanian summary) . . . . .	99
PAUL MATEI CHRISTIAN BOTEZ, Apparence et réalité dans <i>Gatsby le Magnifique</i> (French, Romanian summary) . . . . .	113



BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

## LA SOLITUDE COMME MOMENT DE TRANSFORMATION CHEZ JEAN-JACQUES ROUSSEAU

BY

**ABDOU NDIAYE\***

Université Cheikh Anta Diop de Dakar,  
Lettres Modernes

Received: February 17, 2023

Accepted for publication: April 11, 2023

**Abstract.** Literary histories have always represented Rousseau alone, especially in the daydreams of the solitary walker. We even invented the expression “Rousseau’s solitude” to show this impetus of Rousseau’s to want to isolate himself, and to distance himself from men. But if we read the books of Rousseau, especially that of the reveries of the solitary walker, the way in which this author recounts his retirement authorizes us to ask, what is the fundamental nature of this solitude? If the author says that he finds the fullness of his being only in retirement, it is necessary to see if this retirement is not well intended. In this case it is far from isolation. What then pushes our author to isolate himself? The purpose of this article is to show that far from being a simple retreat from the crowd, Rousseau’s solitude is a solemn moment of lucidity that allows the author to proceed with the transformation of his person.

**Keywords:** sweetness of loneliness; unhappiness of retirement; being alone; rebirth; moral loneliness.

### 1. Introduction

Dans son article intitulé « Rousseau et la solitude », Matthieu Abgrall soutient que la solitude « est un moment de déambulation intellectuelle vivace,

---

\* *e-mail*: blazndiaye@yahoo.fr

parce qu'opportunément solitaire » (Abgrall, 2020). Il cite le cas de Rousseau : « La vraie solitude est celle qui permet de se concentrer à la tâche, comme pour Rousseau lors de sa quarantaine italienne forcée » (Abgrall, 2020). Il souligne par-là que la solitude consiste à être exclu de la communauté. Elle serait donc une exclusion de la sphère sociale. C'est comme si c'est la contrainte qui constitue la solitude. De même, pour lui tant qu'on ne transforme pas cette solitude en bienfait, ce n'en est pas une. Or nous savons qu'elle peut être volontaire. Mais ce qui est important c'est l'objectif visé, c'est le traitement qu'on lui réserve, c'est aussi de tirer profit de cette retraite. Rappelons seulement que le but de l'entreprise autobiographique telle que annoncée dans le préambule des *Confessions* et le début des *Rêveries* était d'aller à la quête de son identité ternie par les autres. Le but de mon propos est de faire une analyse critique des *Confessions*, des *Dialogues* et des *Rêveries du promeneur solitaire* et de montrer comment Rousseau peut tirer profit de cette retraite qu'elle soit forcée ou voulue. Il s'agit alors de voir d'abord les malheurs et douceurs qu'engendre la retraite, ensuite d'analyser ses états affectifs et de recomposer le passé à sa guise.

## 2. La solitude psychologique

### 2.1. La solitude entre malheur et douceur

S'il y a une forme que peut prendre la solitude chez Rousseau, c'est bien celle psychologique. Car tous les événements de sa vie qu'il étale ou rétracte dans ses livres n'ont de sens que dans l'intériorité de l'auteur. Cette solitude morale est motivée par, essentiellement, deux formes de moments forts : l'auteur peut vivre sa réclusion sévèrement dans les moments de malheurs. La solitude est alors un lourd fardeau dont il est le seul à connaître le poids.

Cette forme de souffrance intervient au sein même de la solitude et c'est ce qui a motivé l'écriture autobiographique chez Rousseau. Le mal intervient parce que les gens ne le comprennent pas à l'exception de son petit monde raconté au livre 2 des *Confessions*. Le retrait de la personne s'explique par la non-compréhension de ses principes et de ses opinions. C'est ainsi qu'ils interprètent mal ses œuvres et l'assimilent à un monstre. Nous l'avons dit, les *Dialogues* ont pour rôle de détailler toutes les fausses accusations portées ou sur la personne de Rousseau ou sur ses œuvres. C'est ainsi qu'on le qualifie d'hypocrite, trouvant des contradictions entre ses théories et ses pratiques ; il l'exprime d'ailleurs dans les *Dialogues* face au Français : « Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents ». (Rousseau, 1959a, p. 384).

Si l'auteur de *Confessions* et des *Rêveries* vit cruellement sa solitude intérieure, c'est parce qu'il est convaincu d'être la victime d'un complot universel, ourdi par ses détracteurs qui ne cherchent qu'à le détruire. « Aujourd'hui même, que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui ait été tramé contre la mémoire d'un homme ... » (Rousseau, 1972, p. 333).

La suite, nous la connaissons, l'auteur des *Confessions* ne cessera de revenir sur ce complot tout au long de ses livres. Il préfère alors couper le commerce avec les hommes. Seulement, le même Rousseau remarque, que même dans l'éloignement, il reste victime de préjugés parce qu'on veut le détruire. C'est pourquoi il pense qu'il sera éternellement seul : « Supposons que, pour l'exécution du complot dont j'étais l'objet, mon éloignement fut absolument nécessaire... » (Rousseau, 1972, p. 354).

Sa solitude s'assimile ici à celle qui se vit dans l'isolement et elle est synonyme de non communication, de non accomplissement de sa personne sociale et de ses projets, de son engagement.

Dans son analyse, Kaveen pense que la solitude est très loin de l'isolement. Il écrit : « La solitude ne signifie pas l'isolement » (Kaveen, 2017). En effet, l'isolement se manifeste, selon Kaveen, comme « une forme de dépression mentale, qui ne parvient pas à satisfaire le besoin des autres, et surtout le besoin d'attention » (Kaveen, 2017, p. 60). Christophe Massin précise aussi que « dans la dépression chez l'adulte, il y a cette perte du lien avec soi-même, une perte de sens, qui laisse une sensation de vide intérieur et s'accompagne d'un repli sur soi et d'une tendance à s'enfermer dans l'isolement » (Massin, p. 40, 2017).

Cela signifie que la solitude est volontaire et que l'isolement est imposé par les autres. Mais si l'on entend par solitude le fait de s'écarter des autres pour des raisons plus ou moins connues, alors la frontière semble très petite entre les deux. Tout dépend de la prise en charge de ces deux par le sujet concerné. L'isolement peut être perçu comme une absence de personnes avec qui interagir. La solitude est la façon pour l'individu de percevoir cette situation. La solitude, si elle n'est pas bien gérée, peut être néfaste, elle s'apparente alors à l'isolement. De même, l'isolement bien pris en charge, peut générer beaucoup de bienfaits, elle devient alors solitude. En réalité, ce sont les résultats qui définissent la forme de solitude. Cet auteur note, à ce propos,

L'isolement n'est pas la solitude mais peut être une manière d'en souffrir ou d'en jouir, pensons à Épicure et au Jardin : petite communauté d'amis, isolée, close sur elle-même, dont le but est la hiérarchie des désirs, leur maîtrise au point qu'il vaut mieux dormir sur une paille que sur un lit d'or (Garrigues, 2011, p. 31).

La solitude entretient ainsi un rapport très étroit avec l'isolement et que tous les deux expriment le désir d'une connaissance, d'une perception et d'une transformation de soi.

La solitude rousseauiste est d'autant plus dure à supporter qu'elle est génératrice de stress, d'angoisse, dans un premier stade. Le critique Isabelle Delisle la compare à celle d'un enfant qui n'arrive pas à établir une communication avec ses parents qui ne le comprennent pas; à celle de celui qui est condamné à plusieurs années de prison sans avoir la possibilité de faire recours parce que les juges et les avocats se sont rangés du côté des adversaires, à celle d'un réfugié qui doit fuir son pays par crainte d'être tué par un régime sanglant et autoritaire ; à celle d'une personne que ses enfants ont abandonnée (que l'on pense au père Goriot, personnage éponyme d'un roman de Balzac ou à Louis dans le *Nœud de vipères* de F. Mauriac) ; à celle d'un couple qui n'arrive plus à vivre l'intimité ou à celle du malade ou d'un vieillard sur un lit d'hôpital ou dans une maison d'accueil.

De même, David Hume se plaint d'un manque d'approbation de son expérience solitaire en déclarant :

Je suis d'abord effrayé et confondu de cette solitude désespérée où je me trouve placé dans ma philosophie et [...] imagine que je suis un monstre étrange et extraordinaire qui, pour son incapacité à se mêler et à s'unir à la société, a été exclu de tout commerce humain et laissé complètement abandonné et sans consolation (Hume, 1962, p. 356).

C'est également la remarque de René Descartes qui est « comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres » (Descartes, 1963, p. 584) ; sans oublier Grégory Chatonsky qui avertit quiconque s'aviserait à se soustraire de la foule pour s'enfermer dans la réalité virtuelle :

Un espace s'est déjà ouvert dans cette réalité virtuelle qui est comme une réalité sans réel, une réalité sans autorité, sans référence, une libre donation sans ce fond commun qui assurerait tout étant de sa légalité onto-logique. Une réalité sans objet ? Un sujet perdu dans sa solitude numérique qui, oubliant l'idée même de vérité, n'a plus affaire qu'à lui-même ? (Chatonsky, 2020, p. 42).

Toutefois, Rousseau tire profit de cette souffrance engendrée par la solitude, car elle sera prise en charge. Il faut se rappeler le principe de l'auteur tel que théorisé dans *Du Contrat social*. Pour Rousseau, l'homme naît solitaire et ne rentre en société que par la suite et il ne s'y habitue jamais et considère toujours que la société est une oppression, sauf à la transformer en contrat consenti, c'est le fameux contrat social. La solitude est donc un moment de jouissance comme le note cet auteur. Pour beaucoup d'auteurs, c'est dans la solitude, perçue, dans ce cas, comme une opportunité de se focaliser sur

l'essence du monde, qu'il faut chercher la félicité : « On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes ? » (Chamfort, 1965, p. 89).

Nicolas Berdiaev, dans son livre *Cinq méditations sur l'existence* (1936), dans la troisième méditation, a pensé philosophiquement la solitude en affirmant que « c'est quand je suis seul, que je me sens seul, de façon douloureuse et aigue, que j'éprouve ma personnalité, mon originalité, ma singularité, mon irréversibilité... » (Berdiaev, 1936, p. 94).

Le XVII<sup>e</sup> siècle français offre un autre genre d'épicurien avec le sceptique Saint-Évremond. Dans un texte voluptueux et relâché, *Sur les plaisirs* (1656), le moraliste nous avertit : « La solitude nous imprime je ne sais quoi de funeste par la pensée ordinaire de notre condition, où elle nous fait tomber » (Saint-Évremond, 1996, p. 89). Et ensuite : « Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie ; mais sortir souvent comme hors de soi, et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux » (Saint-Évremond, 1996, p. 89).

Rousseau pense qu'il est innocent, il l'est d'autant plus qu'il écrit pour se défendre. Il va même se comparer au fameux personnage de Diego Hurtado de Mendoza dans *Lazarille de Tormes* (2007). Il raconte cet épisode où les gens pour s'amuser, ont travesti le personnage, le couvrant de loques à tel point qu'il ressemble à un monstre. Il l'utilise alors pour montrer au public une bête. Rousseau se compare à ce « *monstre* ». À l'endroit du lecteur, il lance dans les *Réveries* : « l'on vous trompe ce prétendu monstre est un homme » (Rousseau, 1959b, p. 415). Dans le même livre, le rêveur vit profondément sa solitude au point de déclarer : « Tout est fini pour moi sur la terre » (Rousseau, 1959b, p. 504). C'est ce qui le pousse à se replier sur lui-même et à s'anéantir, à se diluer dans la solitude de campagne. Bertrand Duhaime note : « Autrement dit, c'est dans la solitude qu'un être comprend que, après avoir longuement convoité le monde extérieur, il peut lentement découvrir tout un univers de solutions et de réponses dans son espace intérieur, qui lui ressemble bien davantage » (Duhaime, 2014).

Dans ce lieu peuplé d'êtres imaginaires, il retrouve l'authenticité de son être en se créant d'autres relations. C'est ainsi qu'il cherche le contact avec les animaux dans la neuvième promenade : « Ah ! Je ne serais pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusé parmi les hommes » (Rousseau, 1992, p. 539).

Rousseau ressent et vit sa solitude même au sein de la foule. Il ressemble à l'albatros de Baudelaire qui exprime, de façon symbolique, la situation des poètes. En effet, quand ils sont seuls, ils sont heureux mais, une fois dans la foule, on se moque d'eux, on les qualifie de fous. Il raconte dans ses dialogues l'attitude des hommes à son égard :

On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes et les bois, où il ne trouva au milieu des hommes ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumière, ni rien de tout ce qui pourrait lui aider à se conduire » (Rousseau, 1959a, p. 396).

Rousseau a usé ici de tout son talent d'écrivain car ce passage seul suffit pour reconstituer tout son drame. Voilà ce qui fait mal à Rousseau dans les *Confessions*, dans les *Dialogues*, et qui l'oblige à ne plus y penser dans ses *Rêveries*.

À partir de ce moment Rousseau se devait de créer un espace intérieur pour déployer toute la mélancolie de son existence. « L'espace du dedans impose sa prééminence. Désormais, la priorité est donnée au rapport que l'homme entretient avec lui-même » (Maumignygarban, 2019).

Même les frustrations de l'enfant constituent un des moments forts de cette solitude psychologique. Arrivé à la frontière de la Suisse, le jeune Rousseau a vu ses bagages confisqués. Le reste, c'est lui-même qui le raconte dans les *Confessions* dans un ton triste et pourtant non moins ironique :

Ils trouvèrent sans doute que mes chemises sentaient aussi l'hérésie ; car en vertu de ce terrible papier (la belle scène du *Mithridate* de Racine), tout fut confisqué, sans que jamais, comme que j'aie pu m'y prendre, j'aie eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille (Rousseau, 1972, p. 254).

Ici, si Rousseau utilise le terme *pauvre* c'est pour déprécier ses bagages, pour mettre en relief la méchanceté des hommes. Après cette scène, la suite aura des conséquences énormes ; Rousseau adopte un nouveau visage qui se propose de mettre en lumière toutes les réalités de son existence dans le seul but de reconstituer à la fois sa personnalité authentique et sincère, que la fausseté des institutions. Cette solitude morale est vécue jusque même dans le style avec la référence constante à la première personne du singulier : « je ». C'est l'écriture subjective dont parle Bénédicte Maumignygarban dans son analyse sur l'expérience authentique de Rousseau. Pour le critique, « Le moi s'affirme dans sa multiplicité et son ambiguïté » (Maumignygarban, 2020) avant de citer Georges Gusdorf :

La littérature du moi parce qu'elle est littérature, s'expose selon l'ordre de la parole parlée ; mais elle renvoie de cette parole apparente aux intentions profondes, elle est l'ordre de la confidence et se donne pour objectif de révéler ce secret que chaque âme recèle au fond d'elle-même, secret de soi à soi, justification dernière de l'existence (Gusdorf, 1976, p. 342, apud Maumignygarban, 2020).

L'utilisation constante du « je » découle donc de l'incompréhension de Rousseau des hommes et elle traduit le culte de l'égotisme. Christophe Van

Staen a raison d'affirmer que : « L'entreprise autobiographique n'est rien d'autre qu'une tentative deux fois renouvelée d'exprimer à l'aide d'un outil inapproprié (le langage) une totalité de l'être : totalité logique analytique (...) totalité métaphysique » (Van Staen, 2006). Rousseau inaugure dès lors l'autobiographie comme mode de connaissance de l'individu.

De même, Rousseau peut aussi jouir de cet éloignement car la solitude est aussi absence des autres, c'est-à-dire des calomnies et autres mal interprétations. La solitude conduit l'auteur à mieux sentir son être, comme le pense Jules Bureau, psychologue et sexologue :

Dans toute solitude, chez celui qui en explore toutes les facettes, il y a le bonheur d'être seul. Pour celui ou celle qui la cultive, la solitude procure une grande satisfaction, celle d'être avec soi-même, avec tout soi-même totalement et entièrement, sans distraction. En ces moments privilégiés, la solitude, côté éclairé de notre condition d'être séparé, illumine toute la personne (Bureau, 2016).

Il faut revoir les moments de solitude de l'auteur, que cela soit à Chambéry, aux Charmettes ou à Annecy. C'est toujours des moments de jouissances individuelles où l'être malheureux et persécuté disparaît pour laisser place à celui-là qui profite de l'absence des autres. Bureau rajoute :

La solitude avec soi-même correspond à la facette glorieuse d'être avec soi-même. C'est à l'intérieur de cet espace que la personne vit d'elle-même et avec ses propres ressources, aucunement distraite d'elles par la présence de l'autre. Cette solitude peut être ressentie comme glorieuse parce qu'elle rend la personne heureuse (Bureau, 2016).

Ce plaisir qu'éprouve l'être solitaire était déjà remarqué par Jean de La Fontaine au XVII<sup>ème</sup> siècle : « Solitude où je trouve une douceur secrète » (La Fontaine, 1989).

Il y'a aussi une autre façon de tirer profit de la solitude et elle consiste à allier solitude et société. C'est la raison pour laquelle l'auteur des *Confessions*, même s'il est loin des hommes, ne cesse parler d'eux comme pour comparer les deux états : celui dans la foule et celui en solitaire. Il ressemble, en point, au personnage de Robinson Crusoé, cet homme de la classe moyenne, soustraite aux dures besognes comme aux fastes de la gloire ou à l'héroïsme, dans son île isolée. Pourtant ce personnage a intériorisé dans son moi individuel le moi social, pour reprendre Odette Barbero (2011, p. 36). En effet, selon Henri Bergson, il est toujours resté attaché à la société, comme Rousseau. Il note :

Même matériellement, Robinson dans son île déserte reste en contact avec les autres hommes, car les objets fabriqués qu'il a sauvés du naufrage, et sans lesquels il ne se tirerait pas d'affaire, le maintiennent dans la civilisation et par conséquent dans la société » (Bergson, 1963, p. 987).

Il ne peut donc que reproduire les cadres et les règles de cette société car « si le moi individuel conserve vivant et présent le moi social, il fera, isolé, ce qu'il ferait avec l'encouragement et même l'appui de la société entière (Bergson, 1963, p. 987).

Pierre Garrigues qualifie de démarche de paradoxal, comme il l'affirme dans son article : « Tel est le paradoxe : la 'littérature' se déploie sur et dans une scène sociale fortement élargie par l'histoire politique, tout en étant le fruit d'une activité d'écriture irrémédiablement solitaire » (Garrigues, 2011, p. 30). Certains auteurs voient aussi dans cette démarche, qualifiée de paradoxal, la naissance de l'écrivain :

Si l'invention du solitaire relève de la modernité, c'est parce qu'elle relève au premier chef d'une histoire de l'individu moderne. Et si nous l'abordons par la littérature, c'est bien sûr parce que la question de l'individu touche principalement à son rapport au langage. L'antinomie première que nous ne cesserons de voir à l'œuvre dans les textes modernes est la suivante : comment être et se sentir seul, alors que cette pensée se dit par les mots, c'est-à-dire par ce qui est social en soi ? (Rabaté, 2003, p. 9).

Cette démarche est certainement celles des sages. Pensons notamment à Sénèque dans son ouvrage intitulé *De la tranquillité de l'âme*,

Il faut souvent se retirer en soi-même ; car la société de ceux qui ne nous ressemblent pas trouble l'harmonie de notre âme, réveille les passions, irrite toutes les plaies du cœur qui ne sont pas fermées. Il faut néanmoins entremêler, alterner ces deux choses, la solitude et le monde. La solitude nous fera désirer les hommes, et le monde, nous-même ; l'une sera le remède de l'autre. La solitude nous guérira de l'aversion pour la foule ; la foule, des ennuis de la solitude. Il ne faut pas toujours tenir l'esprit tendu vers la même chose ; il faut quelquefois le ramener au plaisir. Socrate ne rougissait pas de jouer avec des enfants ; Caton réjouissait par le vin son esprit fatigué des affaires publiques ; et Scipion, ce héros, ce triomphateur, s'exerçait à la danse (Sénèque, 1863, p. 327).

Même dans les *Rêveries*, œuvres d'apaisement de son âme, Rousseau revient plusieurs fois sur la société, non pas physiquement, mais en pensée. Cependant, c'est pour transformer cette forme de solitude. Il s'agit de la dompter, de se l'approprier. L'isolement, que nous appelons solitude imposée ou solitude forcée, comme toutes les formes de souffrance, est habituellement perçu négativement, dans un vain élan de fuite engendrant automatiquement sa propre aliénation. Cependant, le dompter devient plus que nécessaire si l'on veut transformer sa situation d'isolement en solitude bénéfique.

## 2.2. L'analyse des états affectifs

La solitude morale de Rousseau peut aussi se déployer dans la quête de sa personnalité cette fois-ci à travers seulement l'analyse de ses états affectifs.

Connaître la personne de Rousseau réside donc et surtout dans l'homme pris dans ses sensations de bien-être, dans les moments d'émotions fortes dans les transports de son âme et dans la puissance de ses attendrissements devant certaines situations.

Il faut comprendre que Rousseau rompt avec les idées de son époque, il va se départir des philosophes tels que Voltaire, Montesquieu, mais aussi du XVII<sup>ème</sup> siècle dominé par le cartésianisme. Si, dans son *Discours de la Méthode*, René Descartes prouvait son existence à partir de sa pensée : je ne peux pas douter de mon doute, car si je doute que je doute, je doute encore. Je suis donc persuadé de l'existence de ma pensée car douter c'est penser. Or, pour penser, il faut être : il est donc indubitable puisque je pense, donc je suis.

Au contraire, en paraphrasant Senghor, nous pouvons dire que Rousseau attaque Descartes au coupe-coupe et soutient avec ténacité la méthode intuitive contre celle discursive. C'est vrai qu'il pense, mais Rousseau existe surtout et avant tout pour la sensation. Il déclare dans le Préambule des *Confessions* : « je sentis avant de penser : c'est le sort commun de l'humanité » (Rousseau, 1972, p. 32). La sensation permet donc à l'auteur de « s'analyser » dans la mesure où il peut atteindre la plénitude de la solitude.

Si le livre des *Promenades* est si intéressant, c'est parce qu'il permet de surprendre Rousseau dans ses moments d'extase, c'est-à-dire dans sa solitude intérieure. Il nous parle, entre autres, du rêveur attendrissant devant toutes les situations. C'est surtout parce qu'il accorde une grande importance au goût et aux couleurs qui lui donnent la liberté qui lui manque. Il narre dans une de ses promenades, la cinquième, en ces termes :

... j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse... (Rousseau, 1959b, p. 522).

Le seul bruit de la nature sauvage suffit pour que Rousseau s'attendrisse. C'est avec le même tempérament qu'il narre la longue journée passée aux côtés de Mademoiselle Galley et Mademoiselle Graffenried dans le livre IV des *Confessions*. Pour cette seule journée, Rousseau a écrit des pages pour immortaliser ses instants de bonheur : « En marchant, dit-il, nous disions que la journée avait tort de finir, mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue, par tous les amusements dont nous avions su la remplir » (Rousseau, 1972, p. 175).

Mais, si Rousseau s'intéresse au goût et aux couleurs, c'est qu'ils ont une influence sur son état affectif. Voilà pourquoi nous pouvons croire que même si ses promenades s'apparentent à de véritables vagabondages, Rousseau veut cependant les classer par ordre, dans ses écrits : il y a dix promenades et chacune d'elles a pour rôle de rendre une situation très particulière de la vie de l'auteur. Sur ce point, il est très intéressant d'étudier le « style rousseauiste de la béatitude », analyse dans laquelle, le critique pense que le style est : l'« équation entre l'intention littéraire et la structure charnelle d'un écrivain » (Jousset, 1999, p. 179).

L'auteur donne donc l'illusion de la spontanéité de ses écrits dans la mesure où il ne cesse de clamer sa sincérité dans l'ensemble de ses livres, surtout dans les *Confessions*. Si chacune de ses descriptions est importante, c'est parce qu'elle a une influence sur l'âme de l'écrivain comme le pense Bénédicte : « la démarche de Rousseau passe toujours par le ravivement des émotions anciennes » (Maumignygarban, 2020).

L'autre moyen qui permet de réaliser la solitude morale est le pays de l'imaginaire, pays que l'auteur crée selon son propre tempérament. Pourtant, Saint-Évremond avertissait au siècle précédent :

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les plaisirs : il me reste à toucher quelque chose de l'esprit revenu chez soi, et remis, comme on dit, dans son assiette. Comme il n'y a que les personnes légères et dissipées qui ne le possèdent jamais, il n'y a que les rêveurs, les esprits sombres, qui demeurent toujours avec eux-mêmes ; et il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui (Saint-Évremond, 1996, p. 89).

Au contraire, si l'auteur s'anéantit dans les souvenirs ou se dilue dans la nature, c'est parce que ces espaces sont le domaine de la non-réalité, de la réalité fictive qui doit compenser et contrecarrer la réalité hostile du présent. Amélie Desruisseaux-Talbot soutient à ce propos que : « L'extase (...) se produit (...) avec les agréables chimères » (Desruisseaux-Talbot, 2003).

Le travail de fiction est donc un travail d'idéalisation car il permet de construire son domaine et de le peupler d'êtres imaginaires.

S'il arrive à l'auteur de narrer ses moments de malheur, c'est dans un but précis : se départir d'eux pour accéder au bonheur. Il cherche à se disculper en avouant tous ses crimes et toutes ses fautes. Il va dans ses démonstrations jusqu'à montrer qu'il ne s'agit pas de fautes mais d'erreurs. De ce fait, lui, il est le seul à porter le poids de ses crimes. Il faut l'avouer et se faire pardonner. Sur ce plan, nous pouvons proposer une lecture des trois œuvres qui permettra de comprendre la démarche de l'auteur. D'abord, Rousseau écrit pour se confesser, ensuite il narre et explique ce que les hommes lui ont fait. C'est seulement après cela qu'il peut se permettre de rêver. En ce moment, il a expié toutes ses fautes.

C'est de cette manière, il nous semble, que nous pouvons comprendre la totalité de la pensée rousseauiste.

### 2.3. Le passé recomposé : la renaissance

Les textes de Rousseau soulignent d'emblée leur caractère nostalgique du bonheur tant ses œuvres sont truffées d'innombrables digressions sur le passé. Cette intrusion dans les souvenirs ou cette fuite hors du présent est volontairement exprimée par l'auteur des *Confessions* et des *Dialogues*. Car

La présence de l'activité d'écriture dans un récit consacré au passé produit un certain nombre de significations : la restitution du passé n'est pas une fin en soi, elle prend son sens au regard du présent de l'écriture et donc du présent du narrateur. Cet enjeu rend la forme cruciale : il faut trouver la forme la plus appropriée pour faire surgir du passé une vérité qui sera utile pour le présent à vivre ; ainsi l'activité même d'écriture révèle l'écrivain à lui-même et travaille constamment son identité (Strasser, 2019).

En effet, c'est surtout dans ces deux œuvres que le lecteur comprendra combien Rousseau a hâte de se débarrasser de son présent pour revivre le passé, plutôt pour recomposer le passé. La mémoire rousseauiste transforme le monde réel en œuvre d'art. L'art serait un antidestin (Malraux, 1956) comme le voudra plus tard André Malraux. La littérature apparaît donc comme une sorte d'élixir de jouvence nous permettant d'échapper au joug de notre destin. C'est parce que l'auteur a mal ; partout ce sont les persécutions, soit sur sa vie, soit sur ses œuvres ou même sur sa personne. De plus, il faut se rappeler comment Rousseau s'est montré victime de la fatalité. Il a perdu sa mère, son père l'a abandonné, il n'a trouvé le salut que dans l'errance.

Sur le plan moral, il est qualifié de monstre car il a abandonné volontairement ses enfants, délaissé M. le Maître mourant. Qui plus est, c'est un masochiste.

Sur le plan littéraire, il a écrit d'innombrables livres qui n'auraient d'intérêt que par le bruit qu'ils font. De toute façon, l'auteur serait un menteur qui n'écrit jamais la vérité ou, tout au plus, il ne fait qu'exagérer. C'est le cas du fameux complot qu'il dit ourdi par ses détracteurs. On ne lui laisse même pas la possibilité de se défendre, comme il l'affirme dans le livre des *Dialogues* : « On n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable, ses œuvres parlent pour lui » (Rousseau, 1959a, p. 407).

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se met à « pondre » des livres et s'il se retire des hommes. Rousseau a, en effet, trouvé le moyen de s'enlever cette ordure qui salit sa peau. Il faut voyager, il faut trouver le moyen d'avoir le bonheur et un des moyens sur lesquels Rousseau compte est le souvenir, comme il l'affirme dans les *Rêveries* : « ...je n'existerai plus alors que par des souvenirs » (Rousseau, 1959b, p. 506).

Réécrire le passé non comme il s'était déroulé mais comme on aurait désiré qu'il se fût déroulé est l'option prise par pas mal d'auteurs à la quête de leur identité perdue. Cet auteur remarque ce pouvoir du passé :

Quelques mois plus tôt, je m'étais senti libre. Libre de m'inventer un passé, libre de m'imaginer un futur. Personne ne m'avait chargé de tout ce poids que tant de gens mettent toute une vie à apprendre à porter. Personne n'avait voulu dessiner les ombres du passé sur ma feuille de route, alors oui, une vie en pleine lumière et sans entraves s'étalait devant moi. Je voulais profiter de ce cadeau : venir d'une famille sans histoire, je le prenais comme un don, de la même manière que cette oreille musicale dont j'étais doté (Mattern, 2008, p. 106).

Certains critiques pensent que cette démarche peut s'avérer difficile, si l'on veut restituer fidèlement le passé. Delphine De Vigan a fait l'expérience :

J'espérais pouvoir manipuler le matériau à ma guise, et c'est l'image un peu classique d'une pâte qui me vient, une pâte à tarte comme Liane m'avait appris à les faire quand j'étais enfant, brisée ou feuilletée, que j'aurais fabriquée entre mes mains à partir d'ingrédients épars avant de la faire rouler sous ma paume, de l'aplatir avec force, voire de la projeter vers le plafond pour observer de quelle manière elle s'y collerait. Au lieu de quoi, je ne peux toucher à rien. Au lieu de quoi, il me semble que je reste des heures les mains en l'air, les manches remontées jusqu'aux coudes, ficelée dans un horrible tablier de bouchère, terrorisée à l'idée de trahir l'histoire, de me tromper dans les dates, les lieux, les âges, au lieu de quoi je crains d'échouer dans la construction du récit telle que je l'avais envisagée (De Vigan, 2011, pp. 150-151).

L'image de la pâte qui parviendrait à prendre forme à partir d'ingrédients épars est une belle métaphore de l'écriture qui travaille, pétrit la matière du passé pour lui donner du sens. Il ne s'agit pas seulement de restituer le passé mais de le recréer littéralement. C'est parce que le passé est malléable et, comme un potier qui met tout son amour à pétrir la boue pour créer de belles poteries, l'auteur des *Promenades* et des *Dialogues* peut choisir ce qu'il veut bien révéler de sa personnalité au lecteur même s'il déclare dans le préambule des *Confessions* être sincère et franc dans la mise en place de son autoportrait. Jean Guilton écrit, dans son livre, que tout écrivain peut manipuler ses souvenirs. Ainsi, dit-il « le souvenir transfigure sa matière et chacun de nous est l'artiste et comme le prophète de son passé » (Guilton, 1961, p. 11). De toute façon,

La présence de l'activité d'écriture dans un récit consacré au passé produit un certain nombre de significations : la restitution du passé n'est pas une fin en soi, elle prend son sens au regard du présent de l'écriture et donc du présent du narrateur. Cet enjeu rend la forme cruciale : il faut trouver la forme la plus appropriée pour faire surgir du passé une vérité qui sera utile pour le présent à vivre ; ainsi l'activité même d'écriture révèle l'écrivain à lui-même et travaille constamment son identité (Strasser, 2019).

Dans les récits relatant le deuil de Régis Jauffret (2008) et Michel Rostain (2011), et dans celui de Delphine de Vigan (2011), l'objectif principal assigné au récit est de ressusciter l'être cher, de le ramener à la vie à travers les pages, surtout quand la mort est survenue trop prématurément.

Rousseau va, en effet, user du pouvoir fictif de l'écriture pour tenter de redéfinir le passé à sa guise. En relisant le livre II des *Confessions*, nous comprendrons comment Rousseau use de son passé en s'idéalisant. Le voilà qui fait dire à Mlle Basile les qualités de sa personnalité ; il est différent, tout au plus, meilleur que les autres qui le sous-estiment. Le personnage affirme : « ...que ce serait grand dommage qu'avec tant d'esprit je (Rousseau) ne fusse qu'un commis » (Rousseau, 1972, p. 109).

Rousseau se décrit ici et s'attribue les bonnes qualités. Cet homme-là est fort différent de celui-là qui a écrit les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Discours*. Amélie Desruisseaux peut justement, dans son article intitulé « Le dernier souffle autobiographique », affirmer que : « Ce que Rousseau affirme (...) c'est qu'il a vécu tout le reste de sa vie en s'imaginant autre qu'il ne l'était » (Desruisseaux-Talbot, 2003).

De même, le voici qui se tisse son propre monde de l'enfance, un monde où il n'y a pas de Grimm, de d'Holbach et surtout Voltaire. C'est en effet avec douceur qu'il relate ces moments ; même s'il a perdu sa mère et est abandonné par son père, il est heureux. En parlant de Mme de Warens, de la Piémontaise (la Comtesse de Verceilis) ou de l'Italienne Mme Basile, que de bonheur ressenti !

À ce stade de l'analyse, il est à retenir que les souvenirs jouent beaucoup de rôles dans la recomposition du personnage et de ses moments de bonheur. D'où la remarque de Dany Laferrière « les gens voient souvent en moi un provocateur alors que je tente simplement de prendre des nouvelles de moi-même par le biais de l'écriture. C'est cela ; j'écris pour savoir ce que je suis devenu » (Saint-Éloi, 2001). Selon le critique, dans le champ de la création en littérature, le principe de l'identité donne au sujet un point de repère qui sert d'outil lui permettant de se construire dans cet espace scriptural par une sorte d'accumulation. « J'ai cru au début que les livres venaient de moi, maintenant je commence à croire que je viens des livres » (Sroka, 2010, p. 12). Il faut d'abord remonter dans le passé pour expliquer le présent. C'est d'ailleurs cette voie qui lui sert d'alibi pour fustiger le comportement des hommes puisque dans ses souvenirs recomposés à sa manière, tout le monde l'aimait. Il a fallu remporter le prix de l'Académie de Dijon, devenir célèbre pour voir les foudres des hommes s'abattre sur lui. Enfant, il fut le meilleur des hommes. Il invite donc le lecteur, et les autres, ses contemporains, dans ses souvenirs. Caroline L. Mineau a raison d'affirmer que : « pour connaître Rousseau, il faut connaître son caractère, il faut savoir qui il était dans sa jeunesse et quelle a été la chaîne de ses sentiments à travers les diverses situations de sa vie » (Mineau, 2013, p. 119).

Certes, seulement Rousseau est le propriétaire de ses souvenirs et il ne dit que ce qu'il a envie de dire. Il sait que ses contemporains connaissent, ou du moins, supposent connaître sa vie présente ; ce qu'ils ignorent, c'est le labyrinthe de son passé. C'est ainsi que la période racontée au livre VI des *Confessions* ne lui échappe pas parce qu'il le veut et parce que ce sont les doux souvenirs : « Rien de ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé à ma mémoire » (Rousseau, 1972, p. 272).

Par contre, les temps qui précèdent demeurent vagues pour lui parce que ce fut le début des malheurs. Pourtant, dans ce tumulte, sa mémoire parvient à se souvenir de la première fois où il est allé aux Charmettes avec « maman ». Il affirme : « Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles ; je me les rappelle inégalement et confusément : mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore » (Rousseau, 1972, p. 272).

La recomposition du passé ne permet seulement pas à Rousseau d'expliquer le présent, elle lui permet aussi de le justifier. Durant la période de l'enfance, il n'y avait pas de trace de voile, la communication était sincère, tous les hommes qui l'entouraient étaient bien ; donc il ne pouvait qu'être heureux. En revanche, avec l'instauration progressive des maximes civilisatrices, le monde est devenu chaotique, et tout homme porte un masque ; lui, qui est sincère, ne peut y vivre. Il lui faut le départ. « *Anywhere but out of the world* » (Baudelaire, 1966) dira plus tard Charles Baudelaire. Donc comme le pense cette auteure « la remémoration offre à Rousseau un moyen d'être soi et de jouir de soi » (Maumignygarban, 2008) puisqu'elle permet entre autres d'échapper à la réalité hostile. Il faut remarquer, dans ses trois œuvres, que la démarche entreprise par Rousseau est de toujours chercher à vivre heureux : que ce soit dans les *Confessions* et les *Dialogues* où il cherche à expliquer et à légitimer le présent par le passé, que ce soit dans les *Rêveries* où il cherche un endroit propice au rêve et à l'imagination. Le projet, en fin de compte, est une véritable quête de salut dans le bonheur. L'auteur, en se plaçant dans le registre de l'intériorité des souvenirs, crée un espace imaginaire dont il garde les clefs et les secrets pour l'idéalisation de soi.

### 3. Conclusions

La solitude présente donc deux côtés ; un côté sombre et un autre éclairé. C'est un véritable butin qui peut procurer un trésor inestimable chez l'auteur qui la cultive, en lui procurant une grande satisfaction ; satisfaction de tirer plaisir de la nature, satisfaction de vaincre ses démons, mais satisfaction aussi d'être avec soi-même, totalement et entièrement car c'est un moment de discernement. C'est vrai qu'il y a aussi le côté sombre de la solitude, c'est-à-dire l'isolement ou la solitude forcée. Vivre la solitude, être sans les autres alors que ce sont les autres qui éclairent toute notre conscience, pourrait réduire tout

individu à souffrir sans cesse de l'ennui et de la langueur du manque. Seulement chez Rousseau ce sera ce moment solennel où l'être est avec lui-même. Aussi l'utilise-t-il pour revisiter et remodeler le passé en effaçant les points sombres et en mettant en évidence ceux qui lui procurent énormément de bien.

#### REFERENCES

- Abgrall M., *Rousseau et la solitude* (2020). En ligne, consulté le 8 février 2023, URL : <https://institut-rousseau.fr/rousseau-et-la-solitude/>.
- Barbero O., *Le « je » de la solitude*, Alkemie. Revue semestrielle de littérature et philosophie, 7, 33-44 (2011).
- Baudelaire C., *Œuvres complètes*, Tome premier, Le club français du livre, Paris, 1966.
- Berdiaev N., *Cinq méditations sur l'existence*, Aubier, Paris, 1936.
- Bergson H., *Œuvres*, PUF, Paris, « Les deux sources de la morale et de la religion » 1963.
- Bureau J., *La solitude heureuse : Antidote contre l'isolement et l'aliénation de soi-même* (2016). En ligne, consulté le 13 mars 2019, URL : <https://www.psychoressources.com/bibli/solitude.html>.
- Chamfort N., *Maximes et pensées. Caractères et anecdotes*, préface d'Albert Camus, notices et notes de Geneviève Renaux, Gallimard, Paris, 1965.
- Chatonsky G., *Habiter l'inhabitable*, (1996). En ligne, consulté le 20 juin 2020, URL : [http://chatonsky.net/folio/wp-content/uploads/1996/03/Habiter\\_linhabitable\\_le\\_destin\\_de\\_la\\_rea.pdf](http://chatonsky.net/folio/wp-content/uploads/1996/03/Habiter_linhabitable_le_destin_de_la_rea.pdf).
- De Vigan D., *Rien ne s'oppose à la nuit*, JC Lattès, Paris, 2011.
- Descartes R., *Œuvres philosophiques de Descartes*, III, Garnier frères, Paris, 1963. Lettre à Brégy, 15 janvier 1650, *Discours de la méthode*.
- Desruisseaux-Talbot A., *Le dernier souffle autobiographique : Jean-Jacques Rousseau et Gabrielle Roy* (2003). En ligne, consulté le 03 mars 2020, URL : [http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/Le\\_dernier\\_souffle\\_autobiographique\\_J-J\\_Rousseau\\_et\\_Gabrielle\\_Roy](http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/Le_dernier_souffle_autobiographique_J-J_Rousseau_et_Gabrielle_Roy).
- Duhaime B., *La connaissance de soi implique une part de solitude* (2014). En ligne, consulté le 2 mars 2020, URL : [www.lapressegalactique.com](http://www.lapressegalactique.com).
- Garrigues P., *L'humanité est seule*, Alkemie. Revue semestrielle de littérature et philosophie, 7, 23-32 (2011).
- Guitton J., *Justification du temps*, P.U.F., Paris, 1961.
- Gusdorf G., *Les Sciences humaines et la pensée occidentale, Tome VII : Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Coll. Bibliothèque scientifique, Les Éditions Payot, Paris, 1976.
- Hume D., *Traité de la nature humaine, essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, II, trad. A. Leroy, Paris, Aubier Montaigne, liv. 2, deuxième partie, § V, pp. 356-357, 1962.
- Hurtado de Mendoza D., *La vie de Lazarillo de Tormes et de ses fortunes et adversités*, 2007, en ligne, consulté le 12 mars 2020, URL : [https://upload.wikimedia.org/wikisource/fr/b/bc/Anonyme\\_-\\_Vie\\_de\\_Lazarille\\_de\\_Torm%C3%A8s.pdf](https://upload.wikimedia.org/wikisource/fr/b/bc/Anonyme_-_Vie_de_Lazarille_de_Torm%C3%A8s.pdf). Consulté le 12 mars 2020.

- Jauffret R., *Lacrimosa*, Gallimard, Paris, 2008.
- Jousset P., *Le style rousseauiste de la béatitude. L'épilogue de la cinquième promenade des Réveries*, Poétique, 118, 179-195 (1999).
- Kaveen, *Solitude et Méditation*, 3e Millénaire, 126 (*La Solitude*), 58-61 (2017).
- La Fontaine J., « Le songe d'un habitant du Mogol », *Fables*, Livre XI, fable IV, La Documentation Française, 1989.
- Malraux A., *Les voix du silence*, Gallimard, Paris, 1956.
- Massin C., *Se laisser traverser par la solitude*, 3e Millénaire, 126 (*La Solitude*), 38-47 (2017).
- Mattern J., *Les bains de Kiraly*, traduit de l'américain par Anne Wicke, Sabine Wespieser éditeur, Paris, 2008.
- Maumignygarban B., *Jean-Jacques Rousseau ou l'expérience authentique de soi* (2008). En ligne, consulté le 12 mars 2020, URL : <http://rousseauetudies.free.fr/ArticleMaumignygarban.htm>.
- Mineau C.L., *Survivre pour des idées : Commentaire sur Les Confessions de Rousseau*, Phares, 13, 108-121 (2013). En ligne, consulté le 15 février 2019, URL : <https://revuephares.com/wp-content/uploads/2013/08/Phares-IVa-12-Caroline-L-Mineau.pdf>.
- Rabaté D., *Introduction*, Modernités, 19 (*L'Invention du solitaire*), 7-21 (2003). En ligne, URL : <https://books.openedition.org/pub/5976>.
- Rostain M., *Le Fils*, sl, Oh ! Éditions, 2011.
- Rousseau J.-J., *Dialogues dans Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), Paris, [1782] 1959a.
- Rousseau J.-J., *Les Réveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, [1782] 1959b.
- Rousseau J.-J., *Les Confessions*, Librairie Générale Française, Paris, 1972.
- Rousseau J.-J., *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* suivi du *Discours sur les sciences et les arts*, Garnier Flammarion Paris, 1992.
- Saint-Éloi R., *Dany Laferrière, Chronique de la retraite douce (entretien)*, Boutures, 1, 4, 4-9 (2001). URL: <https://ile-en-ile.org/dany-laferriere-chronique-de-la-retraite-douce/>.
- Saint-Évremond C., *Sur les plaisirs* in *Écrits philosophiques*, Paris, Éditions Alive, Paris, 1996.
- Sénèque, *Œuvres complètes de Sénèque le philosophe*, Firmin Didot, Paris, 1863.
- Sroka G., *Conversations avec Dany Laferrière*, La Parole Métèque, Montréal, 2010.
- Strasser A., *Quand le récit de soi révèle la fonction érudite de l'écriture*, Temporalités, 17 (2013). En ligne, consulté le 15 février 2019, URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/2419>.
- Van Staen C., *Langage des Dialogues*, in *Encyclopédie de l'Agora* (2006). En ligne, consulté le 12 mars 2020, URL : [http://www.agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/jean-jacques\\_Rousseau](http://www.agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/jean-jacques_Rousseau).

---

## SINGURĂTATEA CA MOMENT DE TRANSFORMARE LA JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(Rezumat)

Istoriile literare l-au reprezentat întotdeauna pe Rousseau singur, mai ales în momentele de visare ale hoinarului singuratic. Am inventat chiar și expresia „singurătatea lui Rousseau” pentru a arăta acest imbold al lui Rousseau de a dori să se izoleze și să se distanțeze de oameni. Dar dacă citim cărțile lui Rousseau, în special cea a visărilor hoinarului singuratic, modul în care acest autor povestește felul în care se retrage dintre oameni ne îngăduie să ne întrebăm: care este natura fundamentală a acestei singurătăți? Dacă autorul spune că nu-și găsește plinătatea ființei sale decât în însingurare, trebuie să vedem dacă această însingurare nu este intenționată. În acest caz, este departe de izolare. Ce îl împinge atunci pe autorul nostru să se izoleze? Scopul acestui articol este de a arăta că departe de a fi o simplă retragere din mulțime, singurătatea lui Rousseau este un moment solemn de luciditate care îi permite autorului să înceapă transformarea propriei persoane.



BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

**DE LA SÉMIOTIQUE ET DE LA STYLISTIQUE  
ACTANTIELLE : VERS LA PROBLÉMATIQUE DE  
L'ARGUMENTATIVITÉ**

BY

**KIGNILMAN LAURENT TOURÉ\***

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo,  
Département de Lettres Modernes

Received: May 10, 2023

Accepted for publication: June 16, 2023

**Abstract.** The stylistics proposed by Georges Molinié is an actantial type of stylistics that takes into account the argumentative propensity of the interlocutors, or more precisely, of the actants. In fact, each actantial pole is revealed through an argumentative joust with the intention of influencing the other. This leads us to say that argumentativity lies at the heart of actantial semiotics, cleverly conducted articulation of semiotics and stylistics. This article is therefore intended to show that any speech issued and received offers an argumentative framework testifying to the rapprochement of these two disciplines. This study starts from semiotics by considering its linguistic, anthropological and philosophical lineaments to arrive at its affinity with stylistics which, in the practice of the text, gives birth to the actantial stylistics. *L'aurore d'un peuple* of Jean-Pierre Mukendi will be our illustration support.

**Keywords:** semiotics; actantial stylistics; argumentativity; Georges Molinié; actants.

---

\**e-mail:* tourekignilman@yahoo.com

## 1. Introduction

La stylistique se définit comme une *praxis*. De l'étude des faits expressifs caractéristiques d'une langue, selon Charles Bally (1909), elle devient une pratique herméneutique qui s'intéresse désormais au texte littéraire. Cette posture stylistique spitzerienne n'est pas sémiotique, puisqu'elle pose l'existence d'un sens immuable indépendant des faits de production et de réception. Avec Georges Molinié, dans les années 80, la stylistique est intéressée par l'approche sémiotique qui appréhende dorénavant le texte comme phénomène social. En tant que tel, elle s'ouvre à la pragmatique et aux théories discursives à l'instar de la rhétorique argumentative. Pour C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca (2008, p. 5) « la théorie de l'argumentation est l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment ». En effet la stylistique, corrélée à la sémiotique pour donner naissance à la sémiostylistique, s'attèle à prendre en compte le volet argumentatif dans le déploiement de son approche. Elle considère le texte littéraire comme un discours produit à la destination d'un récepteur et dont il s'agit justement d'en démêler les instances émettrices et réceptrices dans le cadre de la stylistique actantielle. Ainsi, dans l'interaction qui s'établit entre les actants, chaque pôle tente d'influencer l'autre par son argumentation. Notre travail traite le concept de la sémiotique, de sa participation à la formation d'une sémiostylistique actantielle et du dynamisme argumentatif que déploie chaque pôle actantiel dans cette interactivité verbale. L'extrait pour l'exemplification est pris de *L'aurore d'un peuple* de Jean-Pierre Mukendi. Il met en évidence deux actants en situation de contradiction, puis de conflit que le discours dialogal empreint d'argumentativité va réunir pour le bonheur des deux jeunes amoureux et surtout de leurs communautés.

## 2. La sémiotique, une théorie de la signification

### 2.1. Entre production et réception

« L'objet de la sémiotique est d'explicitier les structures signifiantes qui modèlent le discours social et le discours individuel » (Coquet, 1973, p. 21). La signification est donc le point central de la sémiotique. Elle indique ainsi une hypothèse structurale. Son objet relève de ses relations structurelles, sous-jacentes et reconstituables qui produisent la signification. Dans *Sémantique structurale*, Julien Greimas (1966, p. 20) écrit : « La langue n'est pas un système de signes, mais un assemblage (...) de structures de signification ». Dans une autre plateforme scientifique, il définit la sémiotique en ces termes :

La théorie sémiotique doit se présenter, d'abord, pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une théorie de la signification. Son souci premier sera donc d'explicitier,

sous forme d'une construction conceptuelle, les conditions de la saisie et de la production du sens (Greimas et Courtès, 1979, p. 345).

Dans la perspective de Greimas, la sémiotique prend en compte la production et la réception de l'énoncé littéraire. Pour situer cette discipline en construction et mesurer l'étendue de son projet, il est nécessaire d'indiquer les sources principales à la convergence desquelles elle s'est constituée. Elles sont au nombre de trois : la linguistique, l'anthropologie et la philosophie.

## 2.2. Les sources principales de la sémiotique

De la linguistique saussurienne, la sémiotique tire les principes fondateurs de sa démarche. Tout aussi proches des travaux de Saussure, se signalent ceux de son disciple, le linguiste danois Louis Hjelmslev. Ce dernier, à travers *Les prolégomènes à une théorie du langage* (1943) et les *Essais linguistiques* (1971), établit les fondements épistémologiques de ce qui deviendra la sémantique structurale. Ces ouvrages posent, en premier, les conditions de possibilité d'une description formelle du plan du contenu des langages dans le cadre d'une théorie à vocation scientifique. Progressivement, elle a intégré les recherches en linguistique de l'énonciation, illustrées notamment par les travaux d'Émile Benveniste (1966 et 1974). La conception sémiotique du discours s'envisage alors comme une interaction entre production par un sujet énonciateur et saisie ou interprétation par un autre sujet énonciateur. Elle se rapproche ainsi de la réalité du langage en acte, cherchant à appréhender le sens dans sa dimension continue et serrant au plus près le statut et l'identité de son sujet. S'en déduit ainsi le volet argumentatif qui est le propre du discours littéraire.

La sémiotique, dans sa relation à l'anthropologie, s'interroge sur les usages culturels du discours qui façonnent l'exercice de la parole individuelle. Ce lien entre les deux disciplines se manifeste dans l'étude des lois qui régissent la forme transculturelle du discours. C'est une filiation méthodologique qui remonte aux travaux des anthropologues Claude Lévi Strauss, Marcel Mauss et Georges Dumézil.

Dans le champ de la philosophie, enfin, c'est de la phénoménologie que la sémiotique tire une part importante de sa conception de la signification. Ce rapport définit le statut des formes signifiantes comme un espace de jeu entre le sensible et l'intelligible, entre l'illusion et la croyance partagée. Loin d'être considérée comme une branche de la philosophie, la sémiotique est une théorie descriptive de la signification discursive : lorsqu'elle parle d'*être*, elle désigne grammaticalement un prédicat d'état en dehors de toute visée ontologique. Le port d'attache philosophique de la sémiotique est clairement situé par Edmund Husserl (1950) et Maurice Merleau-Ponty (1945). Le philosophe Paul Ricœur, pour sa part, précise que la médiation du signe et des œuvres est indispensable à

la compréhension de la conscience de soi : « Le sujet, affirme-t-il, ne se connaît pas lui-même directement, mais seulement à travers les signes déposés dans sa mémoire et son imaginaire par les grandes cultures » (Ricœur, 1995, p. 30).

Cette mise en contexte de la sémiotique au sein des disciplines qui l'ont inspirée n'est qu'un simple balisage. Au regard de ce qui précède, il ressort que dans sa singularité théorique et méthodologique, la sémiotique est un produit interdisciplinaire. Un discours à vocation scientifique sur le sens est forcément en rapport avec le langage qui le structure, avec les productions signifiantes et transculturelles qui le façonnent et avec les postulats épistémologiques qui fondent les conditions de son examen. L'horizon théorique situe l'objectif scientifique intrinsèque de la sémiotique. Celui de mettre en place un parcours méthodologique pour l'analyse des textes littéraires.

### 2.3. La démarche de l'approche sémiotique

La démarche consiste à viser le texte lui-même, à reconnaître son autonomie relative d'objet signifiant. La sémiotique considère le texte comme un tout de signification, produisant en lui-même les conditions contextuelles de sa lecture. La particularité du texte dit « littéraire » est que, contrairement au conte oral, à l'article de presse ou à d'autres formes de discours, il incorpore son contexte et contient en lui-même son code sémantique. Il intègre ainsi, actualisé par son lecteur et détaché des intentions de son auteur, les conditions suffisantes de sa lisibilité. Paul Ricœur (1995, p. 56-57) écrit en cela :

Dans la mesure où le sens d'un texte s'est rendu autonome par rapport à l'intention subjective de son auteur, la question essentielle n'est plus de retrouver derrière le texte l'intention perdue, mais de déployer, en quelque sorte devant le texte, le "monde" qu'il ouvre et découvre.

Un double aspect se dégage alors de cette démarche. Celle d'associer étroitement une sémiotique de l'énoncé, d'une part et une sémiotique de l'énonciation, d'autre part. La première dégage les articulations internes au texte et la seconde met en relief les opérations de la mise en discours par la lecture. Il s'agit en effet de rechercher la connexion entre une sémiotique systémique et une sémiotique de la lecture. La sémiotique systémique étudie les règles de composition transphrastique, les principes de cohérence, les formes de structuration articulées à différents niveaux. La sémiotique de la lecture réintroduit, quant à elle, le sujet du discours et la dimension intersubjective de l'interlocution dans l'acte de lecture. Elle rencontre, par conséquent, les questions spécifiques de la littérature sur la polysémie des textes et sur la pluralité des lectures. Elle intéresse, par ailleurs, non seulement la critique littéraire, mais aussi la didactique de la littérature dans le contexte de l'enseignement comme dans un contexte interculturel. Dans cette perspective, le

lecteur n'est plus cette instance abstraite et universelle, simplement présumée par l'avènement d'une signification textuelle déjà là, nommé « récepteur » ou « destinataire » ; il est aussi et surtout un centre de discours, qui construit, interprète, évalue, apprécie, partage ou rejette les significations.

De tout ce qui précède, il est à retenir que la sémiotique a une démarche centrée sur l'origine du texte (la philologie, la critique génétique), sur les figures de l'auteur (la biographie, la psychanalyse, la sociocritique), sur le contexte historique et surtout, sur le texte lui-même (l'analyse textuelle, la poétique, la rhétorique, la stylistique). Il convient, à ce niveau de notre étude, de situer l'intérêt de ce balisage théorique de la sémiotique.

### 3. De la sémiotique utile à l'analyse stylistique du texte littéraire

S'intéressant aux conditions de saisie de la signification, la sémiotique met le texte et ses structures organisatrices au centre de la signification. Son apport à une étude stylistique est clairement défini avec les travaux de Georges Molinié (1994). Dans son analyse des approches stylistiques antérieures et sémiotiques, Molinié reconstitue la stylistique en lui adjoignant la sémiotique pour mettre en avant la sémiostylistique. La démarche classique de la sémiotique propose d'articuler la saisie du sens selon un parcours stratifié en nappes homogènes. Cela s'effectue par des formes concrètes et particulières manifestées à la surface du texte, vers les formes plus abstraites et plus générales, sous-jacentes, disposées sur plusieurs paliers de profondeurs. Elle montre ainsi comment les parcours de signification s'organisent et s'agencent en raison des règles syntaxiques et sémantiques qui en fondent la cohérence. Ce parcours génératif distingue ainsi les structures profondes (le carré sémiotique) et sémio-narratives (la syntaxe actantielle et le schéma narratif) des structures discursives qui les mettent en discours par le biais de l'énonciation. Ainsi, l'approche sémiotique prend en compte la dimension narrative, la dimension descriptive, la dimension figurative et la dimension énonciative que la stylistique utilisera pour ses analyses. En effet, la dimension énonciative accorde la priorité au sujet parlant. Elle considère qu'on ne saurait envisager le langage qu'à travers l'activité énonciative, puisque c'est elle qui détermine, en réalité, le statut des formes linguistiques. À ce propos, Émile Benveniste écrit :

Bien des notions en linguistique (...) apparaîtront sous un jour différent si on les rétablit dans le cadre du discours, qui est la langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle, et dans la condition d'intersubjectivité qui seule rend possible la communication linguistique (Benveniste, 1974 p. 266).

La linguistique de l'énonciation fait triompher la pragmatique invitant ainsi à envisager le sens en action. L'ouvrage de John Austin, *Quand dire, c'est*

*faire* (1970), met en évidence la dimension performative du langage. Les linguistes s'en inspirent et mettent au centre de leurs préoccupations la dimension interactive, dialogique et conversationnelle. S'appuyant sur la réflexion de Benveniste, ils considèrent qu'on ne peut appréhender l'étude du langage que dans la dimension intersubjective qui lui est inhérente. C'est dire que, dans toute relation prédicative, la présence d'un actant-objet implique celle d'un actant-sujet, et inversement. Il suffit de connaître l'un des actants pour pouvoir déduire l'existence de l'autre. Cette dimension s'est appuyée sur la définition bien connue de Benveniste (1974, p. 80) : « L'énonciation est la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation ». De cette définition, ressort la notion de discours inhérente à l'homme et facilitant la communication linguistique.

L'énonciation devient ainsi la médiation entre le système social de la langue et sa prise en charge par un individu dans sa relation avec autrui. Elle donne naissance, dans le champ sémiotique, à une analyse de ses mécanismes : ce sont les opérations énonciatives modélisées au moyen du débrayage et de l'embrayage. Greimas (1966) reprend le concept de « *Shifter* » ou « *embrayeur* » introduit par Roman Jakobson (1963). Ce mot désigne, pour le linguiste russe, les unités grammaticales dont la signification ne peut être définie en dehors d'une référence au message, et qui ne peuvent être interprétées qu'en relation avec l'énonciation elle-même. La marque grammaticale des première et deuxième personnes (je/tu), les signaux indirects nommés embrayeurs, manifestent la présence du sujet de la parole dans le texte littéraire. L'embrayage consiste alors pour le sujet de la parole à énoncer les catégories déictiques qui le désignent : le *je*, l'*ici* et le *maintenant*. Leur fonction est de manifester et de recouvrir le « lieu imaginaire de l'énonciation » (Greimas, 1966, p. 127) par les moyens des simulacres de présence que sont *je*, *ici* et *maintenant*. Ces catégories se définissent par leur relation et leur opposition aux catégories débrayées. Cela fait de l'énonciation un élément central de toute analyse du langage et du discours. Les interactions entre actants que le texte met en scène sont transférées aux jeux des rôles persuasifs auxquels se livrent les locuteurs et interlocuteurs de la parole. C'est à ce postulat théorique riche et édifiant que Georges Molinié adjoit la stylistique.

La stylistique, dans un texte, est en quête de « littéarité », terme créé par Jakobson (1963) ou plus exactement de « littérisation », terme préféré par Molinié (1994). La *littérisation* met en avant les traits et la combinaison de traits qui suscitent chez le lecteur l'identification du texte comme étant une œuvre littéraire. De ce point de vue, le lien de la stylistique avec la sémiotique se noue si fort que la stylistique peut être considérée comme « une sémiotique du littéraire » :

La sémiotique, dans son esprit, s'attache aux structures fondamentales de la représentativité contextuelle. La substance du contenu n'est donc pas

considérée idéalement, mais en fonction des formes occurrentes possibles, lesquelles ne sont réalisables que dans la forme de l'expression (et aussi, bien sûr, à travers la forme du contenu) : la matière stylistique est donc proche. Et la question de la représentativité contextuelle est la question de la significativité de telle ou telle littérarité (Molinié, 1994, p. 67).

Suivant cette logique, la stylistique devient une sémiostylistique, théorie et méthode d'approche des textes littéraires.

#### 4. La (sémi)stylistique actantielle : une approche « stratifiante » du discours littéraire

La sémiostylistique est bien une stylistique du texte. Elle étudie le fonctionnement linguistique dans une stratification propre à celle du discours littéraire. Selon les termes de Georges Molinié (1994, p. 9), cette théorie répond efficacement à son projet de « créer une stylistique qui soit une sémiotique ».

La stylistique actantielle appréhende globalement tout texte littéraire comme organisé en trois grands niveaux subdivisibles. Chacun de ses niveaux est défini par une relation horizontale et orientée entre deux pôles, l'émetteur à gauche et le récepteur à droite. Ces pôles sont des actants de l'énonciation. L'émetteur du niveau I est l'instance responsable de la narration, la voix qui prend en charge la globalité du texte. Le récepteur est le lecteur occurrent, concret. Entre ces deux pôles, se trouve l'objet du message (OdM). Le niveau II représente les paroles des personnages dans l'histoire rapportée par l'émetteur de niveau I. Pour chaque création littéraire, il y a un niveau avant la production où l'œuvre est programmée. Georges Molinié appelle cela le niveau  $\alpha$ . C'est au niveau  $\alpha$  que le pacte scripturaire se noue. Ce pacte repose sur la relation d'attente qui existe entre l'instance productrice et les lecteurs. Le niveau  $\alpha$  est l'instance fondamentale, car prenant en charge les niveaux I et II. La schématisation de ces données émane des théories de l'énonciation, mais surtout de la sémiotique telle que définie plus haut. Le schéma, celui indiqué par la Fig. 1 :

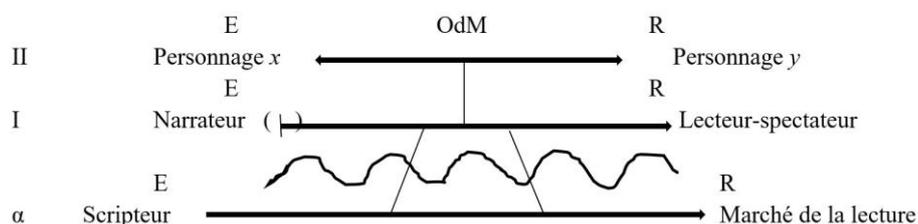


Fig. 1 – Les relations énonciatives de la stylistique actantielle.

Le discours littéraire est perçu relativement à deux pôles constitutifs : le pôle émetteur du producteur (E), et le pôle du récepteur (R). Entre les deux, est

véhiculé l'objet du message (OdM) qui est le contenu du discours textuel. Ces deux instances (E et R) sont appelées actants. En stylistique actantielle, ce sont des pôles fonctionnels dans l'échange discursif. Ils sont donc analysables en termes de personnes (écrivain, éditeur...), de personnages. Ceux-ci participent ainsi aux actes de langage. Ils sont repérables dans les systèmes personnel et verbal, dans des représentations métonymiques ou dans des personnifications.

À l'émission, au niveau I, nous avons le narrateur, et à la réception le lecteur-spectateur. On voit bien que le sens de la flèche est unidirectionnel, pas de réversibilité dans l'échange (elle implique un niveau de relation direct). Cela s'explique par le fait que le lecteur-spectateur ne peut répondre au narrateur comme dans un dialogue. Même s'il existe des cas où il y'a réversibilité matérialisée par la barre verticale entre parenthèses à gauche, côté émetteur (E).

Au niveau II, la ligne horizontale de la relation actantielle nucléaire est évidemment à double flèche, puisqu'il y' a réversibilité. Il permet de construire les niveaux de significativité d'un texte. Le niveau  $\alpha$  constitue le niveau préalable, hétérogène aux niveaux I et II. Il se caractérise, comme on le voit, par une non-réversibilité de la relation émetteur-récepteur. Ainsi, au niveau  $\alpha$ , c'est la masse potentielle du marché de la lecture qui dessine les contours de l'horizon culturel dans lequel doit se forger la possibilité de la création littéraire. Cette orientation rejoint la sociologie de la littérature dont l'objet est de chercher à mesurer la représentativité culturelle de telle ou telle esthétique verbale et partant, d'appréhender l'alchimie des formes littéraires.

De ce point de vue, le système de la stylistique actantielle reste globalement et relativement puissant pour l'étude du texte littéraire. Il est simple dans son principe et s'oriente inéluctablement sur les questions de la sémiotique littéraire. Il s'agit, en effet, d'interpréter le fonctionnement du discours littéraire comme feuilleté, en isolant le plus précisément possible les circuits énonciatifs et leurs différents espaces d'interférence. C'est bien ces espaces qui laissent fleurir, entre les interlocuteurs, l'argumentativité dont le but est d'atteindre l'autre par sa logique argumentative.

## **5. L'argumentativité au cœur de la (sémio)stylistique actantielle**

### **5.1. L'interactivité dans le discours**

Les approches interactives sont au cœur de tout phénomène langagier, quelle qu'en soit la nature. Selon Mikhaïl Bakhtine, « l'interaction verbale constitue la réalité fondamentale de la langue » et par ricochet du discours littéraire dont la richesse linguistique est susceptible de séduire le lecteur. Toute prise de parole est donc destinée à entraîner l'adhésion de l'auditoire à une thèse. En amont, Benveniste (1974, p. 241-242) définissait le discours comme « toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier

l'intention d'influencer l'autre en quelque manière ». Ici, le principe de la sémiostylistique actantielle est acquis. En effet, entre les interlocuteurs des différents niveaux actantiels ( $\alpha$ , I, II) se négocie toujours un « positionnement » (Cf. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation* de Dominique Maingueneau; *L'œil du sociologue* de Jérôme Meizoz) à travers l'argumentation issue des travaux de Chaïm Perelman systématisés dans deux ouvrages fondamentaux que sont *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique* (1958) et *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation* (1977). Ce rapprochement entre la stylistique et la rhétorique tente de dépasser les études sur la simple description formelle du texte littéraire pour en relever les implicites persuasifs que l'argumentativité permet de déceler.

Ce postulat a l'avantage de souligner que tout échange verbal repose sur un jeu d'influences mutuelles et sur la tentative, plus ou moins consciente et avouée, d'user de la parole pour agir sur l'autre. Elle met l'accent sur la force de la parole, une perspective développée par les courants pragmatiques pour qui le dire est un faire, et par les théories interactionnistes selon lesquelles l'exercice de la parole implique normalement plusieurs participants qui exercent en permanence les uns sur les autres un réseau d'« influences mutuelles ». (Kerbrat-Orecchioni, 1990, p. 54-55). Dans les termes de Patrick Charaudeau (2005, p. 12), tout acte de langage émane d'un sujet qui gère sa relation à l'autre (principe d'altérité) de façon à l'influencer (principe d'influence) tout en devant gérer une relation dans laquelle le partenaire a son propre projet d'influence (principe de régulation). Pour Philippe Breton (1996, p. 3), « l'argumentation appartient à la famille des actions humaines qui ont pour objectif de convaincre. [...] [Sa spécificité est] de mettre en œuvre un raisonnement dans une situation de communication ». Et à Jean-Blaise Grize de renchéir en ces termes :

L'argumentation considère l'interlocuteur, non comme un objet à manipuler mais comme un alter ego auquel il s'agira de faire partager sa vision. Agir sur lui, c'est chercher à modifier les diverses représentations qu'on lui prête, en mettant en évidence certains aspects des choses, en occultant d'autres, en proposant de nouvelles (Grize, 1982, p. 41).

On passe alors à une conception plus large de l'argumentation entendue comme la tentative de modifier, d'infléchir, ou tout simplement de renforcer, par les moyens du langage, la vision des choses que se fait l'allocutaire. C'est la définition que Ruth Amossy donne à l'argumentation en élargissant celle de la nouvelle rhétorique de Perelman. Cet élargissement permet à l'argumentation, prise comme synonyme de rhétorique ou art de persuader, de traiter du vaste éventail de discours aussi bien privés que publics qui circulent dans l'espace contemporain. Ces projections nous renvoient implicitement aux théories de l'énonciation et de la pragmatique.

## **5.2. L'argumentation rhétorique dans le discours littéraire**

L'argumentation est issue des réflexions sur le discours persuasif. Elle résiste aux dérives des sophistes pour qui il s'agissait d'argumenter même les causes les plus banales. L'argumentation trouve désormais un intérêt pour l'analyste du discours (littéraire, publicitaire, politique, etc.) grâce à Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (2008, p. 25) dans la mesure où il fonde son approche sur la persuasion de l'auditoire, lequel renvoie à « l'ensemble de ceux sur lesquels l'orateur veut influencer par son argumentation ». L'objet de cette nouvelle rhétorique est « l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment » (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 2008, p. 5). L'intention de persuader, sous-jacente donc au processus communicatif, est au cœur de ses préoccupations. L'argumentation rhétorique dans le discours littéraire ne manifeste pas une volonté programmée de persuader, contrairement aux autres types de discours. Autrement dit, le locuteur ne fait pas un choix délibéré et rationnel de persuader le destinataire. Pour Ruth Amossy (2012), le discours littéraire « n'en cherche pas moins à exercer une influence en orientant des façons de voir et de penser ». Il cherche simplement à transmettre un point de vue sur les choses.

## **5.3. La triade rhétorique dans l'argumentativité du discours littéraire**

Le discours littéraire se construit autour du triptyque aristotélicien ethos, pathos, logos. C'est bien ce triptyque qui détermine le jeu de séduction et qui permet d'entériner la littérisation du texte considéré. Pour Aristote, la rhétorique est une affaire de discours, de rationalité et de langage. Ces trois aspects se résument à l'ethos, au pathos et au logos. La rhétorique est donc un discours que tient un orateur et qui est propre à persuader un auditoire, ou à l'émouvoir. L'ethos renvoie à l'identité discursive ou à l'image qui se manifeste dans le texte. Ainsi, à travers sa parole, un locuteur active chez l'interprète la construction d'une certaine représentation de lui-même. Sans être explicité dans l'énoncé, l'ethos reste sous-jacent à l'énonciation. Il se laisse découvrir dans le discours à travers les marques langagières telles que le lexique, la syntaxe, les figures, etc. Le pathos est la composante émotionnelle du discours. Il est produit chez le récepteur pour le persuader. En effet, toute configuration langagière, pourvu qu'elle exprime les affects spécifiques chez le destinataire, est porteuse de pathos et est susceptible de contribuer à la persuasion et à influencer ce dernier. Le logos est relatif à l'argumentation à proprement dit du discours. Cette argumentation procède par stratégie et opère sur du concret en affichant une valeur émotive. C'est sur cette impression que repose sa force de persuasion.

Le discours littéraire comporte donc en soi une tentative de faire voir les choses d'une certaine façon et d'agir sur l'autre. C'est pourquoi, Bakhtine/Volochinov (1977, p. 105) soulignent aussi que « toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole ». Dans cette perspective dialogique, l'argumentation est donc *a priori* dans le discours littéraire et comporte comme qualité intrinsèque la capacité d'agir sur autrui, de l'influencer.

Dans l'étude que nous menons, le questionnement porte sur les moyens verbaux qui, au sein d'un fonctionnement discursif global, assurent à la parole son efficacité (entre les actants). Il s'agit donc d'explorer ces fonctionnements discursifs pour voir comment le discours littéraire permet au locuteur d'agir sur le destinataire.

#### **6. Esquisse d'une analyse (sémio)stylistique actantielle de l'argumentatif à partir d'un fragment de texte extrait de *L'aurore d'un peuple* de Jean-Pierre Mukendi**

L'étude va se faire sur une séquence établissant le rapport argumentatif entre les différents pôles actantiels repérables explicitement pour les niveaux I et II :

*KALADE Nassian, issu de l'ethnie Bédioula, aime à en mourir mademoiselle NANGA Honorine, de l'ethnie Gueloji ; deux ethnies qui s'étaient entretenues pendant la rébellion. Après maintes tentatives de rencontrer Honorine, Kalade la suit un après-midi dans la brousse où elle est allée ramasser du bois de chauffage (p. 7).*

##### **Kalade**

Honorine, le ciel est bleu et clair en ce jour. Les étoiles dans la voûte exultent, et mes yeux savourent avec délectation ta beauté qu'aucun malheur décrépie. Que je me lève et entonne un chant d'amour, que m'asseye et boive sans cesse les effluves d'une rose en éclosion. Que je dorme d'un sommeil extatique et que je palpe de mes lèvres remuantes l'amour nu de ma bien-aimée. Honorine, je veux que nous nous mariions (pp. 9-10).

##### **Honorine**

Pas question. Je dirais même jamais. Toi, tu es Bédioula et moi, je suis Gueloji. As-tu oublié ce que ton ethnie a fait à la mienne ? Vous avez tué ma mère et mes frères. (...) M'unir à toi équivaudrait à déshonorer la mémoire des victimes de ma famille (p. 10).

##### **Kalade**

Ta réaction est fort humaine. Je suis profondément désolé de tout ce qui t'est advenu. Mais n'oublie pas que moi aussi j'ai perdu dans cette sale guerre mon père et mes frères. La plaie est profonde, elle est douloureuse,

mais le seul remède pour la cicatriser, c'est l'amour. Nous aimer pour enterrer notre passé honteux et tragique (p. 10).

**Honorine**

Comment donc cela est-il faisable ? (p. 18).

**Kalade**

Seulement si toi, Honorine, tu te fais violence en me pardonnant sans condition et en m'aimant comme toi-même (p. 18).

**Honorine**

Cela est facile à dire, mais difficile à faire, surtout quand la plaie est encore béante et douloureuse (p. 18).

**Kalade**

C'est justement parce que la plaie est béante et douloureuse qu'il faudra bien la fermer et la soigner (p. 18).

**Honorine**

Penses-tu sincèrement que nous pouvons y parvenir ? (p. 19).

**Kalade**

Oui, pourquoi pas. Dieu nous aidera. Ne sais-tu pas que Dieu est amour ?

C'est pourquoi là où l'on pose des actes de pardon, d'amour et de réconciliation, Dieu est présent. L'amour, c'est le chemin qui conduit à la réconciliation (p. 19).

*Un mois plus tard, les habitants des deux villages se réunissent sur la place du marché pour célébrer la paix retrouvée (p. 86) (Mukendi, 2007).*

L'extrait présente deux espaces textuels explicitement repérables : la situation narrée qui constitue le niveau I, et la situation dialoguée le niveau II. Le troisième, en référence à G. Molinié, est la somme des deux niveaux de surface. Il constitue, en clair, l'idée d'auteur, l'aspect thématique, responsable à la fois des paroles des personnages et des didascalies (Stolz, 2006, p. 82). On pourra se référer à la Fig. 1.

Dans l'extrait, le décor est planté par la narration. Il s'agit d'informer et de situer le lecteur-spectateur sur les personnages et la situation qui prévaut : « *KALADE Nassian, issu de l'ethnie Bédioula, aime à en mourir mademoiselle NANGA Honorine, de l'ethnie Gueloji* ». Ainsi, le narrateur prend en charge la masse des suites phrastiques de l'énoncé grâce à la troisième personne « [il] aime ». On peut qualifier ici le narrateur d'omniscient parce qu'il mesure, à travers ce syntagme verbal « aime à en mourir », le degré d'amour de Kalade pour la jeune Honorine. Le présent du verbe « aimer » traduit bien l'amour qui doit être le fondement de toute relation amicale, fraternelle ou charnelle. C'est cette logique qui constitue l'argumentation du narrateur à l'endroit du lecteur-spectateur. Par ce biais, le narrateur tente d'arracher l'assentiment de son interlocuteur. Il le justifie à travers cette allégation : « *Après maintes tentatives de rencontrer Honorine, Kalade la suit un après-midi dans la brousse où elle est allée ramasser du bois de chauffage* ». Même la « brousse » ne constitue pas un obstacle pour le jeune. De fait, il construit un autre univers dans lequel

l'amour va se négocier. C'est un indice très important dans son argumentation qui justifie le fait que l'on doit se battre pour ce qu'on aime. Il met ainsi en avant, au centre de tout discours spéculatif, l'amour comme pilier de paix et de fraternité.

C'est, bien entendu, ce qui va susciter et nourrir l'échange entre les deux jeunes. Aussi, faudrait-il rappeler que le sentiment de l'un n'est point partagé par l'autre. À ce niveau, donc, l'auteur va céder la parole à ses personnages pour faire valoir leurs propres points de vue. Un échange de type contradictoire se construit ainsi entre Kalade et Honorine, nous sommes ici au niveau II. La ligne horizontale de la relation actantielle est évidemment à double flèche, puisqu'il y a réversibilité. L'argumentation de Kalade est émaillée de ces lexies : « amour », « pardon », « réconciliation », « aimer », « Dieu ». Ces lexies frisent l'isotopie de la paix. Ce concept d'isotopie, propre à la sémiotique, permet de construire les niveaux de significativité d'un texte.

En outre, les interventions rassemblées du jeune peuvent constituer un discours épideictique dans lequel il fait l'apologie de l'amour, comme un idéal de vie et ce, par des figures d'amplification. En effet, la figure est une expression détournée qui joue un rôle déterminant dans la littérature. En misant uniquement sur la première intervention de Kalade, on s'en convainc. Le « ciel bleu et clair » offre une meilleure vue des « étoiles » qui éprouvent une grande joie visiblement manifeste, ce qu'exprime la personnification « les étoiles exultent ». De connivence avec les étoiles et le beau temps qu'il fait, Kalade ne peut s'empêcher de « savourer avec délectation » la beauté d'Honorine. Cette séquence discursive, empreinte de métaphores verbales et de personnifications, dessine le squelette d'une métaphore filée. En effet, l'étoile se définit comme un corps céleste brillant et ayant une forme géométrique particulière. C'est donc un objet inanimé auquel le jeune attribue des caractères humains. Ce lien incongru d'animé/inanimé construit ainsi la beauté du discours. De même, savourer des yeux une beauté, n'admet un sens acceptable que par la magie de la connotation. Il s'agit, comme l'a signifié le narrateur omniscient, d'entrevoir le grand amour que le jeune voue à la fille. Toute cette rhétorique figurale formule une argumentation faite d'enthymèmes dont le couronnement se lit dans ce souhait : « je veux que nous nous mariions ». Bien entendu, la contradiction se perçoit par la réversibilité de l'échange marquée par des flèches aux deux embouts. L'argumentation franche et sincère de Kalade qui invite à partager un idéal commun se heurte aux propos antinomiques d'Honorine, ferme et incorruptible : « Pas question. Je dirais même jamais... M'unir à toi équivaldrait à déshonorer la mémoire des victimes de ma famille ». Honorine montre ainsi une image de personne meurtrie, trahie par les siens. Alors que Kalade, plus décidé que jamais à ne pas sombrer dans les mêmes ressentiments que la fille, se dote d'un esprit combatif fondé d'espoir. C'est cette image discursive qui lui vaudra de parvenir à sa fin, telle que souligne le narrateur à la fin de l'extrait « *Un mois plus tard, les habitants des deux villages se réunissent*

*sur la place du marché pour célébrer la paix retrouvée* ». La paix retrouvée symbolise la réconciliation, l'amour et le pardon. Son éthos, suivi de son argumentation ont valu à Kalade de prendre le dessus sur toutes les velléités et les préjugés relatifs à la guerre. Il finit par épouser la jeune fille et rassembler les deux clans précédemment en conflit (les Gueloji et les Bédioula).

La trame ainsi construite vise à la sensibilisation du consommateur de l'œuvre, c'est-à-dire le marché de la lecture (récepteur de niveau  $\alpha$ ). Le scripteur s'adresse donc à cette frange de la population pour prévenir tous les maux de ce genre pouvant saper les relations. L'argumentation qu'il soumet est certes implicite, mais témoigne d'un projet d'assistance et de conseil pour bâtir des communautés fortes. Le niveau  $\alpha$  excelle, par conséquent, de ce point de vue anecdotique, mais aussi du point de vue structural. En effet, le choix pour le scripteur de traduire son message, par un texte dramatique, est encore plus poignant d'autant qu'Aristote lui-même souligne que le théâtre, c'est la vie. Il rend vivant et dynamique les événements de sorte à rapprocher davantage sa finalité de son lecteur. Il bénéficie, lui aussi, d'une image positive de réconciliateur. Cela constitue le niveau préalable, hétérogène aux niveaux I et II. Il se caractérise, comme on le voit, par une non-réversibilité absolue de la relation émetteur-récepteur.

L'émetteur de ce niveau porte un message de paix à la population ivoirienne qui s'est entretuée pour des raisons politiques infondées, pour des préjugés ethniques diffamatoires, pour des personnes aux discours démagogiques. Ce message de paix est donc valable pour tous les continents et à toutes les époques. Ainsi, au niveau  $\alpha$ , c'est la masse potentielle du marché de la lecture qui dessine les contours de l'horizon culturel dans lequel doit se forger la possibilité de la création littéraire. Cette orientation rejoint *de facto* la sociologie de la littérature dont l'objet est de chercher à mesurer la représentativité culturelle de telle ou telle esthétique verbale et partant, d'appréhender l'alchimie des formes littéraires.

## 7. Conclusion

L'étude a tenté de montrer que la sémiotique, avec des tentacules linguistique, anthropologique et philosophique, participe efficacement à l'analyse stylistique du texte littéraire. En favorisant la stratification de celui-ci, la sémiotique aide à l'étude énonciative mais surtout argumentative entre les actants. Elle se révèle donc efficace dans l'analyse stylistique actantielle où, de façon sûre et permanente, une interactivité s'évalue entre les interlocuteurs. L'extrait proposé traite d'un sujet d'actualité qui met en avant l'amour, la paix et le pardon. Le dramaturge construit là, à travers des protagonistes (actants), une argumentation basée sur ses vertus. C'est une approche bien proche de la pragmatique littéraire.

## REFERENCES

**Corpus**

Mukendi J.-P., *L'Aurore d'un Peuple*, Éditions Avenir, Abidjan, 2007.

**Ouvrages cités**

Amossy R., *L'Argumentation dans le discours*, 3<sup>e</sup> éd., Armand Colin, Coll., Paris, 2012.

Austin J., *Quand dire, c'est faire*, Seuil, Paris, 1970.

Bakhtine M. (Volochinov N. V.), *Le marxisme et la philosophie du langage*, traduction française, Collection Le sens commun, Les Éditions de Minuit, Paris, 1977.

Bally C., *Traité de stylistique française*, Klincksieck, Paris, 1909.

Benveniste É., *Problème de linguistique générale*, Tome I, Gallimard, Paris, 1966.

Benveniste É., *Problème de linguistique générale*, Tome II, Gallimard, Paris, 1974.

Breton P., *L'argumentation dans la communication*, Collections Repères, Paris, 1996.

Charaudeau P., *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Vuibert, Paris, 2005.

Coquet J.-C., *Sémiotique littéraire : contribution à l'analyse sémantique du discours*, « Univers sémiotiques », Jean-Pierre Delarge et Mame, Tours, 1973.

Greimas J., *Sémantique structurale*, PUF, Paris, 1966.

Greimas J., Courtès, J., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris, 1979.

Grize J.-B., *De la logique à l'argumentation*, Droz, Genève, 1982.

Hjelmslev L., *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit, Paris, 1943.

Hjelmslev L., *Essais linguistiques*, Minuit, Paris, 1971.

Husserl E., *Idées directrices pour une phénoménologie*, Gallimard, Paris, 1950.

Jakobson R., *Essais de linguistique générale*, Seuil, Paris, 1963.

Kerbrat-Orecchioni C., *Les Interactions verbales*, Tome I, Coll. « U Linguistique », Armand Colin, Paris, 1990.

Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945.

Molinié G., *La Stylistique*, 3<sup>e</sup> édition corrigée, PUF, Paris, 1994.

Perelman C., *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Vrin, Paris, 1977.

Perelman C., Olbrechts-Tyteca L., *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. 6<sup>e</sup> édition, Université de Bruxelles, 2008.

Ricœur P., *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle*, Esprit, Paris, 1995.

Stolz C., *Initiation à la stylistique*, Éditions Ellipses, Paris, 2006.

DESPRE SEMIOTICA ȘI STILISTICA ACTANȚIALĂ: CĂTRE  
PROBLEMATICA ARGUMENTATIVITĂȚII

(Rezumat)

Stilistica propusă de Georges Molinié este o stilistică actanțială care ține cont de propensiunea argumentativă a interlocutorilor, sau mai precis, a actanților. De fapt, fiecare pol actanțial este dezvoltat printr-un joc argumentativ cu intenția de a-l influența pe celălalt. Ceea ce înseamnă că argumentativitatea se află în centrul semiostilisticii actanțiale, articulare inteligent condusă a semioticii și stilisticii. Prin urmare, acest articol își propune să arate că orice discurs rostit și primit oferă un cadru argumentativ

care mărturisește apropierea acestor două discipline. Acest studiu pleacă de la semiotică analizându-i profilul lingvistic, antropologic și filosofic pentru a ajunge la afinitatea sa cu stilistica care, în practica textului, dă naștere stilisticii actanțiale. *L'aurore d'un people* de Jean-Pierre Mukendi va servi ca suport pentru ilustrare.

BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

**“SALI, SALI’ (PRAY PRAY)”: RELIGION’S ROLE IN THE  
PROCESS OF TRAUMA HEALING IN LUCETTE LAGNADO’S  
MEMOIRS**

BY

**ICHRAK ISSAOUI\***

Bordeaux Montaigne University,  
CLIMAS (Cultures et Littératures des Mondes Anglophones)

Received: May 16, 2023

Accepted for publication: July 10, 2023

**Abstract.** The current paper seeks to study the importance of religious practices in the journey toward healing from the trauma of exile. It focuses on the writings of the Jewish-Egyptian memoirist and Wall Street Journal investigator Lucette Lagnado, one of the very few writers who brought the story of the Jews of Egypt and their exilic experience to light. The history of the expulsion of the Jews of Egypt merits scrutiny as it is still understudied to this day. After the establishment of the state of Israel and after the widespread of anti-Semitism, the Jews of Egypt were subjected to multiple forms of oppression and were treated and labeled as traitors and spies, which led to their expulsion from Egypt. Exile was and perhaps even still is traumatizing for the Jewish community. When the philanthropic organizations failed to help the community heal from trauma, the community members turned to religious practices to assuage their pain. Cathy Caruth’s conceptualization of trauma theory and Stef Craps and Gert Buelens’ criticism of this theory will be of help to understand how exile can be a traumatic experience. The works of Darryl W. Stephens and Donald Meichenbaum, among many other scholars, will be of interest to better understand the role of religious practices in relation to healing from trauma.

---

\**e-mail*: [ichrak.issaoui@etu.u-bordeaux-montaigne.fr](mailto:ichrak.issaoui@etu.u-bordeaux-montaigne.fr)

**Keywords:** religion; religious practices; exile; trauma; memoirs; community; healing; anti-Semitism.

## 1. Introduction

Lucette Lagnado worked as an American investigative reporter for the Wall Street Journal and memoirist. Her own personal background was quite complex: born in 1956 to a French-speaking bourgeois Jewish family in Cairo, Egypt, she was expelled with her parents and her three siblings from their country when she was only a child. She lived in exile in the United States until her death in 2019 at the age of 62. She graduated from Vassar College where she majored in French literature and later wrote two memoirs: *The Man in the White Sharkskin Suit*, published in 2007, and *The Arrogant Years*, published in 2011. In her memoirs Lagnado laments the dispersion and the tragic fate of the Jewish Egyptian community. In one of her interviews with Scott Simon for the National Public radio, Lagnado points out that “Once upon a time, there was an Arab culture that was flourishing and open and cosmopolitan; where people spoke several languages, where Jews and Christians and Muslims worked together, and socialized together, and went to school together. And come the end of the week, they would go to pray in their respective houses of worship.” (Simon, 2011)

Her first memoir tells the story of her family’s fall from riches to rags and their longing for an exodus in reverse. It revolves around the life of her father Leon, the man of the title, an elegant boulevardier with strong presence who converses fluently in seven languages, closely resembles the American actor Cary Grant, and dresses in white sharkskin suits made by the finest tailors in Egypt. Lagnado’s memoir bitterly recounts the family’s descent from a life of affluence and prosperity to one of poverty. It also deals with the unbearable separation from the homeland. As such, it occupies a prominent place among memoirs that tell the traumatic experience of Jewish Egyptian immigrants. *The Arrogant Years* tells the story of her mother’s life and struggle to keep the whole family intact in Egypt and the US. It follows her family’s exodus from Egypt to New York and their struggle to make a new life in “the promised land.” In both of her memoirs, Lagnado opens up about the trauma caused by the abrupt separation from the home country and in the ways which her family and the Jewish community used to cope with this trauma in the exile.

## 2. Trauma Theory: A Theoretical Framework

When discussing trauma theory, it is quintessential to acknowledge the significant contribution of Cathy Caruth, whose works have had a profound impact on this field. Since editing the collection of essays, *Trauma: Exploration*

*in Memory* (1995) and publishing the full-length study of trauma, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History* (1996), Cathy Caruth has been recognized as a leading pioneer of trauma theory development and even as the founding-mother of trauma studies. As a matter of fact, the term “trauma theory” appeared first with Caruth in her publication of *Unclaimed Experience*. Caruth’s main goal is to attempt to broaden our understanding of literature through a detailed analysis of traumatic incidents. In her view, “literature, like psychoanalysis, is interested in the complex relation between knowing and not knowing” (Caruth, 1996, p. 3). Caruth emphasizes the importance of overcoming trauma by finding ways to bear witness to it. In addition, she recognizes that trauma can never be known in a straightforward way, but it should be “spoken in a language that is always somehow literary” (Caruth, 1996, p. 5).

Caruth adds that trauma presents an unfathomable history crisis since it disrupts lives and the relationships between the individual and the world as well as impedes linear temporalities. In her opinion, “[t]he traumatized [...] carry an impossible history within them, or they become themselves the symptom of a history that they cannot entirely possess” (Caruth, 1995, p. 5). In this sense, trauma is dissociative, repressive, and repetitive in nature. The notion of belatedness informs all of Caruth’s work on trauma. Belatedness and latency are some of the paramount concepts that Caruth repeatedly underscores for the comprehension of the representation of trauma in literature. The strangeness of the traumatic event lies in its understanding as a belated repercussion of a “missed experience” (Caruth, 1996, p. 60).

Some scholars argued that this theory was heavily marked by Eurocentric and monocultural bias. Trauma theory appeared and developed primarily in Europe and America and it deals with incidents that took place in Europe and the United States, such as the Holocaust and 9/11. The theory has garnered much negative criticism because of its limitations. Trauma theory has been accused of privileging the suffering of white Europeans, as well as of ignoring the experiences of ethnic minorities and disenfranchised groups. This led to the creation of a project which called for “decolonization of trauma theory” by postcolonial literary scholars and which first appeared in the special issue of *Studies in the Novel* (Vol. 40, No.1 and 2) edited by Gert Buelens and Stef Craps (2008).

Western trauma study has been considered inadequate to account for and to provide healing for indigenous groups. It has been argued that trauma studies should take advantage of the broadening of the definition of trauma and should be more engaged with postcolonial theory to move beyond a Eurocentric trauma ideology. Trauma theory can be useful when it comes to the study of texts that seek to denounce atrocities caused by colonial policies. Postcolonial texts often engage with trauma in a different way than trauma theory

assumptions. They tend to depict the survivor's resistance, resilience, and triumph over her trauma.

Some scholars like Stef Craps and Gert Buelens argue that trauma studies fail to address the traumas of ethnic minorities. They argue that this theory failed to provide suitable methods of healing for the trauma experienced by ethnic minorities. They contend that trauma studies neglect the importance of religious practices in the process of healing. Religion or the sacred seems to play a significant part in the life of many indigenous groups but the role of the sacred in the process of coping with trauma has long been underestimated. In Western thinking, the sacred has been replaced by the secular (Ashcroft *et al.*, 2006, p. 8). Bill Ashcroft *et al.* argue that:

The sacred has been an empowering feature of post-colonial experience in two ways: on one hand, indigenous concepts of the sacred have been able to interpolate dominant conceptions of cultural identity; and on the other Western forms of the sacred have often been appropriated and transformed as a means of local empowerment. Analyses of the sacred have been one of the most neglected, and maybe one of the most rapidly expanding areas of post-colonial study (Ashcroft *et al.*, 2006, p. 8).

In the past decade, there has been a growing interest in the effects of religion and spirituality in the process of healing from traumatic experiences, which has led to a surfeit of publications about this topic. Scott Richards argues that “[w]e believe that if more fully accessed by psychotherapists, the spiritual resources found in the theistic religious traditions, those that are in harmony with the truths of the restored gospel, could enhance the efficacy of psychological treatment” (Richards, 2006, p. 10).

Traumatic experiences affect the survivor's relationship with her surroundings, which leads to a crisis of faith (Herman, 1992, p. 55). Even though the trauma may generate at some time an existential crisis in faith, this does not mean that religion does not play a quintessential role in the process of healing from trauma. The importance of religion has long been ignored by trauma theorists (mostly due to the influence of postmodernism and post-structuralism that consider religion as superstition).

Postcolonial texts are centered on the erosion of minorities' cultures and aboriginal heritage. Social studies share the same beliefs as the project of decolonizing trauma theory in their claim that postmodernist theory and poststructuralist antagonism neglect or even impede any engagement with spiritual practices. They doubt trauma theory's adequacy to the study of the trauma of indigenous minorities as it sets aside religious and spiritual practices. Social studies believe that “in actual therapeutic processes, trauma victims may find in their belief systems pathways to resilience and recovery from trauma,

and that forms of spirituality that provide a sense of identity and hope can prevent PTSD” (Visser, 2015, p. 261).

On the importance of religion in the process of healing from the traumatic experience, Stephens argues that “[r]eligious ethics can be a valuable resource for the work of transformation,” and adds that “religious ethics provides helpful tools for naming the spiritual aspects of trauma and the modes of transcendence needed for transforming tragedy into meaningful social action through specific moral themes” (2021, p. 52). Gerald Corey, on the other hand, argues that there has been a significant interest in the roles that religion and spirituality play in the process of healing from traumatic experiences (p. 117). In his view, spirituality and religion “are the bedrock for finding meaning in life, and can be instrumental in promoting healing and well-being” (p. 117). Religious faith allows people to find meaning and a source of power for their lives.

According to Thema Bryant-Davis and Eunice C. Wong, among the coping strategies that trauma survivors opt for is the role played by religion and spirituality, especially for members of ethnic minorities (2013, p. 675). They also argue that much research shows that religiosity and spirituality “contribute to decreased depressive symptoms, greater self-esteem, and overall greater life satisfaction” (2013, p. 676). When the traumatic experiences span every aspect of the human’s life, religion becomes the light that guides the trauma survivors. Religion is then one of the most important coping strategies that survivors tend to adopt in order to get over traumatic experiences. Religion empowers victims and gives them hope when they are in desperate need of psychological support. Religion is also a safe refuge for trauma survivors especially when they feel that their outside world is falling apart. It provides guidance when the survivors feel that they are lost.

Turning to religious practices and spirituality can be seen as a means of coping with the trauma of exile. For the Jews, religion has always played a central role in their individual and collective identity. When disaster hits, many people turn to religion or spirituality as a means of coping with trauma and to overcome the stress caused by the upsetting experience. Donald Meichenbaum argues that many studies conducted on the importance of religion and spirituality in the process of healing from traumatic experiences have demonstrated that these strategies have high positive physical and psychological impact on the well-being of the trauma survivors (2008, p. 7). In his view, people who use religion as a coping strategy show “lower levels of depression and alcohol consumption, fewer somatic complaints, fewer interpersonal problems, lower mortality, and greater levels of life satisfaction, more use of social supports and overall improved coping ability” (2008, p. 7). Religious practices, as well as spirituality, can provide individuals with hope.

### 3. “I Was Hopeful Again”: The Healing Power of Religion

Lagnado’s memoirs discuss the failure of European methods of intervention to help refugees cope with their trauma. She mentions many social services and relief agencies that were dedicated to “lessen the trauma” of these refugees such as HIAS – the Hebrew Immigrant Aid Society – that, according to Lagnado, played a quintessential role in changing the fate of the family. HIAS’s mission consisted of helping “repatriate Jews forced to flee because of tumult in the Arab world,” Jews who had to decide where they wanted to settle for good (Lagnado, 2007, p. 172). However, this organization considers Leon, Lagnado’s father, as “Too old, HIAS said. Too sick. Too infirm. Too beaten down” (Lagnado, 2007, p. 188). The fact of favoring the children over their father further belittles him and condemns him to social isolation. This adds trauma to the already existing traumas. The father, who was once an extreme bon vivant, a savvy and a prosperous businessman, and one of Cairo’s most elegant boulevardiers dressed in white sharkskin suits, who spent his nights in dance halls, casinos and restaurants, and who once played poker with King Farouk, becomes now an unsuitable candidate for admission to the United States. The immigration authority is quite motivated to take Lagnado’s brothers and sister, but the father is considered a burden to the family as he is holding them back from going to America. Telegrams go back and forth from HIAS Paris to HIAS New York, until they are finally granted permission to go to the United States. Hence, her memoirs present new methods of healing, emphasizing the importance of religious practices.

Although Lagnado criticizes some aspects of religion, especially those related to the segregation of women in the synagogue, religion is what unites the community members and provides them with relief and a sense of togetherness. Religious ceremonies and beliefs draw people to each other and tighten social bonds. One of the practices that Lagnado mentions in her memoirs is the prayer that the Jews do during the Fast of Alas. The prayers on the night of lamentations, during which the Jews mourn and lament the destruction of Jerusalem by Babylon in 586 BC, unite all the members of the community in their synagogue. When reciting the Book of Lamentation, Jeremiah’s ode to lost Jerusalem, that starts with the word ‘alas’ repeated many times and coming to the line “Alas, women and children wander about with nothing to eat and no one to comfort them,” everyone burst into tears (Lagnado, 2011, p. 164).

After this prayer, everyone seems to be lamenting and grieving in silence. They all leave without engaging in conversation with each other or joking. But on the following day and during the last prayer of the holiday, the atmosphere has totally changed and they all become excited and cheerful because after reciting the Book of Lamentations, Mr. Menachem recites the Verse of Consolation, – Nahamu, to say “be comforted” (Lagnado, 2011, p.

165). This could also be seen as symbolic as their prayers start with lamentations but end with consolation and even hope, as Lagnado puts it: “I realized that my sadness of the previous night – the bleak feeling that had taken hold of me as I lay there in the dark – had vanished and I was hopeful again” (Lagnado, 2011, p. 166). In this case, we can talk about collective memory and collective trauma, which shows that collective trauma can be healed through religious beliefs. It also implies that religion seeks to bring people together and there is no feeling of othering. They are all in the same boat seeking resilience and healing. They went through trauma and they were saved because of their strong belief.

Religious events like Passover change the whole ambience at the Lagnados’ home. The celebration consists of sifting rice, cleaning the house, and decorating it by candlelight. Lagnado and her mother enthusiastically go shopping for this celebration and buy the best outfits like the pink dress that made her feel older. Choosing a brand-new wine cup for the prophet Elijah was Lagnado’s favorite activity. She even considered it a ritual. She would choose among her mother’s wine-cups until her mother shouted “[m]ais ça suffit’ [...] Enough, already” but none of the cups would satisfy her (Lagnado, 2007, p. 261). Then she asked her father to give her money so she could buy the best wineglass she could find at Eighteenth Avenue. “I walked up and down the avenue, engaging in some classic comparison shopping,” said Lagnado, “I’d hold the wineglass up to the light, inspecting them as carefully as if I were choosing a Waterford or a Lalique [...] The decision was agonizing [...] There were tall flutes with impossibly slender stems, and minuscule cordial glasses [...] I settled on a flute, but it cost every one of the coins my dad had given me” (Lagnado, 2007, p. 261-262). This demonstrates how religion can have a significant impact on an individual’s psychological well-being, as evidenced by the positive effect it had on Lagnado’s mental state. Lagnado and her community seem to be continuing their lives despite the abrupt changes. The choosing of the glass and the minutiae accorded to the task of choosing a glass show the importance of the ritual. Hence, choosing a glass becomes a spiritual experience that transcends once again the geographical boundaries, becoming a form of escapism.

The celebration of the Seder consists of setting the table with silverware and Lagnado’s favorite moment of the Seder night is when her father “took the silver spoon and clinked it against his wineglass to punctuate the text,” which makes, according to Lagnado, “such a lovely tinkling sound, almost like music” (Lagnado, 2007, p. 262-263). Every memory she has when it comes back in the present becomes even more magical, romantic, and transcendental. She experiences everything as if it were a magical moment. There is a sort of transcendental aspect about her father’s gesture of clinking a spoon against the wine glass. Every little detail becomes unreal and even the ordinary things and actions become extra ordinary. A simple sound becomes music just like

choosing a simple glass becomes a ritual. The spiritual aspect of everything that she sees and imagines becomes a backbone that protects her like a shield and a home. Exile could not affect the family's custom of celebrating Seder. The feast has actually united the family which celebrates it in the same way they used to back in Cairo and the preparation for Seder makes the family members escape their trauma. This confirms Claude Fischler's view that "commensal festive occasions periodically bring together families dispersed in the course of life" (2011, p. 533). Thanks to these kinds of temporary occasions, family members "restore loosened links of kinship" (Fischler, 2011, p. 533). This confirms once again the restorative power of the sacred in providing the Lagnados a respite from their difficult experience.

In Irene Visser's words, trauma as a complex phenomenon "is not only to be understood as acute and event-based, but can also be chronic and non-event based; it can be debilitating and disruptive to individuals and communities, but it can also create a stronger social cohesion and a renewed sense of identity" (2014, p. 109). This view is held to be true in Lagnado's case. While in exile, Lagnado claims that "[t]he congregation was booming. New immigrants descended on it day and night. They prayed in the exact way they had in Egypt, determined to allow nothing to change, despite the fact that they now lived thousands of miles from Cairo" (Lagnado, 2007, p. 225). This shows the importance of the communal and the religious in relation to identity and healing. Exile thus becomes only geographical. Being in a different geographical place does not necessarily entail abandoning one's identity. Religious rituals can bring people together and can be practiced in any place and at any time. The religious and the social can thus be said to transcend the space that is the country of origin.

When all the links with the home country were cut, the father finds his refuge in religion. "Sali, Sali' Pray, Pray," Leon instructs his children prior to their crucial encounter with the HIAS officials who held the fate of the whole family in their hands (Lagnado, 2007, p. 186). This utterance encapsulates the father's inner wish that things would finally turn right for the whole family after their immense loss. Despite the numerous hardships that Leon went through, his unwavering faith in God remained steadfast until his death in 1992. He always kept repeating "Dieu est grand" – an expression that he cherished even in his darkest despair.

When Lagnado and her mother Edith visit Canada after the former's chemotherapy, Lagnado almost loses hope in everything, largely due to the side-effects of the treatment including hair loss and the loss of the ability to conceive. Being in a country and with people who do not necessarily have the same faith does not mean that God cannot be with you. According to Lagnado, God's existence is not limited to a geographical space, He can be found and felt in the most unfamiliar places: "we were now in a city of priests, a city of four hundred churches, of crucifixes and shrine and votive candles and modern-day

pilgrims who prayed with abandon. We hadn't come to find God in Montreal, yet God was finding us, God was everywhere around us, and somehow that reassured us, made us more hopeful" (Lagnado, 2011, p. 240). Knowing that God is with her anywhere she gives her a sense of optimism and hope, not only to be healed from cancer, but also in healing from all the emotional wounds that exile had left on her and her family. This shows the importance of religion in changing a person's temper. It shows to what extent the religious perspective can improve a person's mood and strengthen a person's sense of belonging and security that one is always protected even when that person is not aware of it. It also shows the importance of religion in emphasizing certain feelings concerning hopefulness, ambitions, finding a goal, and meaning. Lagnado and her mother rediscover a sense of meaningfulness. Everything finally makes sense and becomes coherent. They are perhaps to a certain extent at ease with themselves and the world around them because God found them.

#### 4. Conclusions

Lagnado's memoirs center around her experience of exile and how this experience can be traumatizing to the whole community. Trauma theory conceptualized by Caruth seems to have some limitations, as noted by Craps, who argues that it shows little interest in the experiences of non-Western and indigenous groups. He claims that this theory ignored the importance of religious practices in the process of healing within the ethnic minority groups.

This article intended to show that when all the links with the home country were cut off and the hopes to go back there were flickering out, religious practices and celebrations saved the Jewish community from their despair. The Lagnados found comfort and a sense of belonging in the synagogue, among the many exiles who came from many different Arab countries. Religious celebrations like Shabbat and Seder change the mood of the whole Jewish community and bring them even closer. These celebrations serve as a source of comfort also they alleviate the anguish that the Jewish community members experience while living hundreds of miles away from their homeland. At some times in her life Lagnado expressed her disapproval of some aspects of religion like the wooden divider in the synagogue that separated men and women during the prayers. Men were always sitting at the front praying, while women were behind the wooden divider chatting. However, by the end she came to the realization that "[t]he universe as defined by the wooden partition was one of the few places where I could be myself, where I felt at ease, and where that sense of not belonging, of being different and foreign that had haunted me since leaving Egypt, vanished" (Lagnado, 2011, p. 7). She recognized when she was older that the barrier that the community had once tried to build was only meant to protect her from feeling vulnerable and alone.

## REFERENCES

- Ashcroft B., Griffiths G., Tiffin H., *Introduction to the Second Edition*, in Ashcroft B., Griffiths G., Tiffin H. (Eds.), *The Post-Colonial Studies Reader*, Second Edition, Routledge, London and New York, pp. 5-8, 2006.
- Bryant-Davis T., Wong E. C., *Faith to Move Mountains: Religious Coping, Spirituality, and Interpersonal Trauma Recovery*, *American Psychologist*, **68**, 8, 675-684 (2013).
- Caruth C., *Introduction*, in Caruth C. (Ed.), *Trauma: Exploration in Memory*, The Johns Hopkins University Press, pp. 3-11, 1995.
- Caruth C., *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, The Johns Hopkins University Press, 1996.
- Corey G., *Integrating Spirituality in Counseling Practice*, VISTAS Online, [www.counseling.org/docs/default-source/vistas/integrating-spirituality-in-counseling-practice.pdf?sfvrsn=7ddd7e2c\\_10](http://www.counseling.org/docs/default-source/vistas/integrating-spirituality-in-counseling-practice.pdf?sfvrsn=7ddd7e2c_10). Accessed 17 Jan. 2022.
- Craps S., Buelens G., *Introduction: Postcolonial Trauma Novels*, *Studies in the Novel*, **40**, 1/2, 1-12 (2008), [www.jstor.org/stable/29533856](http://www.jstor.org/stable/29533856). Accessed March 2018.
- Fischler C., *Commensality, society and culture*, *Social Science Information*, **50**, 3-4, 528-548 (2011), <https://doi.org/10.1177/0539018411413963>.
- Herman J., *Trauma and Recovery*, BasicBooks, New York, 1992.
- Lagnado L., *The Arrogant Years: One Girl's Search for Her Lost Youth, from Cairo to Brooklyn*, HarperCollins Publishers, 2011.
- Lagnado L., *The Man in the White Sharkskin Suit: A Jewish Family's Exodus from Old Cairo to the New Worlds*, HarperCollins Publishers, 2007.
- Meichenbaum D., *Trauma, Spirituality and Recovery: Toward a Spirituality Integrated Psychotherapy*, Melissa Institute for Violence Prevention and Treatment, 2008, [https://www.melissainstitute.org/documents/SPIRITUALITY\\_PSYCHOTHERAPY.pdf](https://www.melissainstitute.org/documents/SPIRITUALITY_PSYCHOTHERAPY.pdf).
- Richards S.P., *Theistic Psychotherapy*, *AMCAP Journal*, **30**, 10-26 (2006).
- Simon S., *'The Arrogant Years': An Egyptian Family In Exile*, Weekend Edition Saturday, NPR, 17 Sept. 2011, <https://www.npr.org/2011/09/17/140515453/the-arrogant-years-an-egyptian-family-in-exile>, Accessed Sept. 2018.
- Stephens D.W., *Bearing Witness as Social Action: Religious Ethics and Trauma-Informed Response*, *Trauma Care*, **1**, 1, 49-63 (2021).
- Visser I., *Decolonizing Trauma Theory: Retrospect and Prospects*, *Humanities*, **4**, 2, 250-265 (2015), <https://doi.org/10.3390/h4020250>.
- Visser I., *Trauma and Power in Postcolonial Literary Studies*, in Balaev M. (Ed.), *Contemporary Approaches in Literary Trauma Theory*, Palgrave Macmillan, London, pp. 106-129, 2014.

„SALI, SALI’ (RUGAȚI-VĂ, RUGAȚI-VĂ)”: ROLUL RELIGIEI  
ÎN PROCESUL DE VINDECARE A  
TRAUMEI ÎN MEMORILE LUI LUCETTE LAGNADO

(Rezumat)

Lucrarea de față urmărește să studieze importanța practicilor religioase în parcursul către vindecarea traumei exilului. Articolul se concentrează pe scrierile lui Lucette Lagnado, memorialistă și investigatoare pentru Wall Street Journal de etnie evreu-egipteană. Ea este una dintre puținii scriitori care au scos la lumină povestea evreilor din Egipt și experiența lor exilică. Istoria expulzării evreilor din Egipt merită analizată, deoarece este încă puțin studiată până în prezent. După înființarea statului Israel și după răspândirea pe scară largă a antisemitismului, evreii din Egipt au fost supuși la multiple forme de opresiune și au fost tratați și etichetați ca trădători și spioni, ceea ce a dus la expulzarea lor din Egipt. Exilul a fost și poate chiar este încă traumatizant pentru comunitatea evreiască. Când organizațiile filantropice nu au reușit să ajute comunitatea să se vindece de traume, membrii comunității au apelat la practici religioase pentru a-și alina durerea. Conceptualizarea teoriei traumei realizată de către Cathy Caruth și critica lui Stef Craps și Gert Buelens asupra acestei teorii vor fi de ajutor pentru a înțelege modul în care exilul poate fi o experiență traumatizantă. Lucrările lui Darryl W. Stephens și Donald Meichenbaum, printre mulți alți savanți, vor fi de interes pentru a înțelege mai bine rolul practicilor religioase în relație cu vindecarea traumelor.



BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

## INTERCULTURALITÉ, TRADUCTION-INTERPRÉTATION ET ASSISTANCE LINGUISTIQUE AUX MIGRANTS DU CAMEROUN

BY

**GISÈLE MIRABELLE CÉPHANIE PIEBOP\***

University of Yaoundé I,  
Department of French Language

Received: May 20, 2023

Accepted for publication: June 29, 2023

**Abstract.** It must be recognized that translation and interpretation methods are enriched every day with new concepts and new breaths aimed at making the written and oral discourses of translator-interpreters more faithful and effective. This is the case of the intercultural component, which draws other notions and terminologies such as para-translation, language awareness, etc. However, with three fronts of insecurity: the Anglophone crisis in the North-west and South-west regions, the wars against Boko Haram in the Far North and the incursions of Central African rebels into the eastern and Adamaoua regions, the linguistic support for refugees and other internally displaced persons may not always be done in the best possible conditions. This study examines the Cameroonian insecure context, as well as the quality of language assistance offered to migrants through the translation and interpretation services that take place there, in order to have a better comprehension. This justifies the descriptive and contrasting method on which the study is based.

**Keywords:** interculturality; language assistance; mother tongues; foreign languages; efficiency.

---

\**e-mail:* piebopg@gmail.com

## 1. Introduction

Du fait de la circulation des biens, des services et surtout des hommes, les interactions se multiplient entre des personnes de langues et de cultures différentes. Et si très souvent la communication est possible, c'est grâce à l'apport des traducteurs et des interprètes qui jouent des rôles de pont, c'est-à-dire de médiateur entre différentes personnes qui cherchent à communiquer. Et pour que les interactions se déroulent dans de bonnes conditions, il faudrait que la personne jouant le rôle d'intermédiaire bénéficie non seulement de l'avantage d'être bilingue ou plurilingue dans les langues des interlocuteurs, mais qu'elle soit également dotée d'un solide bagage théorique et pratique, c'est-à-dire d'aptitudes qui participent toutes des conditions de félicité d'une bonne traduction-interprétation. Pourtant, le prétexte des crises, avec leurs lots de fuyitifs à la quête d'un nouveau logis et d'un nouveau départ et par essence un mieux-être vers des horizons autres que ceux de leurs pays et milieux de vie d'origine, laisse plutôt entrevoir une autre réalité. Celle selon laquelle dans des situations d'urgence comme celle des réfugiés par exemple, les humanitaires sont obligés de trouver des moyens de contournement, afin d'assurer la communication entre les protagonistes. Ce faisant, certains protocoles ou exigences inhérents à la traduction et à l'interprétation sont foulées aux pieds, l'essentiel consistant à résoudre des préoccupations ponctuelles engendrées par les contextes de crises. Le Cameroun est actuellement encerclé par ces crises sur trois fronts. Celui des agressions répétitives de la secte islamique Boko Haram dans la région de l'Extrême-Nord qui engendre de nombreux réfugiés, celui de la gestion de nombreux migrants centrafricains chassés de chez eux par la guerre et répartis dans les régions de l'Adamaoua et de l'Est, et celui de la « crise anglophone » ravageant les régions anglophones du Nord-Ouest et du Sud-Ouest. Tous ces fiefs de tensions drainent un flux important et parfois même débordant de déplacés en provenance des zones touchées par les hostilités. A cela, s'ajoute la présence de nombreux autres réfugiés provenant du Nigéria, du Tchad... chassés de chez eux par la guerre et qui se concentrent dans les camps de réfugiés ou vivent en cohabitation avec les populations. A l'arrivée de tous ces déplacés internes ou externes dans les camps de réfugiés ou dans leurs nouveaux lieux d'installation, ils ont besoin d'une assistance linguistique qui passe, pour ceux qui ne partagent pas les mêmes codes linguistiques avec leur pays d'accueil, par les services de traduction et d'interprétation professionnels qui doivent en principe leur être offerts gratuitement. Le Cameroun souscrit-il à cette exigence du code des réfugiés ? Si oui, les pratiques sont-elles faites dans les règles de l'éthique et de la déontologie de cet art ? Les nouveaux concepts tels que l'interculturalité sont-ils pris en compte dans cette entreprise ? Pour mieux appréhender les réalités de l'assistance linguistique, voire l'accompagnement linguistique dans les lieux

d'accueil des migrants, la démarche descriptive et contrastive s'est avérée idoine pour ce type d'étude.

## 2. Définitions et rôles de la traduction et de l'interprétation

L'opinion commune a tendance à voir en la traduction et l'interprétation des disciplines similaires et synonymes. Pourtant tel ne saurait être le cas.

D'après le dictionnaire Larousse (2012), un interprète est une « personne qui traduit (oralement) des mots d'une langue dans une autre langue » ; tandis que le terme traducteur désigne une « personne qui traduit un ouvrage d'une langue à une autre ». Bien que ces définitions soient quelque peu imprécises, on peut néanmoins déjà relever à ce niveau que l'interprétation prend en ligne de compte la parole orale, alors que la traduction se consacre à la parole écrite.

Ainsi, un interprète sert de médiateur entre des interactants ne partageant pas les mêmes codes linguistiques, ceci en traduisant, en expliquant très souvent, les messages verbaux au cours d'échanges divers (dialogues, conversations, conférences, négociations, réunions parlementaires, etc.) A cet effet, on peut distinguer l'interprétation consécutive et l'interprétation simultanée. Comme dans le cas d'une conférence par exemple, l'interprétation simultanée ou le chuchotage renvoie à tout ce que dit un traducteur au moment même où l'interlocuteur l'énonce. Quant à l'interprétation consécutive, elle engage le mouvement de va et vient du technicien, qui permute d'une langue à une autre de deux ou plusieurs locuteurs monolingues au cours d'un entretien ou d'une négociation par exemple, afin de faciliter l'intercompréhension et la fluidité de la communication.

Pour ce qui est de la traduction, elle utilise le discours écrit pour transposer des informations d'une langue dans une autre, afin de rendre les locuteurs ne parlant pourtant pas une langue commune, de se comprendre néanmoins. Cela revient à dire que tout texte écrit est susceptible de faire l'objet d'une traduction. Les domaines de spécialisation des discours étant d'une grande variété (textes juridiques, scientifiques, littéraires, médiatiques, législatifs, médicaux, etc.), il devient évident que le métier de traducteur exige une culture générale bien assise. Cela relève même plutôt d'une véritable gageure.

Pour ce qui est des rôles, le traducteur tout comme l'interprète œuvre à transposer ou expliquer des messages d'un code linguistique à un autre. Seulement, cet exercice se fait dans une temporalité et avec des outils différents. Dans la mesure où nonobstant les délais parfois réduits, les traducteurs n'ont pas à traduire des textes oraux ou écrits de façon instantanée ou consécutive comme le font les interprètes, leurs exigences s'avèrent moins ardues. En effet, le traducteur a un délai comparativement à celui des interprètes, plus long pour rendre les copies finales des textes à transposer. Ce qui lui donne moins de tract

psychologique et lui laisse raisonnablement le temps nécessaire pour faire des recherches et pour s'appuyer sur des outils et références nécessaires à l'amendement et au perfectionnement de son document, (dictionnaires, glossaires, logiciels de traduction tels TAO, MemoQ, OmegaT...). Par conséquent, « il devra en principe être en mesure de livrer un travail soigné, dans un style approprié, avec un vocabulaire impeccable », précise Christine Cross (2009, p. 6).

Contrairement au traducteur, qui est en général sédentaire, l'interprète se déplace vers de multiples lieux de prestation. A ce titre, il n'a pas le temps d'emporter dans ses bagages des dictionnaires, des glossaires, des ordinateurs ou des tablettes et tout l'arsenal que le traducteur se permet pourtant fort aisément. Tout ce matériel ne contribuerait d'ailleurs qu'à l'encombrer et à le rendre moins productif, puisqu'il n'aurait pas le temps de l'exploiter adéquatement, étant donné la nature instantanée, voire immédiate de son travail. Ce qui réduit considérablement son temps de réflexion et augmente non seulement la pression, mais également l'effort intellectuel (pour capter l'information, la mémoriser, mettre en marche le processus psycholinguistique, faire le transfert de message en tenant compte des réalités socioculturelles des langues de départ et d'arrivée, etc.). L'interprétation en simultanée ou encore en chuchotage par exemple contraint le prestataire à une gymnastique intellectuelle intense, de même qu'à une grande capacité de concentration, afin de « réussir à faire abstraction des bruits environnants et des discours parasites », relève Christine Cross (2009, p. 6). En mode consécutif, le rôle de l'interprète consiste à traduire immédiatement les contenus des messages de façon rectiligne d'une langue à une autre. Ce qui constitue également un exercice épuisant aussi bien pour les méninges que pour son appareil phonatoire qui doivent sans cesse rester en alerte pour trouver les bons mots lors de la transmission des messages de la langue A à la langue B et vice versa, même si l'une de ces langues est généralement sa langue maternelle.

C'est clair, chacune de ces professions a un cahier des charges bien défini. Dorothy White, une Chimiste britannique d'origine et interprète vivant en France depuis plus de 4 décennies et traduisant les sciences pures, médicales, pharmaceutiques et techniques, les résume d'ailleurs en ces termes :

La différence qui saute aux yeux entre la traduction et l'interprétation est la vivacité d'esprit qu'il faut pour interpréter, surtout l'interprétation simultanée en conférence, et le stress qu'il faut gérer en permanence. Même quand les délais sont courts pour une traduction, on a le temps de chercher la traduction des mots techniques, de se documenter sur le web, de soigner la tournure de phrase. En interprétation, il n'y a pas de deuxième chance, c'est juste ou c'est faux ; l'essentiel, c'est que ce soit dit, et ceci dans une phrase entière évidemment, sans perdre le fil de ce que l'intervenant est en train de dire. Que la tournure de phrase soit élégante n'est pas si important, si elle est claire et fidèle à l'original, la bataille est gagnée (même si, bien sûr, on cherche toujours

l'excellence). Pour l'interprétation consécutive, il faut aussi une mémoire, et des nerfs solides pour pouvoir faire sa prestation en public devant tout le monde. [...] Une autre différence est ce que j'appellerais la « direction de compétence maximum ». Pour la traduction, on traduit presque toujours vers sa langue maternelle. Ce qui n'est pas le cas pour l'interprétation. (Cross, 2009, p. 11)

### **3. Evolutions dans la traduction et l'interprétation**

Les activités de traduction et d'interprétation existent depuis des temps bien reculés. Ceci dû à l'apparition de plusieurs événements dits socio-historiques tels que les migrations, les soulèvements politiques, les guerres, la perméabilité des frontières, les signatures des accords, les échanges commerciaux, les conférences et autres rencontres internationales, etc. Et dans la mesure où les personnes impliquées dans ces événements ne parlaient pas toujours de langues identiques, il a toujours existé parmi elles des individus bilingues capables de servir de relais, afin de veiller à ce que les messages se transmettent réciproquement sans bruits majeurs dans la communication. Mais dans l'ensemble, il s'agit encore de formes embryonnaires de traduction et d'interprétation jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle où l'on assiste peu à peu à l'éclosion de ces activités qui prennent une véritable tournure scientifique. Ce succès découle en n'en point douter de l'introduction de ces disciplines dans le système scolaire. Le tout premier établissement spécialisé dans ce domaine fut l'Ecole de Genève (Suisse) qui ouvrit ses portes en 1941. Par la suite, la relève fut prise par l'Allemagne avec Heidelberg et Germersheim en 1946, puis par Paris avec HEC en 1948, par Vienne et Munich en 1952, par Paris avec l'Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) en 1957, etc. Inspirés par ces précurseurs, plusieurs écoles de traduction et d'interprétation vont prendre corps partout ailleurs dans le monde, en Afrique et au Cameroun. Tel est le cas de l'ASTI (Advanced School for Translators and Interpreters) qui est logé dans l'enceinte de l'université de Buéa, à laquelle elle est d'ailleurs rattachée.

Dans tous ces établissements de spécialisation en traduction et en interprétation, les savoirs théoriques et pratiques reposent en général sur les courants de pensée développés par des chercheurs, des praticiens, des laboratoires ou des écoles de ces disciplines, sans cesse soucieux de parfaire la pratique de ces sciences au fil du temps. Autrement dit, la prise en compte de précédents travaux reconnus par tous sinon par la majorité s'impose comme étant des re-requis et pré-acquis à bien assimiler afin d'exercer efficacement les professions d'interprète et de traducteur. A ce sujet, l'une des révolutions récentes et significatives reste l'apport incommensurable de l'interculturalité dans les activités d'interprétation et de traduction.

#### 4. Traduction, interprétation et interculturalité

L'une des plus grandes avancées dans les domaines de la traduction et de l'interprétation demeure l'insertion de la notion d'interculturalité dans leurs champs disciplinaires. Ce concept ne cesse plus de meubler aussi bien les théories et que la pratique de la traduction et de l'interprétation. Ceci dans le but de « qualifier les pratiques (professionnelles ou pas) du traduire censées résoudre les problèmes sociaux et politiques définis comme intrinsèques au contact de personnes et /ou groupes dits de cultures différentes » (Yuste Frías, 2014, p. 92).

Pour mieux appréhender la notion d'interculturalité, il conviendrait d'abord de comprendre la définition du mot *culture* de laquelle elle dérive. Le mot culture en lui-même n'a jamais eu d'acception arrêtée. Néanmoins, on peut retenir de cette conception présentée à l'UNESCO, lors de la Conférence Mondiale sur les Politiques Culturelles ratifiée par 130 gouvernements dont 13 européens tenue du 26 juillet au 06 Août 1982 au Mexique que :

dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances, – et que la culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que nous discernons des valeurs et effectuons des choix. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui les transcendent (UNESCO, 1982, p. 39).

Appliquées à la traduction et à l'interprétation, on comprend que ce sont justement ces deux activités qui rendent possibles, euphoriques et fluides, les migrations et les échanges entre les cultures tels que les traduit le préfixe *inter-* qui précède le mot culture. La traduction et l'interprétation ne sauraient se contenter de glossaires, de dictionnaires, encore moins se faire à l'aveugle en faisant fi des cultures des groupes linguistiques impliqués. Ces dernières constituent des patrimoines qui confèrent de la vitalité aux systèmes de valeurs, des traditions, des croyances, des modes de vie. C'est la raison pour laquelle pour José Yuste Frías (2014, p. 93), « La qualité de n'importe quelle traduction ou interprétation professionnelle est étroitement liée non seulement à la formation académique du traducteur-interprète, mais aussi et surtout à la qualité de son statut éthique, moral, social et juridique ». En fait, la culture demeure la clé de voûte de toute construction identitaire (Piebop, 2018, 2019c). Chaque manifestation sociale ou politique, est gouvernée par le principe commun du

*cultural turn*, c'est-à-dire tournant culturel. Boris Buden (2006) s'en justifie en déclarant que : « la traduction fait sens, en transcendant la perspective purement linguistique pour devenir un phénomène culturel et politique, ce que nous appelons aujourd'hui la 'traduction culturelle' ». Cette nouvelle tournure va d'ailleurs entraîner des modifications considérables dans les modèles, les concepts, les procédures et études sur la traduction et l'interprétation.

Pour manifester ce changement profond dans la pensée sur la traduction et l'interprétation, des chercheurs de l'université de Vigo ont initié depuis 2005, le groupe de recherche consacré à la Traduction et la Paratraduction (T&P) pour étudier davantage et mettre en exergue ces aspects culturels. Des activités de ce groupe, est née une nouvelle notion traductologique dénommée la « paratraduction », qui aux niveaux empirique, sociologique et discursif prend en considération les productions paratextuelles qui entourent, accompagnent, enveloppent, prolongent, introduisent et présentent les discours devant faire l'objet d'interprétation ou de traduction. On comprend donc que l'interprète et le traducteur doivent se situer au carrefour des cultures et des langues dans lesquelles se font les transpositions de messages, textes ou discours.

Dans les camps de réfugiés et d'autres zones de personnes déplacées du fait des crises du Cameroun, terrain des investigations de la présente étude également, les traducteurs et les interprètes se doivent tous d'appliquer ce principe lors de l'exercice de leurs professions. Il serait d'ailleurs de bon ton qu'ils s'investissent dans le cadre d'une assistance aux humanitaires, dans l'éducation plurilingue ou mieux encore interculturelle. En effet, l'interprète surtout enrichit ses connaissances sur les différentes communications pour lesquelles il est appelé à prester, en mettant en même temps un accent particulier sur les facteurs d'une meilleure compréhension, d'une meilleure communication entre les différentes cultures que l'on y retrouve. Ce qui aura pour avantage de non seulement développer des attitudes positives réciproques au sein des personnes déplacées, mais aussi d'éviter la ghettoïsation et la folklorisation. (Ouellet, 2002, p. 147). D'après l'acception d'Armand, Dagenais & Nicollin (2008, p. 44) : « la ghettoïsation survient lorsqu'une importance trop grande est accordée aux différences culturelles. La mise en évidence de ces différences scelle un individu dans une catégorie et dans une identité culturelle immuable qui constituent un obstacle à la juste compréhension, connaissance ou perception d'autrui ». Et ceci c'est sans compter qu'avec cette ghettoïsation, l'individu n'est plus libre de se permettre une auto-définition qui pourrait alors impliquer la prise en compte de plusieurs éléments de diverses cultures. La folklorisation quant à elle se traduit par une approche purement descriptive des cultures qui peut « favoriser le développement de stéréotypes en donnant des cultures étudiées des images figées et surannées, décontextualisées, voire déshumanisées » d'après Abdallah-Preteceille (1997, p. 221). Ainsi, le contact de l'interprète-traducteur avec les déplacés lui permettront, au travers de l'éducation interculturelle qu'il dispense en tant que guide actif, observateur et

réceptif, de mettre à jour ses connaissances des cultures pour lesquelles il fait des traductions. Dans les sociétés marquées par le pluralisme linguistique et par l'immigration comme les lieux d'accueil des réfugiés en général, le basculement de cette éducation interculturelle vers des perspectives civiques (Mc Andrew, 2001, p. 152) où les écoles deviennent des lieux qui préconisent la formation tout-entière du citoyen, apparaît d'ailleurs comme une option idéale. Et là, l'importance sera accordée « à la modération dans l'affirmation de son identité sociale », le sens de participation aux activités prévues, la sensibilité aux intérêts de la société, etc. Bref, il s'agira d'actes de sensibilisation interculturelles qui visent la compréhension de l'autre et par ricochet la fluidité ou la sécurisation de la communication et des rapports interhumains. Et au finish, c'est le travail de l'interprète-traducteur qui s'en trouve plus efficace, moins tronqué, plus fidèle et plus impeccable. Tout ceci grâce à son investissement dans l'enracinement et la vulgarisation de l'éducation interculturelle, un préalable précieux dans les zones de concentration de déplacés internes et externes. Dans ces zones, l'interprétation surtout, reste une activité incontournable du fait de la pluralité des groupes ethnico-linguistiques qui y affluent pendant les moments de crise. Tel qu'il est prévu par la charte de Haut-Commissariat pour les Réfugiés, une assistance linguistique qui fera également l'objet de cette étude est automatiquement accordée à tous ces immigrés. Mais pour bien l'appréhender, peut-être conviendrait-il de lever un pan de voile sur la glottopolitique du Cameroun.

### **5. Politique linguistique, traduction et interprétation au Cameroun**

Depuis l'époque de la colonisation, d'abord sous l'instigation des colons et ensuite sous celles des nationaux après les indépendances, le Cameroun n'a cessé de valoriser les langues coloniales étrangères qui sont le français et l'anglais. Grâce au statut privilégié de langue officielle que l'Etat leur donne, elles jouissent de toutes sortes d'avantages conférés par leurs hauts rangs. Et ce faisant, très peu d'attention est accordée aux langues et cultures endogènes qui ne survivent plus que dans un état comateux pour celles qui ne sont pas encore mortes et enrayés de l'atlas linguistique du Cameroun (Piebop, 2018, p. 347). C'est donc de façon assez logique qu'aucune langue nationale ne figure parmi celles qui font l'objet de traduction dans l'unique institution étatique qui est l'ASTI de Buéa. On y étudie prioritairement la traduction du français et de l'anglais. On y rencontre également d'autres langues étrangères insérées dans le cursus scolaire du secondaire, telles que l'allemand et l'espagnol. Contrairement au Nigéria qui déploie un lourd investissement pour assurer un traitement de choix à ses langues endogènes (igbo, yoruba, hausa), aucune attention sérieuse, ni aucun espace ne sont réservés aux langues camerounaises, en dehors de leur pseudo insertion dans les écoles, mais qui à la vérité, ne produit pas les effets escomptés.

Qui plus est, le gouvernement qui aurait pu régler ce déséquilibre accélère plutôt la mort de ces langues endogènes en se consacrant exclusivement à la promotion du bilinguisme dans le français et l'anglais qu'il veut ériger de force en langues maternelles des Camerounais, facilitant ainsi l'assimilation et l'extinction des celles –ci (Piebop, 2019b, p. 234).

Ce qui paraît compréhensible, lorsqu'on sait que plusieurs de ces langues ne possèdent même pas de système d'écriture et se limitent à leur usage oral. Les personnes alphabétisées dans ces langues ne constituent qu'une goutte d'eau dans la mer, lorsqu'elles existent (Piebop, 2019b). Même les parlers hybrides ou composites dont le pidgin-anglais et le camfranglais sont mis hors course (Piebop, 2019a). Et pourtant, malgré le délaissement de l'Etat, ils n'ont rien à envier aux langues officielles qu'ils tutoient (Piebop, 2015) et menacent même assez souvent (Nzessé, 2005) lorsqu'il est question de vitalité et d'expansion et de force démographique. Et pourtant, la réalité offre un spectacle différent avec les langues du Nigeria voisin, pour lesquelles l'Etat ne lésine sur aucun moyen pour investir dans leur vulgarisation à la fois dans et même hors du Nigéria. Rien que le cas de l'université d'Abia-State qui offre des traductions et interprétations anglais/ibgo parle de lui-même. Même les établissements supérieurs privés de traduction du Cameroun tels l'ISTIC (Institut Supérieur de Traduction, d'Interprétation et de Communication) de Yaoundé ou l'ISLTIC (Institut Supérieur de Langues, Traduction, d'Interprétation et de Communication), de Douala... n'engagent point les langues maternelles dans leurs curricula. Par conséquent, l'on ne sera pas surpris de ne pas rencontrer parmi le personnel humanitaire des camps et autres lieux d'accueil de réfugiés partout au Cameroun, des interprètes et traducteurs professionnels dans les langues maternelles ne serait-ce que camerounaises. Quoi qu'il en soit, la communication étant impérative dans ces circonstances, il pourrait exister des palliatifs que la section suivante se charge d'examiner.

## **6. Interaction et assistance linguistique en zone de crise au Cameroun**

En termes de conflits, le Cameroun subit des pressions sécuritaires sur trois fronts principaux.

La région de l'Extrême-Nord depuis 2013 est en proie aux attaques armées répétitives, aux enlèvements suivis de demandes de rançons, aux viols, aux détournements de jeunes aux enrôlements d'enfants-soldats, de la secte islamiques Boko-Haram. Du côté de la région de l'Est et par effet de proximité, celle de l'Adamaoua, ce sont les conflits armés opposant les milices anti Baraka et Seleka en République centrafricaine qui engendrent souvent des incursions de ces derniers en territoire camerounais, et surtout drainent dans ces deux régions un flux très important de réfugiés fuyant la guerre et à la quête d'un minimum

vital. Depuis 2016, la zone anglophone du pays constituée des régions du Nord-Ouest et du Sud-Ouest est le troisième front de conflit, à cause de la « crise anglophone » qui se traduit par des combats armés entre les forces gouvernementales et les insurgés séparatistes qui réclament l'indépendance de cette partie du pays qu'ils désignent d'office sous le nom de « République d'Ambazonie ».

Ce triple défi sécuritaire engendre logiquement de nombreux déplacements dans et hors du pays, de personnes fuyant les atrocités et les horreurs de la guerre, et à la quête d'un nouveau logis. Ainsi se trouvent-elles dans les camps pour réfugiés (camp de Minawao, de Zamay à l'Extrême-Nord, camp de Gado-Badzéré dans l'arrondissement de Garoua Boulaï à l'Est, les camps de reconversion d'anciens soldats ambazoniens comme celui de Bostral à Bokwango dans la ville de Buéa, chef-lieu de la région du Sud-Ouest, etc.) Et très souvent, ces centres sont situés très loin de l'habitat originel des réfugiés où ils menaient jadis une vie paisible et en pleine expansion, mais qu'ils n'avaient pas d'autre choix que d'abandonner sans préavis pour sauvegarder leur vie. Plusieurs optent également pour des ruées vers des zones d'accueil et de recasement des personnes déplacées à l'intérieur du pays, ou alors trouvent refuge dans des familles d'accueil, chez des proches ou des connaissances où ils cohabitent avec la population. Le site spontané de recasement de Nguetchewe dans l'Extrême-Nord constitue un exemple palpable de ces campements de circonstance.

Selon les données de l'UNHCR, le Cameroun dénombre 418623 réfugiés à la date du 31 juillet 2020, 9 726 demandeurs d'asile. L'office des Nations Unies pour la coordination des affaires humanitaires (OCHA) estime le nombre de déplacés internes à l'issue de la crise anglophone à 679 393, tandis que ceux fuyant les exactions de Boko-haram dans le Grand-Nord en général sont évalués à environ 312 886, selon les données de IOM (Organisation Internationale pour les Migrations). Une fois dans ces lieux d'exil temporaire, voire définitif, les migrants sont accueillis par des humanitaires. En fonction de leurs prérequis linguistiques, ils reçoivent, lorsque cela s'avère être nécessaire, une assistance et plus tard un accompagnement linguistique ; et c'est à ce moment-là que les activités de traduction et d'interprétation, fil conducteur de la présente étude entrent en jeu et deviennent plus que jamais incontournables. On parlera alors d'assistance linguistique.

L'assistance linguistique est mise en place « à la fois pour la communiquer avec les réfugiés réinstallés et pour faciliter leur accès aux services et aux programmes offerts à la population en général », affirme UNHCR (2003, p. 112) expliquant les rôles assignés à cette dernière. Très souvent, la plupart des réfugiés possèdent une connaissance superficielle voire nulle des langues cibles, c'est-à-dire celle de la société d'accueil. Et même si on leur propose ensuite des formations linguistiques d'une durée relativement longue afin de les rendre progressivement autonomes, le fait demeure qu'au

début de leur réinstallation, ces gens ont besoin de traducteurs et d'interprètes surtout, pour assurer et sécuriser les échanges d'informations et faciliter l'accès aux ressources, aux biens et aux services nécessaires pour une bonne intégration dans le milieu d'accueil. Les organisations humanitaires (HCR, PNUD, UNICEF, etc.) s'accordent sur le caractère indispensable de ce service lors de la réinstallation des personnes déplacées à l'intérieur ou à l'extérieur de leurs territoires d'origine pour des raisons de crises. Plusieurs gouvernements, en réponse à cette exigence ont d'ailleurs promulgué des lois qui imposent des services d'assistance linguistique. On en veut pour preuve les lois sur l'asile en Espagne et la loi sur l'intégration en Suède qui contraignent les services publics à fournir des assistances linguistiques à tous ceux qui en ont besoin. De même, aux Etats-Unis d'Amérique, l'Office of Civil Rights reposant sur un point de la loi appelée « Civil Rights Acts » de 1964 interdit toute discrimination ethnique et raciale. C'est la raison pour laquelle les services d'assistance linguistiques sont imposés dans tous les services que le gouvernement subventionne. Dans l'Etat du Massachusetts par exemple, tous les hôpitaux sont sommés de doter leurs urgences de services d'interprétation.

Par ailleurs, ces services d'assistance linguistique ne vont pas sans préalable balisant leur efficacité. Ils doivent être fournis par de professionnels confirmés. C'est pourquoi il est recommandé d'utiliser des traducteurs et des interprètes professionnels et assermentés ; ceux dont les compétences linguistiques et les techniques sont incontestables et qui sont tenus au respect de l'éthique et de la déontologie de leur profession. Soulignant cette nécessité cardinale, UNHCR (2003, p. 111) met en garde contre le recours aux profanes dans l'assistance linguistique en ces termes :

Il faut faire preuve de prudence quand on demande à des membres de famille, à des amis et à du personnel d'interpréter, alors qu'ils ne sont pas formés officiellement en assistance linguistique, en soutien profession ou en installation car :

- ils peuvent être exposés à des informations de nature délicate ou traumatisante ;
- la communication avec le réfugié peut être altérée si l'on aborde des questions qui les mettent mal à l'aise ;
- cela peut exercer des tensions indues sur ces relations et, si des enfants sont en cause, imposer une responsabilité inéquitable ;
- ils peuvent ne pas maîtriser suffisamment les deux langues pour interpréter avec exactitude l'information, surtout dans des domaines qui exigent une maîtrise de la langue technique (p. ex. les questions juridiques et de soins de santé) ;
- la confidentialité est particulièrement importante quand on travaille avec des réfugiés réinstallés, surtout ceux qui viennent de petites communautés très unies.

Pour répondre à cette exigence, les services de formation de traducteurs et d'interprètes sont assurés par les gouvernements. Mais compte tenu de la population de réfugiés qui peut être linguistiquement très hétérogène, les Etats plus futés, optent pour des services centralisés d'interprétation et de traduction. Et lorsque le gouvernement est trop engorgé pour s'en charger lui-même, il signe des partenariats avec des opérateurs et organismes privés qui se spécialisent dans ce domaine de formation. En fonction des besoins, ces derniers forment et mettent à dispositions de traducteurs et interprètes chevronnés, prêts à être utilisés. C'est par exemple le cas aux Etats-Unis d'Amérique. Dans la même veine, le gouvernement australien a par exemple mis sur pied et financé des services gratuits de traduction et d'interprétation, afin d'assurer la communication effective et l'accès aux services de ses déplacés. Pour assurer cette professionnalisation et répondre aux besoins de la pluralité linguistique de ses nombreux réfugiés, la Finlande s'est quant à elle investie depuis les années 1990, à travers son ministère du travail, à la création d'une multitude de centres régionaux d'interprétation communautaires. Ces centres offrent à la fois à distance et en présentiel, des services gratuits, à plein temps comme à temps partiel et à la pige, en fonction de la demande, des connaissances particulières.

En outre, l'interculturalité identifiée supra comme étant une notion devenue inéluctable dans la traduction et l'interprétation (Yuste Frías, 2014 ; Laplantine et Nouss, 2001 ; Amselle, 2001...), risque d'être bâclée par le traducteur-interprète inexpert qui, du fait de son ignorance de cette compétence ou même des façons de l'exploiter, produira des rendements insatisfaisants et inefficaces. Ailleurs, la prise en compte de cet élément est devenue une routine depuis un certain temps. Ceci grâce à sa pertinence dans une pratique quotidienne de la traduction et de l'interprétation. UNHCR (2003, p. 118) ne relève pas autre chose lorsqu'il soutient que « Dans certains pays, l'interprétation et la traduction sont devenus de plus en plus professionnalisés, car on a constaté qu'elles exigent non seulement la maîtrise de la langue proprement dite, mais **également des compétences concernant la communication, l'éthique et les questions culturelles** » (C'est l'auteure qui souligne).

On se rend à l'évidence que les services de traduction et d'interprétation, et bien plus encore ceux caractérisés par leur professionnalisme restent un impératif dans les centres d'assistance humanitaires où foisonnent des migrants appartenant à un nombre incalculable de groupes ethno-linguistiques différents. Dans ce même contexte de réinstallation des déplacés, le Cameroun se conforme-t-il à ces exigences d'assistance linguistique ? Un regard interrogateur sur les réalités des activités dans chacune des zones engagées dans les conflits et la prise en charge des migrants permettent de mieux appréhender à la fois globalement et en contexte camerounais.

### 6.1. Sur le front Nord-Cameroun

Dans des situations d'urgence de conflits ou d'insécurité, les gouvernements des pays concernés s'allient aux organismes internationaux (UNHCR, UNICEF, La Croix Rouge, PAM, PNUD...), tout comme aux Organisations Non Gouvernementales (ONG) commises à la cause des personnes ayant fui les horreurs des catastrophes humanitaires et même naturelles et prennent des mesures pour accommoder les personnes sinistrées. Parmi les moyens d'accommodation et de soulagement des migrants, figure l'assistance linguistique, un volet souvent négligé à certains endroits, qui se fait à travers le recours aux services de traducteurs et d'interprètes et des cours d'initiation aux langues les plus utilisées du milieu d'accueil.

Dans le Septentrion en général, en plus de nombreuses colonies tchadiennes ayant fui la guerre chez eux et que l'on retrouve encore à Pitoa, Damissa, Kombo, Godole, Gdatoua..., s'ajoute l'important afflux de déplacés internes et externes engendré par la guerre du gouvernement camerounais contre la secte djihadiste Boko-haram, qui sévit au Nigéria, avec des ramifications au Cameroun depuis 2013. A ce titre, des migrants appartenant à une multitude de groupes ethniques affluent dans les camps de réfugiés, tandis que d'autres décident simplement de se fondre dans la population endogène. En septembre 2019, le HCR-Bureau de l'Extrême-Nord dénombrait 29829 ménages réfugiés vivant dans les camps et 42 755 ménages déplacés internes vivant hors des camps, en cohabitation avec les populations.

Tel qu'on l'a vu, toutes ces populations (et précisément celles qui ne comprennent pas les langues officielles et de grande communication du Cameroun), ont en principe droit à une assistance linguistique à leur arrivée dans ces nouveaux lieux d'installation, afin de faciliter les premières communications. Qui plus est, ce service doit être fourni par des professionnels confirmés en la matière, tel que le prévoient les chartes des organisations humanitaires mondiales. Malheureusement, cette exigence de professionnalisation qui est une simple formalité ailleurs est loin d'être une adéquation au Cameroun. A titre de rappel, le Cameroun ne possède qu'une seule institution étatique de formation de traducteurs et d'interprètes. Qui pis est, elle ne forme pas encore de traducteurs et d'interprètes dans les langues camerounaises, encore moins dans celles africaines. Or, ceux qui ont besoin de services d'assistance linguistique font partie pour la plupart, des populations provenant des fins fonds des villages, étant analphabètes du français, de l'anglais et d'autres langues internationales. Ils ne s'expriment que dans leurs langues maternelles et dans une certaine mesure les langues véhiculaires nigériennes ou camerounaises en général. Ce qui ne peut être qu'évident, dans la mesure où l'étude de la situation des langues maternelles camerounaises a laissé voir leur état de délabrement avancé. Du fait de leur négligence par l'Etat (Piebop, 2018, 2019a, 2019b, 2020 ; Bitja'a Kody, 2001 ; Tadadjeu, 1985),

certaines sont déjà mortes, beaucoup sont en grand danger de disparition (Bitja'a Kody, 2004). Celles qui essaient encore de résister à l'hégémonie du français et de l'anglais sont considérablement diluées et influencées par ces dernières. La majorité de ces langues ne possèdent pas de système d'alphabétisation et ne végètent plus que par un mode de transmission oral. Dans un état aussi alarmant, les langues camerounaises ont encore un long chemin à parcourir, avant de se voir ouvrir les portes de l'ASTI de Buéa. Ce qui n'est pas étonnant, car, il faudrait d'abord qu'elles passent par de sérieuses entreprises de normalisation et surtout de standardisation. Comment s'investir dans la traduction et l'interprétation scientifiques des langues dont on ne sait pas grand-chose sur le fonctionnement et qui ne bénéficient pas de statuts importants favorisant leur enracinement et leur promotion ?

Pour tenter de contourner cette défaillance, les Organismes humanitaires parmi lesquelles le PNUD et le UNHCR précisément, après accueil et recensement des divers groupes linguistiques des réfugiés des camps de Minawao, de Zamay, du site de Nguetchewé, etc., évaluent les besoins linguistiques. Puis, ils procèdent à des lancements d'appels d'offres largement diffusés, pour le recrutement de guides-traducteurs bénévoles, encore appelés « agents de repérages » ou « points focaux », possédant une connaissance parfaite des langues recherchées, ainsi que du milieu naturel. Ces gens sont en général des locaux issus des nombreux comités de vigilance que les populations se sont vues obligées de créer afin de s'auto-protéger contre d'éventuelles attaques de Boko-haram. Ce sont d'ailleurs les chefs et les lamibés qui se rassurent de leur efficacité et de leur moralité, avant de les recommander aux organismes humanitaires. Lorsqu'il n'en existe pas au sein des populations, d'anciens réfugiés plurilingues peuvent être admis à offrir des services d'interprètes vers les langues initiales ou de grande communication. Cette dernière option est d'autant plus fonctionnelle et efficace que les langues de grande diffusion ont été et sont toujours largement diffusées à travers les échanges commerciaux qui ont toujours existé entre ces peuples à travers l'évangélisation, l'islamisation, le commerce, la radio, et maintenant la télévision, internet, etc. Dans cette logique se retrouvent le fulfulde, qui au-delà du Diamaré est remplacé par le hausa, et l'arabe choas... C'est aussi le cas du kanuri, de l'igbo, du yoruba, du massa, du mosgum, etc.

Mais, avec l'usage de ces langues véhiculaires, il se pose le problème du repli identitaire, de la stigmatisation. Il existe par exemple de nombreux réfugiés à la fois camerounais et nigériens qui, bien que locuteurs L2 ou Ln du kanuri, langue maternelle d'Abubakar Shekau, tête de file du mouvement djihadiste Boko-haram, refusent d'interagir dans cette langue à cause des stéréotypes négatifs. Parler cette langue, disent-ils, consisterait à adhérer à l'idéologie d'Abubakar Shekau, qui leur a causé toutes les souffrances qu'ils endurent. La communauté bororo en est une autre illustration. Elle préfère en général jargonner dans l'une des langues promues par l'humanitaire (anglais,

français...), plutôt que de s'exprimer en kanuri que la plupart comprend cependant. Cette stigmatisation de la langue, engendre de nombreuses frustrations des locuteurs natifs des ethnies concernées, qui pour la plupart sont autant de victimes de cette guerre que le reste des réfugiés. De même, plusieurs autres groupes ethniques refusent volontairement de parler l'arabe, le hausa ou l'arabe choas, par exemple, simplement dans le but de s'indigner contre l'hégémonie de ces langues.

Avec autant de paramètres complexes à prendre en considération lors de l'assistance linguistique, les interprètes-traducteurs non formés dans des écoles risquent d'adopter des attitudes anti-professionnelles, comme le non-respect de la déontologie de ces professions, la maîtrise imparfaite des langues à traduire (surtout dans les domaines sensibles et techniques comme la santé, la législation des droits des réfugiés...), l'exposition d'informations classées « top secret » ou traumatisantes, etc.

Par ailleurs, la notion d'interculturalité qui est très importante dans la traduction et l'interprétation (Juste, 2014) de nos jours est mise en péril lorsqu'on a affaire à des personnes non assermentées ou non autorisées par des documents attestant de leurs compétences réelles. Il est vrai que par empirisme, l'on peut aussi gagner en efficacité, mais il vaudrait mieux rester formel et prudent. Les humanitaires du PNUD tentent tant bien que mal de corriger ces ratés en signant des partenariats avec les radios communautaires de la région de l'Extrême-Nord pour la diffusion des messages prioritaires dans les langues maternelles de tous les réfugiés. Généralement, en fonction des objectifs à atteindre, le PNUD forme les animateurs et journalistes de ces radios avant leur diffusion. Ce fut le cas pour le programme de lutte contre la stigmatisation. C'est aussi le cas pour la sensibilisation des populations des camps de réfugiés de l'Extrême-Nord sur le COVID-19 et les gestes barrières qui l'accompagnent.

Ces écueils auraient aussi pu être résolus en adoptant des solutions à succès préconisées par des pays tels la Finlande, la Suède, les Etats-Unis ou l'Australie, qui ont opté pour des services d'interprétation et de traduction centralisés, des banques d'interprètes. Encore que l'investissement de l'Etat puisse s'étendre à la création de services d'interprétation communautaires dans au moins chacune des régions que compte le pays. Ceci pour répondre de façon efficace aux besoins d'assistance linguistique, que ce soit sur place ou à distance. Pour se désengorger, l'Etat pourrait passer des marchés avec des entreprises privées prestataires de services dans les langues et les cultures maternelles du Cameroun, voire de l'Afrique, et qui les mettraient à leur disposition le moment idoine. Malheureusement, tout le Septentrion ne compte aucune structure professionnelle de traduction. Comme on l'a vu, seule l'ASTI de Buéa se charge de former les Camerounais, et c'est avant tout au bilinguisme français/anglais. Les centres linguistiques présents dans les chefs-lieux des 10 régions du pays ne se consacrent qu'à la promotion de ces deux langues (Piebop, 2018, 2019), alors qu'il serait possible d'accélérer la normalisation des

langues camerounaises, et d'étendre le champ d'action actuel des centres linguistique du pays à ces dernières. Les résultats n'en seraient que fabuleux. Mais pour cela, il faudrait que l'Etat glottophage, principal garant de la politique linguistique d'un pays, revoie les priorités linguistiques et sociolinguistiques, ainsi que le type de Camerounais qu'il désire former. Car les *Instruction Officielles* disent vouloir former des Camerounais solidement ancrés dans leurs sociocultures et aptes à s'ouvrir vers l'extérieur. Pourtant dans les faits, il s'investit corps et âme dans une démarche qui produit l'effet contraire, c'est-à-dire dans la formation des Camerounais « à la peau blanche », à qui il veut imposer le français et l'anglais comme langues maternelles. (Piebop, 2019, p. 234). L'absence d'interprètes et de traducteurs professionnels dans ces langues ne font rien d'autre qu'alimenter et perpétuer cette politique d'assimilation sociolinguistique et culturelle que Ntsobé *et al.* (2008, p. 8) appellent à juste titre « impérialisme linguistique ».

## 6.2. Sur le front Est-Cameroun

Les réfugiés que l'on recense dans les régions de l'Est et de l'Adamaoua sont en général des déplacés externes venus de la République centrafricaine du fait des combats guerriers entre les milices anti Baraka et Seleka. Ces derniers ont pénétré au Cameroun par plusieurs voies, et se sont concentrés dans plusieurs camps, à savoir : Gado-Badzéré, Gado-kentzou, Libongo... dans l'Est ; Damissa, Kambo, Laka... dans l'Adamaoua.

Dans cette zone, comme dans toutes les autres d'ailleurs, c'est le HCR, l'une des principales institutions humanitaires du monde, qui assure le règlement des crises liées aux réfugiés et la protection internationale des personnes fuyant les conflits armés et la persécution dans leurs pays. Il contrôle l'application des conventions de 1951 relatives au statut des réfugiés, ainsi que d'autres institutions internationales qui se consacrent aux réfugiés et à leurs préoccupations. Aussi a-t-elle le droit de regard sur le type d'assistance linguistique réservé aux réfugiés centrafricains de cette partie du pays.

Il est à noter que si le sango et le français sont les langues officielles de la Centrafrique, l'analphabétisation ou la sous-scolarisation demeurent une réalité pour ce pays longtemps fragilisé par les guerres successives, surtout lorsqu'il est question des populations en provenance des zones rurales. Par conséquent, la facilitation des premiers contacts au moment de leur réinstallation dans les camps de réfugiés au Cameroun dépend de l'apport d'interprètes aussi bien du sango que des 92 autres langues parlées sur le sol centrafricain. Du moins, pour les langues les plus parlées. Une importante tranche de la population de ces réfugiés est constituée de pasteurs bororos qui pour la plupart sont monolingues. Une ethnie qui se trouve également au Cameroun. Par logique, l'interaction est quelque peu rendue aisée par de nombreux bénévoles bororos camerounais qui leur servent de relais-interprètes.

Bénévoles, car il n'y a pas d'établissement de formation d'interprètes dans ces régions et on l'a déjà dit, l'ASTI de Buéa ne forme pas de professionnels dans les langues africaines. Sur le terrain, on ne peut donc que se débrouiller avec ce que l'on a, avec tous les risques de déformation d'informations, de divulgation d'information à caractère secret, de maîtrise approximative ou erronée des composantes interculturelles impliquant les peuples dont les langues sont traduites, etc. Une autre tranche de cette population est également consacrée à la langue arabe et à l'éducation coranique. Les services officiels ou gouvernementaux de traduction n'étant pas disponibles en arabe, ce sont toujours les bénévoles qui assurent ce rôle de relais. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle au début, les réfugiés centrafricains des camps de Timangolo, Ngarisingo, Lolo, Mbile, Gado-Badzère... étaient réticents quant à l'accompagnement linguistique de leurs enfants à travers leur scolarisation en français et en anglais, les langues officielles du Cameroun.

Et si ces irrégularités sont si éclaboussantes, c'est d'abord et avant tout par la faute de l'Etat camerounais qui ne prend pas d'initiatives, ni ne contextualise les situations pour trouver des solutions appropriées aux préoccupations précises. Car en temps normal, l'ASTI aurait déjà été réorientée vers les langues camerounaises et africaines, ne serait-ce qu'en ajout, au cas où elle accorderait beaucoup d'importance à ces langues étrangères qui y sont actuellement traduites et interprétées.

### **6.3. Sur le front Ouest-Cameroun**

Bien que la situation ne se présente pas tout à fait identiquement dans le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, les deux régions anglophones (sur les 10 que compte le pays), ces deux régions sont dominées par la crise anglophone. À cause de nombreux affrontements entre les forces gouvernementales et les milices séparatistes ambazoniennes, les gens ont préféré trouver sécurité et protection auprès des membres de la famille, des proches et d'autres connaissances de la zone francophone. D'autres, se sont retrouvés au Nigéria voisin, tandis qu'il existe, aussi quelques-uns qui ont juste déserté les points chauds des affrontements tout en demeurant dans les villes et les campagnes des régions concernées.

Dans le cas particulier de la crise Anglophone, l'assistance linguistique, bien qu'importante pour une minorité, n'a pas été d'une importance capitale dans la mesure où tous les Camerounais sont censés être bilingues dans les deux langues officielles du pays, le français et l'anglais, et qui par chance sont également les langues utilisées par les organismes humanitaires. C'est aussi la raison pour laquelle le Bureau de coordination des affaires humanitaires (OCHA), l'ONU, le PNUD, L'UNCHR..., les ONGs comme le Norwegian Refugee Council, Amnesty International, Human Right Watch, International Crisis Group, RHEDAL... y opérant, accueillent et s'occupent d'environ 432

000 déplacés décomptés par le Plan de Réponse Humanitaire de 2019 de l'ONU ; et ceci sans trop se soucier de s'adjoindre les services d'interprètes ou de traducteurs. Et même lorsque des cas de monolinguisme dans l'une des langues officielles ou maternelles s'affirmeraient, le pidgin-English viendrait homogénéiser la communication en sapeur-pompier. En effet, fait d'un savant mélange de français, d'anglais, de langues camerounaises, africaines et même d'ailleurs (Piebop, 2014), le pidgin-English apparaît comme le parler composite le plus parlé au Cameroun. Grâce à son statut de « no man's language », c'est-à-dire une langue n'appartenant à aucune des ethnies camerounaises, le pidgin-English devient la langue de tous les Camerounais. De même, du fait de son extrême souplesse, c'est un secret de polichinelle que le pidgin-english est la langue du consensus, de la connivence au Cameroun. Etant donné la situation, il assume à la fois des fonctions identitaires et emblématiques (Piebop, 2019a). C'est le symbole personnifié de l'unité et de l'intégration de tous les Camerounais, qui malgré les turpitudes actuelles, demeurent « unis dans la diversité » et surtout « One and divisible » tels que les décrivent les devises et les autres slogans entérinés par l'imaginaire populaire. Tous les Camerounais en principe comprennent et savent parler le pidgin-english, même si pour des raisons mal cernées, et surtout des clichés négatifs comme « la langue des bamiléké », « la langue des analphabètes et des illettrés », « la langue des débrouillards »... certains intellectuels préfèrent l'ignorer (Piebop, 2019a, p. 248). Nombreux sont les Camerounais qui ne possèdent pour unique langue maternelle et d'interaction que le pidgin-english. En effet, Piebop (2019a, p. 250) révèle

qu'il existe une tranche non négligeable de la population camerounaise, en l'occurrence celle des régions anglophones pour qui le pidgin-english est la langue qu'ils entendent et parlent avant leur contact avec l'école. Et pour les non scolarisés, cette langue demeure la seule utilisée dans toutes les interactions et à travers laquelle ils vivent leur identité camerounaise.

Pour ces raisons et pour bien d'autres, l'Etat lui voue une haine sans pareille, refusant même de lui conférer le statut de langue à part entière, et de surcroit de langue camerounaise. Il justifie sa position par le fait que les sociolectes camerounais en général (et précisément le pidgin-english et le mboa ou camfrançais) « ne figurent dans aucun des trois phylums (nilo-saharien, afro-asiatique et niger-congo-cordofanien) auxquels appartiennent les langues camerounaises » (Piebop, 2019a, p. 250). L'Etat accuse le pidgin-English d'être responsable de la déperdition de la population, et par ricochet, le rend responsable des difficultés rencontrées lors de l'apprentissage des langues officielles qu'il protège. Pour cette raison, les autorités étatiques ne cessent de mener des campagnes médiatisées de sabotage dans les campus scolaires et d'autres lieux officiels ou formels (l'Université de Buéa, BGS Molyko et

d'autres endroits, à travers des affiches...) afin d'interdire son usage. Paradoxalement, c'est cette langue que ces mêmes agents de l'Etat utilisent dans leurs discours électoraux, les publicités ou lorsqu'il faut transmettre des messages importants et à large échelle à la nation. L'exemple de son usage pendant les campagnes de sensibilisation contre la pandémie de la COVID-19 reste assez parlante. Mais contre toute attente, ces campagnes de dénigrement produisent plutôt un effet contraire quant à l'expansion du pidgin-english dont la renommée dépasse désormais les seules limites du territoire national. Et là c'est sans compter l'intercompréhension que le pidgin-english du Cameroun partage avec le pidgin-english du Nigéria, du Ghana et de la Guinée Equatoriale où la forte communauté camerounaise a exporté cette langue (Piebop, 2019a, p. 248). Une langue jouissant d'une force démographique aussi enviable mériterait pourtant, comme c'est le cas ailleurs, une attention spéciale de la part de l'Etat aussi. Sa normativisation et sa normalisation auraient pu être effectives depuis longtemps, de même que son insertion parmi les premières langues, objets de traduction, d'interprétation, donc de professionnalisation à l'ASTI de Buéa. Malencontreusement, l'Etat en a décidé autrement. Les activités qui y ont cours ne sont valables que pour les langues étrangères. Et dans ce contexte, comment ces individus, considérés comme des professionnels de la traduction et de l'interprétation pourraient-ils efficacement intégrer à bonne dose la notion d'interculturalité, nécessaire et indispensable dans leurs activités, en traduisant les réalités endogènes par des langues exogènes ? Les langues camerounaises et africaines sont pourtant les mieux adaptées pour traduire les *realia* qu'elles vivent au quotidien.

## 7. Conclusion

On retient qu'au fur et à mesure que les activités professionnelles de traduction et d'interprétation évoluent, elles s'enrichissent de nouveaux souffles et de nouveaux concepts ou de nouvelles écoles de pensée se font jour. C'est dans cette lancée que les études interculturelles ont fini par s'imposer dans les disciplines professionnalisantes telles que : la didactique du français et des langues en général, celle de la littérature, la linguistique et précisément la traduction et l'interprétation où sa non prise en compte met les transpositions linguistiques hors contexte et les rend de ce fait fades et dénuées de toute efficacité. Partout et plus encore dans un contexte de mobilité, d'immigration, comme celui des camps de réfugiés ou des déplacés internes et externes au Cameroun, l'intégration de ce concept dans la traduction et l'interprétation est importante dans le cas des personnes ayant trouvé initialement refuge quelque part, lors de leurs premiers contacts avec les autres, et ultérieurement, dans la poursuite de leur accompagnement linguistique. À cet effet, sous les prescriptions d'organismes internationaux spécialisés dans la prise en charge des réfugiés : le HCR, l'OIM (Organisation Internationale pour les Migrations),

l'Office des Nations Unies pour la coordination des affaires humanitaires) ..., les Etats ont pris des dispositions pour mettre des traducteurs-interprètes à la disposition des personnes nécessitant une assistance, voire un accompagnement linguistique. Malheureusement, l'observation des fronts d'insécurité au Cameroun nous oblige à constater que l'Etat camerounais n'a pas pris de dispositions particulières comme dans d'autres pays. Qu'il s'agisse du Septentrion dans la gestion de réfugiés et des ex-otages de Boko-Haram, du front Est avec des réfugiés centrafricains éparpillés dans les régions de l'Est et de l'Adamaoua, ou encore des populations Camerounaises et nigérianes fuyant la crise anglophone, il n'a pas formé et mis à la disposition, des traducteurs-interprètes comme cela arrive sous d'autres cieux. Ce qui n'est pas du tout surprenant, dans la mesure où l'unique institution étatique qui forme les professionnels est totalement extravertie, ne s'investissant que dans les langues étrangères comme l'anglais, le français l'allemand et l'espagnol. Par conséquent, les humanitaires se contentent de bénévoles recrutés au sein des populations locales et d'anciens réfugiés, avec tous les dangers liés à ce type de pratiques (manque de professionnalisme, pas de confidentialité, non maîtrise de certains aspects des langues, fuite d'informations, déformation des messages, etc.). C'est pourquoi cet article s'applique également à inciter les gouvernants à plus d'entrepreneuriat et de contextualisation dans les domaines de la traduction et de l'interprétation au Cameroun. Ce qui passe forcément par la formation de spécialistes dans les langues camerounaises et africaines ; des langues qui devraient être standardisées et normalisées, vu leur état actuel de décrépitude. Pour limiter les coûts, la conversion des centres linguistiques bilingues actuels en centres plurilingues serait une autre façon de promouvoir les langues du terroir. Pour plus d'efficacité dans le domaine de l'assistance linguistique, les services centralisés de traduction et d'interprétation, tout comme des banques d'interprètes seraient d'une aide précieuse. La signature des contrats avec des organismes non gouvernementaux reconnus pourrait aussi aider l'Etat à professionnaliser et à construire un vivier d'interprètes et de traducteurs commis à tâche et prêts à intervenir en fournissant de l'assistance linguistique adéquate partout où il y en aurait besoin, etc. C'est possible ailleurs ; ça peut aussi l'être au Cameroun.

**Remerciements.** Cette étude a vu le jour grâce au soutien de toute une chaîne de contributeurs aux étapes qui ont marqué la naissance du projet d'article sur ce thème : la recherche des informations, les prises de notes, les griffonnages des manuscrits, les corrections multiples, jusqu'à sa forme actuelle. C'est pourquoi, plutôt que de citer leurs noms, j'aimerais dire en un mot : merci à tous ceux qui ont participé de quelque façon que ce soit à ce que cet article voie le jour.

## REFERENCES

- Abdallah-Preteceille M., *L'Interculturalisme comme mode de traitement de la pluralité*, in Allemann-Ghionda C. (dir.), *Multiculture et éducation en Europe*, Peter Lang, Bern, pp. 219-227, 1997.
- Amselle J.-L., *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, Paris, 2001.
- Armand F., Dagenais D., Nicollin L., *La dimension linguistique des enjeux interculturels : de l'Éveil aux langues à l'éducation plurilingue*, *Éducation et francophonie*, **36**, 1, 44-64 (2008).
- Bitja'a Kody D.Z., *La Dynamique des langues camerounaises en contact avec le français : Approche macrosociolinguistique*. Thèse de doctorat 3<sup>ème</sup> cycle, Université de Yaoundé I, 2004.
- Bitja'a Kody D.Z., *Émergence et survie des langues nationales au Cameroun*, *TRANS. Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, **11** (2001). En ligne : <https://www.inst.at/trans/11Nr/kody11.htm>.
- Buden B., *La traduction culturelle : pourquoi elle est importante et par où commencer*, trad. par Lise Pomier, *Transversal/eicpcp multilingual webjournal*, Under translation, Vienne, European Institute for progressive cultural policies, 2006. En ligne : <http://www.eicpcp.net/transversal/0606/buden/fr>.
- Cross C., *Traduction et interprétation, deux volets d'un même métier ou deux métiers différents ?*, *Traduire. Revue française de la traduction*, **221**, 5-12 (2009).
- Laplantine F., Nouss A., *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Fayard/Pauvert, Paris, 2001.
- Mc Andrew, M. *Immigration et diversité à l'école. Le débat québécois dans une perspective comparative*, Presses de l'Université de Montréal, 2001.
- Ntsobé A.M., Biloa E., Echu G., *Le Camfranglais : quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique*, Peter Lang, Bern, 2008.
- Nzessé L., *Politique linguistique et éducative au Cameroun et insécurité de la langue française*, *Francophonie*, **14**, 173-187 (2005).
- Ouellet F., *L'éducation interculturelle et l'éducation à la citoyenneté. Quelques pistes pour s'orienter dans la diversité des conceptions*, *VEI Enjeux*, **129**, 146-167 (2002).
- Piebop G., *Les particularités du français dans les radios de la ville de Buéa au Cameroun*, in Fandio-Ndawouo M. (Ed.), *Le Français contemporain face à la norme. Pratique, gestion et enjeux d'une langue au défi de la pluralité*, Binam, Provin, pp. 121-137, 2020.
- Piebop G., *Problématique des parlars hybrides à l'heure de l'enseignement des langues maternelles au Cameroun*, *Revue des Lettres et sciences sociales*, **16**, 3, 243-261 (2019a).
- Piebop G., *Corrélat sociolinguistiques des emprunts anglais en mengaka et en français*, *Revue Romaine d'Études Francophones*, 9-10/2017-2018 (*Variations et contacts dans l'espace francophone : perspectives linguistiques, didactiques et littéraires*), 218-238 (2019b).
- Piebop G., *Esthétique de l'oralité africaine : au-delà des genres oraux classiques*, in Amuri Mpala-Lutebele M. (dir.), *Oralité, traditions et modernité en Afrique au XXI<sup>e</sup> Siècle*, L'Harmattan, Paris, pp. 45-69, 2019c.

- Piebop G., *Langues nationales camerounaises et insécurité linguistique*, in Ebongue A. E., Djoum Nkwescheu A. (dir.), *L'Insécurité linguistique dans les communautés anglophone et francophone du Cameroun*, L'Harmattan, Paris, pp. 244-267, 2018.
- Piebop G., *Vers un Pidgin-English jeune en zone anglophone du Cameroun ?*, Corela, **13**, 2 (2015). En ligne : <http://journals.openedition.org/corela/4132>.
- Piebop G., *Contact de langues et appropriation du français dans l'œuvre romanesque de Camille Nkoa Atenga*, Thèse de doctorat PhD, Université de Yaoundé I, 2014.
- Tadadjeu M., *Pour une politique d'intégration camerounaise. Le trilinguisme extensif*, in *Actes du colloque sur l'identité culturelle camerounaise*, MINFOC, Yaoundé, pp. 187-201, 1985.
- UNESCO, *Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles*, in *Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico, 26 juillet - 6 août 1982 : Rapport final*, Paris, pp. 39-44, 1982.
- UNHCR (le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés), *La réinstallation des réfugiés. Un manuel international pour guider l'accueil et l'intégration*, St. Joseph Print Group, Ottawa, 2003.
- Yuste Frías J., *Interculturalité, multiculturalité et transculturalité dans la traduction et l'interprétation en milieu social*, Monografías de Çédille, 4, 91-111 (2014).
- \*\* Dictionnaire Larousse maxipoche, Paris, Larousse, 2012.

## INTERCULTURALITATE, TRADUCERE-INTERPRETARE ȘI ASISTENȚĂ LINGVISTICĂ PENTRU MIGRANȚI ÎN CAMERUN

(Rezumat)

Trebuie recunoscut faptul că metodele de traducere și interpretare se îmbogățesc în fiecare zi cu noi concepte și noi sufluri menite să facă discursurile scrise și orale ale traducătorilor-interpreți mai fidele și mai eficiente. Este cazul componentei interculturale, care atrage după sine alte noțiuni și terminologii precum paratraducere, conștientizarea limbii etc. Cu toate acestea, cu trei fronturi de insecuritate: criza anglofonă din regiunile Nord-Vest și Sud-Vest, războaiele împotriva Boko Haram în Nordul Îndepărtat și incursiunile rebelilor din Africa Centrală în regiunile de est și Adamaoua, acompanierea lingvistică a refugiaților și a altor persoane strămutate intern poate să nu se facă întotdeauna în cele mai bune condiții posibile. Acest studiu examinează contextul nesigur din Camerun, precum și calitatea asistenței lingvistice oferite migranților prin serviciile de traducere și interpretare care au loc acolo, în vederea unei mai bune comprehensiuni. Aceasta justifică metoda descriptivă și contrastantă pe care studiul se bazează.

BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

## POÉTIQUE DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ LINGUISTIQUE DANS L'ŒUVRE DE J.M.G. LE CLÉZIO

BY

**RAJA JADLAOUI\***

University of Sfax,  
Faculty of Arts and Humanities

Received: May 21, 2023

Accepted for publication: July 2, 2023

**Abstract.** The linguistic heterogeneity in the work of J.M.G. Le Clézio is the sum of a whole initiatory journey which began with his trips all over the world. But his identification with Mauritius, where he spent most of his life, had a profound effect on his writings which, over the years, became more heterogeneous than hybrid both on the discursive and the enunciative level, thereby recalling the mixed-race and tolerant culture of the island. Consequently, the Leclézian text has become a series of signs and morphemes from different languages and dialects forming composite and heterogeneous syntagms, close to gibberish, honoring the voices of the cosmos and the era of kitsch. This article seeks to identify the Leclézian language practices and tries to find on which linguistic technique the discourse is based, knowing that basically, the psychosocial education of the writer, his wanderings and his ideals have encouraged him to engage to denounce a certain “linguistic colonialism”.

**Keywords:** heterogeneity; hybridity; foreign language; onomatopoeia; psychosocial; colonialism; world literature.

---

\**e-mail*: raja.jadlaoui.gafsa@gmail.com

## 1. Introduction

Pour structurer une œuvre littéraire, la théorie du langage prend en ligne non seulement les structures mais aussi le fonctionnement des entités signifiantes, non seulement le rapport entre les signes mais aussi le rapport entre ces signes et ce qu'ils désignent. Les problématiques de l'énonciation dans l'œuvre littéraire soulèvent le fonctionnement et le mode de relation entre les expressions désignatives et les entités ontologiques correspondantes.

Ces questions ne semblent pas faire l'objet d'un consensus dans l'œuvre de l'écrivain franco-mauricien J.M.G. Le Clézio, chez qui le comportement du système langagier est tout à fait original : il n'est plus question de savoir si le système linguistique français accepterait d'utiliser des éléments qui ne lui appartiennent pas, mais plutôt de rendre la langue française plus adaptée à l'hétérogénéité linguistique et énonciative.

De ce fait, l'œuvre leclézienne n'est plus un exercice de langue en honneur de la langue française mais plutôt des tentatives répétitives d'intégrer d'une façon ou d'une autre des dialectes, des langues étrangères et même des galimatias dans le discours-cadre qui est en français. De retour à la théorie de Saussure qui différencie le langage et la parole, le vocable de langue est alors utilisé par un groupe de personnes à identité linguistique précise pour communiquer avec un codage et décodage de signes prédéfinis. Par la suite, la parole est l'utilisation concrète de ces codes et de ces signes en émettant des sonorités répondant à des règles phonétiques bien précises. Que peut-on dire alors des différentes langues et de différents codes linguistiques et phonétiques qui cohabitent dans une même œuvre ? Était-ce une forme d'hétérogénéité linguistique ? Ou au contraire, c'est une manière de communiquer pour répondre à un réel besoin de sortir de cette masse dite française et non pas francophone ? Est-ce une manière de sortir du lot du « colonialisme culturel » qu'exerce l'état français (selon Le Clézio) ?

En d'autres termes, Le Clézio objecte qu'il y a un vice de forme dans le rayonnement de la langue française, et c'est pour cette raison qu'il y insère étrangement d'autres langues ou dialectes pour que le syntagme réponde à une hétérogénéité latente et pour créer une continuité originale du sens car tout simplement il n'existe aucune approche métadiscursive de sa part. C'est au lecteur averti de traduire, de chercher et de créer les liens métalinguistiques ou sémiotiques.

La problématique que pose la poétique de l'hétérogénéité linguistique dans l'œuvre de Le Clézio interroge la formation de syntagmes composites sur le plan linguistique et met en lumière l'origine de cette fantaisie discursive. Pour ce faire, on propose de traiter ce sujet en deux volets principaux : le premier aura pour titre « Le jeu du langage pour Le Clézio : stratégies et pratiques » ; et le deuxième volet sera intitulé « la fonction psycho-sociale de l'hétérogénéité linguistique chez Le Clézio ».

## 2. Le jeu du langage pour Le Clézio : stratégies et pratiques

L'esprit nomade de J.M.G. Le Clézio est dû à son parcours de vie où il a voyagé dans les quatre coins du monde, que ce soit en France, au Nigéria, au Mexique, en Corée du Sud, en Angleterre, au Maroc, en Thaïlande ou à l'île Maurice où il réside jusqu'à aujourd'hui. Ce parcours avait commencé par une errance, une simple errance géographique jusqu'à devenir un parcours initiatique traitant de l'errance linguistique, générique et graphique.

Dans cet esprit, l'usage de plusieurs langues et dialectes étrangers dans une même œuvre pour cet écrivain français n'était en réalité que des escales imprévisibles où il se repose de l'usage de la langue française, si ce ne serait que pour quelques instants fugaces. Il pourrait lever l'ancre pour poser ses amarres dans une nouvelle langue, en attendant un nouveau départ imminent.

Il est vrai que pendant ce temps, chez la plupart des lecteurs de Le Clézio, il n'y a pas cet ennui et ce sentiment d'emprisonnement dans la langue. Il y a certes une escale, une saillance, une rupture... plus précisément encore, il y a une hybridité, une hybridation du discours qui avoisine l'hétérogène et l'incongru. En effet, dans *Les Géants* paru en 1973, Le Clézio révolté nous livre un vrai délire discursif, traduisant la nervosité du verbe exacerbé à travers un amalgame incompréhensible de langues et de voix.

En effet, l'hypermarché d'Hyperpolis, cette métaphore de la société de consommation, est le lieu où se morfondent les forces tyranniques des grands groupes industriels dans l'échafaudage de leurs rayonnages hypnotisant. Les consommateurs, eux sont égarés et errants dans les rayons, à l'instar de « Tranquilité », cette jeune fille hantée par la tentation d'achat. Mais au milieu de tout ceci, apparaît le langage, la langue, la tonalité, les sons et les sonorités comme une apostrophe ou comme un cri face à la force destructrice de cette microsociété. Ainsi dit, on peut lire qu'il y avait dans cet hypermarché « des lettres gigantesques qui emplissaient tout l'espace, tandis qu'autour d'elles apparaissaient, disparaissaient d'autres lettres, et le sol était recouvert de signes illisibles, et les murs étaient pareils à de grandes affiches grouillantes dont le texte se métamorphosait sans cesse » (Le Clézio, 1973, p. 90).

Dans ce roman, il y a certes une amplification de la parole à travers une exagération dans l'emploi de mots ou de phrases imprimés en gras ou en grand caractère, ou grande police outre que celle utilisée pour le reste du texte. Alors on peut lire et on peut voir à la manière de Bogo le Muet par exemple :

« ffiKult RRskles enFFants, vous savez, et puIII, comme pour tout le resT »...  
 « AlOrs IEs chÖz sont tenues Ü en echec KCHK huuuuuuuuuu »  
 « Quelles phOtOs ! »...« HONK ! HONK ! » (Le Clézio, 1973, p. 77).



marges, à la recherche d'une langue bouillonnante, ardente et généreuse, dont les débordements assurent un rapport vivant et dynamique avec le monde » (Deshoulières, 2008).

Effectivement, Le Clézio prône une écriture universelle où chaque particule de l'univers nous parle et nous écrit avec sa propre langue ou son propre langage comme les gouttelettes d'eau qui ruissellent dans « Naja Naja » :

« Tlix-tlix ! »

« llouip ! »

« striik-alik ! »

« gluk ! »

« Plit plit plit »

« Myo ! »

« Tzik !

« tzik !

« tzik ! »

(Le Clézio, 1973, p. 287).

Et c'est ce qu'il a résumé dans beaucoup de ses œuvres comme *Histoire du pied et autres fantaisies*, ou encore dans *L'inconnu sur la terre* où il avoue vouloir nous livrer un hymne à la lumière et à la spiritualité à travers les yeux de cet enfant assis au bord des nuages « Je veux écrire pour la beauté du regard, annonce-t-il, pour la pureté du langage. [...] Je veux écrire pour être du côté des animaux et des enfants, du côté de ceux qui voient le monde tel qu'il est, qui connaissent toute sa beauté [...] » (Le Clézio, 1978, pp. 386-387).

Les langues étrangères, elles, ne seront aucunement moins importantes que l'usage des onomatopées. Leur usage est de rigueur puisqu'on parle d'écrivain de la rupture et d'exotisme (bien qu'il déprécie l'emploi de ce mot pour qualifier son œuvre). Le métissage culturel dû aux voyages qu'il a faits a engendré un usage fréquent de diverses langues et dialectes qui sont parsemés presque dans la totalité de ses textes, sans pour autant donner une signification ou une traduction préalable.

Un des principaux mérites d'une grande partie de l'œuvre de Le Clézio, est de permettre à autrui de se manifester par sa propre langue, ses propres dialectes, argots, patois et jargons, et ce, par fantaisie polyphonique du discours. En raison des diverses perspectives narratives occupées par cet écrivain parfois dans un même roman a fait jaillir plusieurs voix en plusieurs langues dans le récit et surtout la langue anglaise qui a occupé une grande marge de ses écrits marginaux qui parsèment le texte-hôte en français. En effet, cette langue indo-européenne germanique trouve son écho surtout dans « L.E.L., derniers jours », « Barsa ou Barsaq » et « Bonheur », trois textes d'*Histoire du pied et autres fantaisies*, où l'on peut lire: « I like the perpetual dash on the rocks ; one wave comes up after another, and is forever dashed to pieces, like human hopes that only swell to be disappointed » dite par Letitia Elisabeth Landon (« L.E.L., derniers jours », Le Clézio, 2011, p. 154), ou encore « Are you a Muslim ?---

My name is Waton » (« Barsa, ou Barsaq », Le Clézio, 2011, p. 111); ou « the child ever dwells in the mystery of ageless time, unobscured by the dust of history » (« Bonheur », Le Clézio, 2011, p. 233)...et les exemples ne finissent pas de nous faire, partout, des apparitions.

Une escorte de langues latines (romanes) vient renforcer l'hétérogénéité linguistique de l'œuvre leclézienne dont la plupart des textes témoignent de ce fait. Effectivement, on y voit le portugais « minha rainha, tenho noticia para te, voce senhor », « no no, minha ermao, vava, e vivo, e inteiro », (« Barsa, ou Barsaq », Le Clézio, 2011, p. 116), l'espagnol comme « pajarito pajarito que haces en tu nidito ? porque te ves tan grandote ? porque soy un guajolote » (Le Clézio, 1975, p. 219), avec même des notes catalanes « Lanquan li jorn son lonc en may M'es belhs dous chans d'auzelhs de lonh E quan mi suy partitz de lay Remembra'm d'un'amor de lonh : Vau de talan embroncx e clis Si que chans ni flors d'albespis No'm platz plus que l'yverns gelatz » (Le Clézio, 1975, p. 66), et des notes créoles comme « touyoé » (Le Clézio, 2011, p. 230).

On y trouve aussi la famille des langues finno-ougriennes (langues ouraliennes) dont fait partie le hongrois « Kérem, nyissac ki megint az ablakot ! » (Le Clézio, 1975, p. 132), avec des bribes de phrases en bhojpuri ou en langue indo-iranienne « ist aspara kota sari, tohre raasta taakat rahli » (Le Clézio, 1975, p. 224). On est aussi surpris en tant que lecteur par l'utilisation de certains mots en chinois comme dans *Terra Amata* (1967, p. 19) :

白  
日  
疾  
山  
黃

L'hétérogénéité résultante de la multiplicité des racines linguistiques employées dans le texte leclézien n'obéit préalablement à aucune technicité ou stratégie qui justifie cette pratique, ne serait-ce que cette fantaisie latente de l'écrivain à vouloir laisser libre court aux personnages de s'exprimer par leurs propres paroles telles qu'elles sont d'une part, et d'autre part c'est une référence constante dans l'œuvre de Le Clézio qui joint également une hétérogénéité graphique et générique.

Plus encore, l'hétérogénéité verbale ici inscrit la force d'une incantation puisque la langue ne se réfère guère à son rôle primaire de suivre une suite logique de lexèmes pour aboutir à un sens, mais c'est plutôt une réincarnation de l'essence de la lettre, du signe, du phonème et de l'énoncé quelles que soient leurs origines. C'est pourquoi on trouve dans le même texte, différentes formes de lettres d'origines latines, grecques, chinoises et perses aussi, qui pourraient

témoigner peut-être d'une oralité ou d'une oraliture tant défendues par l'écrivain dans beaucoup de ses œuvres.

Pour ces raisons et pour d'autres aussi, l'explication de l'emploi des phrases de langues autres que le français dans le texte leclézien ne suit aucune technicité ou stratégie, puisqu'on peut voir que ces phrases ou mots ou même onomatopées sont soit mis aux marges graphiques du texte, soit à l'intérieur du texte avec une insertion logique ou arbitraire. C'est pourquoi il y a des phrases en langues étrangères expliquées et traduites et d'autres non, car c'est au lecteur de s'approprier ces langues et de chercher les finalités de leurs emplois. Il voudrait que son lecteur aboutisse à comprendre que « la langue française est munie d'éternité. Langue complète, faite de la graine et du son, langue métisse. Semblable au créole, encore vivante, encore mutante. » (Le Clézio, 1993). Certes, l'écrivain insiste sur le fait de noyer l'œuvre dans une polyphonie qui prône le métissage de sons et de signes pour céder l'initiative aux mots afin d'éveiller le lecteur et le laisser sur le qui-vive devant les soubresauts des langues.

### **3. La fonction psycho-sociale de l'hétérogénéité linguistique chez Le Clézio**

Parler une langue maternelle paraît être une faculté acquise par l'environnement identitaire de l'individu, elle est le résultat même des croisements et des affrontements entre les civilisations diverses, ce qui explique les ressemblances entre certains radicaux et certains phonèmes issus de langues différentes. Cette identité linguistique caractérisant l'individu est souvent haïe par Le Clézio, lui, qui a longtemps interrogé la fatalité de cette identité qui l'a accompagné toute sa vie, mais de laquelle il a voulu se détacher dans ses écrits. En effet, il affirmait :

J'ai longtemps cru qu'on avait le choix de sa langue. Alors, je rêvais de parler le russe, le nahuatl, l'égyptien. Je rêvais d'écrire en anglais, la langue la plus poétique, la plus douce, la plus sonore (...) On n'a pas le choix de sa langue. La langue française, parce qu'elle était ma langue maternelle, était une fatalité, une absolue nécessité. (...) C'était ma langue, c'est-à-dire la chair et le sang, les nerfs, la lymphe, le désir et la mémoire, la colère, l'amour, ce que mes yeux avaient vu premièrement, ce que ma peau avait senti, ce que j'avais goûté et mangé, ce que j'avais respiré (Le Clézio, 1993).

En continuant notre analyse des origines psycho-sociales de l'hétérogénéité linguistique chez Le Clézio, sur le principe que parler le français était pour lui une fatalité, on pourra lire autrement l'intrusion de langues et dialectes étrangers dans le texte leclézien imprimé en français. Effectivement, le texte-hôte en français est l'entre-lieu de l'entrecroisement subtil d'autres langues, comme si la langue française était le giron de toutes les sonorités et les voix du monde. Kenneth White, dans son livre *L'esprit nomade*, avait une

approche de la langue qui nous semble proche de celle de Le Clézio, et disait à ce propos que :

La langue devient alors un lieu d'errance et d'échange qui brise la rigidité des clôtures. La démarche (...) consiste à explorer une langue « atypique », inclassable et mouvante, afin d'échapper à toute idée de « patriotisme » linguistique comme à toute forme de fixité (aussi bien locative qu'identitaire) (White, 1987, p. 11).

Donc, la question d'appartenance à une communauté linguistique spécifique est liée d'une manière ou d'une autre aux questions d'ordre social ou culturel. L'interaction verbale qui induit le sens produit par deux éléments : locuteur et interlocuteur n'est plus tributaire, selon Le Clézio, de l'ordre préétabli par la communauté ; de ce fait, la langue n'est plus un fait social comme on l'a su à travers les travaux de De Saussure ou Paul Wald dans « 'La langue est un fait social' : Rapports entre la linguistique et la sociologie avant Saussure » (2012). Notre analyse joint alors ce qu'a présenté Labov dans ses études se rapportant à l'ordre social de la linguistique, où il propose :

une hypothèse originale pour analyser les rapports entre appartenance communautaire et parler, en montrant d'une part qu'hétérogénéité et variation dans un système linguistique n'impliquent pas l'homogénéité linguistique du locuteur (variation stylistique) et d'autre part, ce qui est moins souvent souligné, que l'hétérogénéité traverse aussi le facteur essentiel de l'homogénéité sociale (Conein, 1992, p. 102).

En conséquence, on pourrait dire que Le Clézio vise un autre fait social, une autre interaction psychosociale qui ne favorise ni la linéarité, ni l'homogénéité, ni l'unité ou l'unicité...il idéalise, par contre, l'idée de communier l'hétérogène et l'hybride à partir de l'assemblage métissé de différentes langues, et pourquoi pas différents langages, dans un même texte. Il n'est plus question alors de parler d'affiliation sociale résultante de supériorité ou d'infériorité linguistique qui est due à cet emblème de colonialisme. Apparemment, Le Clézio a été influencé par les voyages initiatiques qu'il a faits, à travers lesquels il a côtoyé différents peuples, différentes tribus, et différentes cultures et langues : il n'a jamais cessé de rêver de cette communauté où chaque individu est libre de choisir sa façon de parler, même par un silence ou par des dessins. Sur ce plan sociologique, la langue, selon la littérature leclézienne, suit une vision holiste quelque peu objective par rapport à d'autres théories quelque peu individualistes. De ce fait, on peut aisément comprendre certaines études qui disent que la langue de Le Clézio, qui favorise les échanges entre différents aires « géographiques, culturelles, ethniques, sociales, linguistiques, est indissociable d'un 'artisanat du lien' (Montford, 2001, p. 71) » (Deshoulières, 2008).

En prenant en considération ces points de vue, les communautés linguistiques hétérogènes qui s'introduisent dans le texte leclézien présentant des populations à variabilité linguistique, n'orientent pas le sens du texte vers une stratification bien délimitée de langues ou de dialectes, mais plutôt elles effacent les limites identitaires faisant honneur à la pluralité vernaculaire, autochtone et minoritaire dans le seul but de dynamiser la parole de langue française. En outre, et pour le seul but d'extérioriser toutes les beautés des langues du monde, Le Clézio fait traverser ses textes par des témoignages et des paroles de locuteurs divers qu'ils soient humains ou autres. Il disait encore :

Langage, quel langage ? Impossible pour moi de considérer le langage humain comme un bien acquis, comme une forme définitive. La langue que je parle, que j'écris, je la sens plutôt comme un être vivant qui bouge, qui change, qui s'enfuit. Un flux et un reflux de paroles...Le français, l'anglais, l'espagnol, langues métissées, nées de l'union d'autres langues, inventées par les hommes dont le souci n'était pas la perfection, mais cette beauté de l'usage (Le Clézio, 1985, pp. 63-64).

Arriver à ce stade de démythification du codage linguistique adopté par Le Clézio ne pourrait aboutir sans passer par une réelle mise à nue de la relation qu'entretient cet écrivain avec la langue française, sa langue maternelle, bien qu'il considère ce fait comme une fatalité. Dans le texte de l'« Eloge de la langue française » qu'a prononcé Le Clézio lui-même, il a expressément su s'identifier en tant qu'orateur, et a su aussi identifier les origines des mécanismes linguistiques qui régissent son discours. En effet, cet écrivain hait l'aspect envahissant de la langue française qui ressemble à ses stratégies coloniales d'autrefois, il la compare ironiquement à « Ubu roitelet ... ce bourgeois imbu... cet âne qui rabâche ses dictées... ce foutriquet vêtu de science qui singe les langues des puissants... ce nostalgique momifié... ». Cette devise, on pourrait l'entendre partout dans les enregistrements audio-visuels qu'il a donnés à la radio ou à la télé, comme l'entretien avec Tirthankar Chanda « La langue française est peut-être mon véritable pays » (Chanda, 2001) où il affirme que « l'institution littéraire française, héritière de la pensée dite universelle des Encyclopédistes, [a] toujours eu la fâcheuse tendance de marginaliser toute pensée de l'ailleurs en la qualifiant d'exotique ». Certes, Le Clézio appartient à la nation française, mais il ne s'identifie jamais à sa culture :

Je me considère moi-même comme un exilé parce que ma famille est entièrement mauricienne...C'est une culture très mélangée, où se mêlent l'Inde, l'Afrique et l'Europe. En France, je me suis donc toujours un peu considéré comme une pièce rapportée. Si on considère la France comme une nation, je dois dire que je me suis rarement identifié à ses impératifs. (Mauguière et Thibault, 2005).

Cette identification culturelle en tant qu'ilien, en tant que quelqu'un de bord de mer, n'a cessé de métisser ses textes de façon à leurs donner une spiritualité latente avec une pensée universaliste. Ceci n'entrave en rien cette volonté chez Le Clézio de réconcilier la langue française avec le monde et avec les populations minoritaires, et ce, en passant par une phase de purification à travers la tolérance. La France selon lui doit « renonce(r) à ses pouvoirs et à son or, à ses centuries et à ses Mururoa, à ses 'minorités' et à son 'droit du sang' » (Le Clézio, 1993). La richesse du monde est purement culturelle selon Le Clézio, le salut des humains est tributaire de leurs différences, y compris leurs langues et « Chaque fois qu'une langue meurt, c'est une tragédie qui touche le monde tout entier ». (Le Clézio, 1993).

A cet égard, la collectivité humaine qui s'identifie à une langue en tant que pilier de sa nation dénigre implicitement les autres langues et dialectes parlés par des minorités ou par des nations colonisées, pareillement aux pratiques encouragées par la nation française par déréliction peut-être ou même par mégarde ou préméditation. Le Clézio ici, dans sa quête de l'accord originel de sa langue maternelle avec l'univers, estime que « La langue française, si jeune et si forte, et mûre aussi de tant d'expérience, doit être surtout le lieu d'asile de tous ceux que l'aliénation de l'ère industrielle menace, et leur servir de mémoire. C'est son devoir, c'est aussi sa chance de survivre » (Le Clézio, 1993). ...Et bien que Le Clézio ne s'identifie pas à la culture française, il considère, par contre, la langue française comme le giron de tous ses maux et de toutes ses sensations, il dit « la langue française est mon seul pays, le seul lieu où j'habite » (Le Clézio, 1993).

#### 4. Conclusion

Les dimensions hétérogènes qu'adopte la parole des personnages de J.M.G. Le Clézio n'est pas fortuite, c'est à priori un travail de longue haleine visant à détruire l'image de l'individualisme au profit de l'antihéros et l'image de l'unification de l'œuvre au profit de l'anti-linéarité du postmodernisme. La lecture des œuvres de Le Clézio nous permet d'affirmer que sa langue est nomade, en perpétuel mouvement, qui lui ressemble parfaitement. La diversification des signes et des sons accentuent le métissage de ses écrits et justifient sa position vis-à-vis du discours colonial et vis-à-vis de la suprématie linguistique de certains orateurs.

L'hétérogénéité n'est nullement affaire d'enrichissement culturel de l'œuvre mais plutôt une perception universaliste et humaniste de la langue, où l'amalgame des signes, des phonèmes et de morphèmes n'entrave en rien la compréhension d'une œuvre appartenant à la littérature-monde.

## REFERENCES

**Corpus : (par ordre chronologique)**

- Le Clézio J.M.G., *Terra Amata*, Gallimard, Paris, 1967.  
 Le Clézio J.M.G., *Les Géants*, Gallimard, Paris, 1973.  
 Le Clézio J.M.G., *Voyages de l'autre côté*, Gallimard, Paris, 1975.  
 Le Clézio J.M.G., *L'inconnu sur la terre*, Gallimard, Paris, 1978.  
 Le Clézio J.M.G., *Petit lexique de la langue créole et des oiseaux*, Le Débat, 36, 95-110 (1985).  
 Le Clézio J.M.G., *Histoire du pied et autres fantaisies*, Gallimard, Paris, 2011.

**Critiques : (par ordre alphabétique)**

- Concin B., *Hétérogénéité sociale et hétérogénéité linguistique*, Langages, 108, 101-113 (1992).  
 Deshoulières A., « *Les langues de l'errance* », une approche liminale du monde chez Jack Kerouac, Ernesto Sábato, J. M. G. Le Clézio, Kenneth White, in Alexandre-Garner C. (dir.), *Frontières, marges et confins*, Presses universitaires de Paris Nanterre, Nanterre, pp. 289-302, 2008.  
 Mauguière B., Thibault B., *Le Clézio : La Francophonie et la question postcoloniale*, Nouvelles Études Francophones, 20, 2, 9-15 (2005).  
 Montford J.-M., *Accéder, enfin à la propriété culturelle de nous-mêmes !*, Hommes et migrations, 1231 (*Mélanges culturels*), 70-77 (2001).  
 Wald P., « *La langue est un fait social* ». *Rapports entre la linguistique et la sociologie avant Saussure*, conférence à l'Université de Tunis, publiée dans Langage et société, 142, 103-118 (2012).  
 White K., *L'Esprit nomade*, Grasset, Paris, 1987.

**Articles de presse :**

- Chanda T., « *La langue française est peut-être mon véritable pays* », entretien avec J-M Le Clézio, Label France, 45 (2001).  
 Le Clézio J.M.G., *Eloge de la langue française*, L'Express, publié le 07/10/1993.

POETICA ETEROGENITĂȚII LINGVISTICE ÎN OPERA  
 LUI J.M.G. LE CLÉZIO

(Rezumat)

Eterogenitatea lingvistică din opera lui J.M.G. Le Clézio este suma unei întregi călătorii inițiatice a autorului care a început cu călătoriile sale în cele patru colțuri ale globului. Dar identificarea sa cu Mauritius, unde și-a petrecut cea mai mare parte a vieții, i-a marcat profund scrierile care, de-a lungul anilor, au devenit mai eterogene decât hibride atât la nivel discursiv, cât și enunțiativ, amintind astfel cultura mixtă și tolerantă a insulei. În consecință, textul leclézian a devenit o serie de semne și morfeme din diferite limbi și dialecte formând sintagme compuse și eterogene, apropiate de un galimatias, onorând vocile cosmosului și epoca kitsch-ului. Acest articol urmărește să

identifice practicile lingvistice lecléziene și încearcă să găsească pe ce tehnică lingvistică se bazează discursul, știind că, în fond, educația psihosocială a scriitorului, rătăcirile sale și idealurile sale l-au făcut să își asume misiunea de a denunța un anumit „colonialism lingvistic”.

BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

## ANALEPSE ET VALSE FANTASTIQUE DANS *LES WILLIS* D'ALPHONSE KARR

BY

SALSABIL GOUIDER\*

University of Sfax – LARIDIAME Laboratory

Received: May 22, 2023

Accepted for publication: July 8, 2023

**Abstract.** This article proposes a stylistic interpretation of a fantastic short story entitled *Les Willis* by Alphonse Karr which dates from 1856. Our interpretation will focus on the interest of the use of analepsis as a narrative and linguistic tool inherent in the inscription of the mystery in the story of the hero Henry, who deceived his fiancée, the beautiful Anna Gulf, left her suddenly and married her cousin. Responsible for Anna's death, Henry, who becomes rich, does not forget the waltz that brought them together for the first time. From then on, all the events are nourished by the analepsis which affects the very linearity of the narrative framework. The resonances of this waltz haunt Henry, who visits the forest after Anna's death. He finds himself alone in front of a strange sight, listening to a mysterious song which is none other than his own. Drawn in spite of himself into a ghostly waltz, Henry finds himself subdued and shocked by the terrible appearance of the dead Anna. All these events are based on the backtracking which has a shaking effect on the one hand, the rhythm of the story reinforcing the effect of the enigmatic waltz in the text. On the other hand, the presence of the intertextual quotation adheres to the impending retrospection through the transcription of Henry's waltz song into a poem, which creates dynamism in the fantastical adventure.

**Keywords:** analepsis; mystery; waltz; quote; repetition; stylistics.

---

\*e-mail: g\_salsabil@yahoo.fr

## 1. Introduction

Alphonse Karr est l'écrivain du roman célèbre *Sous les tilleuls* (1832) apprécié par le public à l'époque du XIXe siècle. Cependant, le journaliste et romancier français n'a pas attiré l'attention des théoriciens et des critiques à cause de son style jugé simpliste dans ses œuvres. De plus, Karr n'a pas consacré une grande partie de ses productions à la littérature fantastique, à la mode en son temps. Nous citons à titre d'exemple *Le Bal au cinquième étage* (1833), *Un diamant* (1856), *Berthe et Rodolphe* (1856) qui témoignent d'une expression limpide des aventures racontées. Néanmoins, *Les Willis* est une nouvelle fantastique brève qui retient notre attention pour diverses raisons. Parue en 1856, elle témoigne d'un langage spécifique qui rend distinctif le décryptage de l'histoire surnaturelle dans la mesure où ce langage se heurte à des procédés de style marquants. En effet, cette histoire est racontée par un narrateur anonyme qui relate le parcours de deux héros Henry et Anna Gulf et leur destin à la fois malheureux et mystique. Le mystère est à l'origine d'une valse singulière qui les a réunis au début du conte et qui émerge tout au long du récit, dont l'analepse est le catalyseur. Ainsi, comment participe l'analepse à la compréhension et l'élaboration du fantastique dans *Les Willis* ? Pour mettre en exergue la valeur de l'analepse et son fonctionnement, nous articulons cette étude autour de deux axes principaux en adoptant une démarche stylistique. Notre intérêt sera centré, dans le premier axe, sur l'analyse de l'analepse en tant que procédé langagier de création et d'appréhension de la valse énigmatique et son rôle dans le déroulement des événements mystérieux. Le deuxième axe sera consacré à l'interprétation du lien entre l'analepse et la citation poétique présente dans le texte et leur apport dans la valse fantastique.

## 2. L'analepse et l'initiation au fantastique

*Les Willis* est un récit qui commence dans une ambiance festive où la musique, les instruments (le violon et le cor) et la valse des filles et des garçons sont les composantes d'un incipit qui témoigne de la joie de la famille du garde général Wilhem Gulf, le père d'Anna et de Conrad. La belle Anna aime le pauvre Henry et elle désire danser avec lui. Son souhait est réalisé grâce à la bénédiction de son père qui accepte leur union et leur mariage. Tous ces événements apparaissent ordinaires jusqu'à la création du doute, un sentiment propice au fantastique. Il convient à cet égard de définir le fantastique selon Todorov qui précise :

Réalité ou rêve ? Vérité ou illusion ? Ainsi se trouve-t-on amené au cœur du fantastique. Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut

s'expliquer par la loi de ce même monde familier. Le fantastique [...], c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel (Todorov, 1970, p. 29).

C'est ainsi que le narrateur anonyme inscrit le doute, au début de l'histoire, en parlant de l'aspect angélique d'Anna subjugué de la crainte et de la mélancolie dans la valse :

Henry, sans hésiter, vint prendre la main d'Anna, dont le cœur battait à peine tant elle était oppressée de crainte et de plaisir, Conrad fit résonner l'archet, joua une valse composée par Henry, et les valseurs partirent. [...] Tout à coup, Henry et Anna, qui étaient restés en arrière s'approchèrent du vieillard, et Henry lui dit : « Mon père, nous nous aimons, donne-nous ta bénédiction » (Karr, 1856).

La valse de Henry et Anna est un moment de bonheur suprême pour la jeune fille rêveuse d'un amour pur. Cependant, il semble que cette danse prend un autre aspect chez Karr. En effet, la valse signifie normalement : « une danse à trois temps, où chaque couple tourne sur lui-même tout en se déplaçant », alors que dans *Les Willis*, elle change en un cadre favorable à la création des fondements du fantastique à travers « la crainte » ressentie par Anna. Il s'est avéré que la sérénité qui règne au début du texte est ébranlée par cette valse bienheureuse qui va être au cœur de toute l'aventure racontée grâce à l'analepse. Nous rappelons que la notion d'analepse est fondée par Gérard Genette et elle révèle du désordre chronologique du récit, ce qu'il nomme *anachronie* ; elle inclut prolepse (c'est-à-dire l'anticipation) et analepse (deux procédés longuement associés posant une querelle méthodologique dans leur étude séparément). Nous nous contentons dans notre réflexion de l'étude de l'analepse uniquement. Elle signifie au sens narratologique de Genette : « toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve » (Genette, 1972, p. 90). Nous rappelons aussi que l'analepse est une figure de style qui désigne d'après Michel Jarrety : « (n. f., du grec *ana*, 'en arrière', et *lépsis* 'action de prendre'). Dans un récit, rupture de la ligne chronologique pour mentionner un événement qui s'est déroulé avant l'action considérée. L'analepse peut être fort brève [...] ou très longue [...] : elle constitue alors un récit enchâssé » (Jarrety, 2001, p. 30).

Dans ce sens, et à partir de ces définitions théoriques, nous repérons les passages clés du texte qui mettent en valeur le recours constant à l'analepse et qui sont fortement liés au fantastique. Nous présentons alors le contexte de l'aventure de Henry qui part soudainement après ses fiançailles avec Anna pour rejoindre son oncle mourant laissant cette jeune fille triste en gardant « une couronne de bruyères blanches » placée près de sa fenêtre par Henry la nuit de son départ. Anna, qui attend Henry, sombre dans la souffrance et elle se détache de sa famille et de ses alentours surtout après la mort de son frère Conrad qui a

été tué par Henry lorsqu'il a décidé d'aller chez lui pour comprendre ce qui l'a empêché de revenir. Anna, elle aussi, finit par mourir d'amertume enterrée avec « sa couronne de bruyères blanches ». Karr effectue un premier retour en arrière grâce à la mise en abyme pour expliquer tous ces événements en affirmant : « voici ce qui était survenu » (Karr, 1856). Le lecteur comprend la nouvelle situation de Henry qui devient riche après son mariage avec sa cousine. De retour à la ville de Mayence, après la mort d'Anna, il passe au hasard devant la demeure de la famille Willis, et plus précisément, dans la forêt où il avait valsé pour la première fois avec Anna. Dès lors, nous remarquons une répétition du même cadre spatio-temporel, présenté au début de l'histoire, qui aboutit à deux chaînes phrastiques parallèles :

*Exemple 1* : A la fin d'une journée d'automne, devant la maison du garde général Wilhem Gulf, des filles et des garçons valsaient joyeusement [...]. La forêt devenait encore plus silencieuse ; un vent léger, qui faisait de temps en temps frissonner le feuillage, avait cessé d'agiter les arbres ; le soleil ne laissait plus à l'horizon qu'un reflet de pourpre, qui éclairait encore obliquement la clairière dans laquelle on dansait, et colorait d'une vive teinte rose les visages des danseurs. [...] (Karr, 1856).

*Exemple 2* : C'était encore une belle soirée d'automne, la lueur du soleil couchant éclairait encore obliquement la clairière [...]. La forêt était plus silencieuse et plus mystérieuse que jamais ; dans le sentier que suivait Henry, elle devenait à chaque instant plus touffue et plus sombre [...]. En vain Henry voulait chasser les impressions pénibles qui se réveillaient dans son esprit, [...] le souvenir d'Anna et des jours si heureux, si purs, de son amour, jetait un crêpe funèbre sur toutes ses autres pensées (Karr, 1856).

Les deux exemples sont basés sur la répétition de la même situation d'énonciation initiale de l'histoire. « L'automne » et « la forêt » réunissent Henry avant et après la mort d'Anna. Comme si le temps s'estompe pour céder la place à un nouvel élément perturbateur. La reprise de l'expression « la forêt plus silencieuse » (Exemple 2) intensifie la peur chez Henry et elle prépare au déclenchement du fantastique puisque la forêt devient « plus mystérieuse que jamais ». Cette gradation crée un rythme ascendant dans les événements comme la description de cette forêt est biaisée de l'amplification à travers les superlatifs « plus touffue et plus sombre ». « Le soleil » ne manque pas également de singularité car Karr le décrit de la même manière dans les deux passages puisqu'il s'agit toujours d'un soleil « qui éclairait encore obliquement la clairière » (Exemples 1 et 2). Cette reprise lexicale et grammaticale de la même image et de la même proposition subordonnée relative régie par le pronom relatif sujet « qui » en présence des mêmes adverbes « encore obliquement » et des substantifs « la clairière », amplifie le mystère et donne plus de valeur au souvenir de l'amour pur de Henry pour Anna. Le passé et le présent semblent se

confondre alors en un seul temps et suivant une cadence unique pour engendrer le suspens chez le lecteur.

De surcroît, « le vent léger » décrit dans le premier exemple adhère à l'intrigue de cette histoire tant que Karr reprend cette même expression qui s'allie au « parfum des chèvrefeuilles fleuris » afin de créer une atmosphère particulière dans le texte qui se nourrit de la synesthésie (une figure de style définie par Catherine Formilhague en tant qu' : « une combinaison de sensations différentes à travers lesquelles s'exprime une impression unique, mais diffuse » (Formilhague, 1995, p. 80), montrant l'importance des sens olfactif et auditif dans l'écriture de la remémoration pour Henry qui devient plutôt « frissonnant » par « quelques mesures vagues et singulières d'un chant » connu pour lui.

Ainsi, l'analepse est un outil favorable à l'appréhension des circonstances propices à l'intrigue de l'histoire de Henry. La répétition de la situation d'énonciation du récit ne semble pas fortuite et elle permet à Karr d'annoncer convenablement le sort malheureux de Henry dont la valse sera responsable. Le héros tremble de peur à l'écoute d'un chant soupçonneux : « ce qui l'effrayait n'avait rien d'humain : c'étaient quelques mesures bien distinctes de la valse qu'il avait autrefois composée et que jouait Conrad, le jour où le vieux Gulf avait béni Henry et sa fille » (Karr, 1856). Karr effectue une transposition du monde ordinaire à un monde qualifié par la négation : « n'avait rien d'humain » en décrivant le chant énigmatique pourtant joué le jour des fiançailles de Henry et Anna lors de leur première valse. Ce rappel rime avec l'analepse qui accentue le passage du réel à l'irréel dans la narration. Alors, par quoi se distingue ce chant insaisissable pourtant connu pour Henry ?

### 3. L'analepse et les résonnances du « chant emprunté » à la valse

L'inscription du chant qui anime la valse dans *Les Willis* passe par la poésie et spécialement par la citation. Par définition la citation est selon Marc Eigeldinger :

le modèle premier de l'intertextualité parce qu'elle coïncide avec la reprise d'un énoncé pour l'intégrer dans un autre contexte et qu'elle institue un système d'échange entre deux ou plusieurs textes. Elle est une réminiscence consciente, volontaire qui participe au déchiffrement de l'œuvre dans le corps de laquelle elle est insérée (Eigeldinger, 1987, p. 12).

La citation qui découle de la notion de l'intertextualité, se présente donc dans son sens général dans la nouvelle de Karr comme il s'agit de la présence explicite d'un poème dans un récit. Afin d'éviter toute confusion théorique, nous nous référons à la définition de cette notion selon Gérard Genette qui la définit comme : « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes,

c'est-à-dire, [...] la présence effective d'un texte dans un autre sous sa forme la plus explicite et la plus littérale, c'est la pratique traditionnelle de la citation (avec, ou sans guillemets, avec ou sans référence précise) » (Genette, 1982, p. 8). Karr représente un cadre imminent à la magie toujours grâce au sens auditif de Henry qui arrive à écouter des paroles ésotériques pourtant familières pour lui. Voici quelques vers illustratifs :

C'était toujours la valse qu'on chantait, [...] il avança et écouta encore ; on chantait des paroles : c'étaient des paroles qu'il se rappelait avoir faites lui-même sur cet air, dans la nuit où il s'était éloigné d'Anna ; il ne les avait jamais dites à personne, et cependant on les chantait :

Quelques instants, et la forêt déserte  
Va pour moi seul être un palais riche et pompeux ;  
Le chêne épais forme une tente verte ;  
Et sous ce toit frais, parfumé, nous serons deux.

(Karr, 1856).

La valse se distingue dans ce paragraphe par son pouvoir surnaturel qui s'accroît grâce à la citation poétique anonyme certes, puisque Karr ne donne plus de titre au poème inscrit dans *Les Willis*, mais elle est relative au héros Henry dans l'histoire. Ce paradoxe du chant, à la fois connu et inconnu (« jamais dites à personne et cependant on les chantait »), traduit le trouble et la stupéfaction du héros. Le poème cité se compose de quatre strophes, chacune est formée d'un quatrain dont les rimes sont croisées. Le premier vers rappelle en quelque sorte le cadre spatial dominant du récit qui est « la forêt » mais qui est « déserte » dans ce poème et qui se métamorphose en « un palais ». Le troisième vers est une métaphore d'un arbre (« le chêne épais ») qui devient « une tente verte » rappelant également la fraîcheur de l'atmosphère et le parfum dégagé de la forêt au début de l'aventure de Henry : « et sous ce toit frais, parfumé, nous serons deux ». L'image euphorique de l'amour présentée par ce chant renvoie à l'imagination et à la méditation du héros qui se comporte à la manière « des rois » à la quête d'une femme éphémère et extraordinaire voyant la beauté féminine plutôt dans les fleurs magnifiques et les plantes rases et douces dans la dernière strophe : « Et j'aime mieux l'églantine séchée / Dont ses cheveux tout un grand jour furent liés, / Et j'aime mieux la mousse encor penchée / Qui garde empreints, sur son velours, ses petits pieds » (Karr, 1856).

Cette personnification anthropomorphique de la « femme plante » qui marque fortement son existence par sa transformation en « des petits pieds », suscite la curiosité du lecteur et prépare à la scène proprement fantastique dans l'histoire. Dans ce cas, la citation assure un travail d'accomplissement générique fondamental dans l'aventure du héros qui sera guidé par ce chant dans : « une clairière mystérieusement éclairée par la lune » (Karr, 1856). Henry assiste à un « étrange spectacle » dont la valse est de nouveau le moteur. En

effet, l'apparition bizarre des filles blanches et aériennes « d'une effrayante pâleur » qui sont en train de valser, anime le souvenir du héros qui entend toujours le chant récité par une voix féminine imprécise. Il se rappelle un spectacle similaire manifesté au début de l'histoire et relatif à « la tradition de la ronde des Willis » et la danse des jeunes filles renvoyant, ainsi, à l'analepse qui établit un lien crucial entre l'admissible (des faits purement ordinaires) et l'inadmissible (« c'était encore la valse de Henry que l'on chantait »). Alors, quelles sont les répercussions de cette valse dans l'histoire ?

Les filles inouïes préparent en réalité un fait perturbant pour le héros incapable d'agir face à elles. Leur valse est toujours douteuse dans la mesure où elle démontre la soumission de Henry qui témoigne d'une autre apparition surprenante :

Les blanches filles s'enlacèrent deux à deux pour la valse une resta seule et jeta autour d'elle un long regard pour chercher une compagne ; sa taille était souple et élancée ; ses cheveux noirs étaient appliqués en bandeau sur son front ; ses yeux d'un bleu sombre avaient un regard tendre et mélancolique ; elle était couronnée de bruyères blanches :  
C'était Anna ! (Karr, 1856).

L'apparition bouleversante d'Anna au milieu du spectacle fabuleux choque Henry qui croit aller mourir. Il s'agit de la résurrection d'une femme morte qui réussit à apparaître malgré sa mort réelle. L'image de « ses yeux d'un bleu sombre » rappelle bien le Vers 12 de la citation de Karr décrivant les diamants d'une femme anonyme grâce à la comparaison : « comme l'étoile bleue au ciel sombre le soir ». La ressemblance entre les deux images est très nette à travers le recours à la même chaîne comparative des termes : « yeux », « bleu » et « sombre ». Il semble que la femme décrite dans le chant cité par Karr n'est autre qu'Anna avec son regard toujours « mélancolique » portant « sa couronne de bruyères blanches » avec laquelle elle était enterrée. C'est l'analepse qui fonctionne comme un outil langagier efficace dans la description de la présence effective d'Anna la « morte-ressuscitée ». Il se produit ainsi une certaine harmonie entre la citation intertextuelle et la narration. La résurrection d'Anna fait surgir encore la valse, cette fois-ci épouvantable :

Anna s'avança vers le buisson qui cachait Henry, et le prit par la main ; la main d'Anna était froide comme un marbre. Henry n'avait pas la force de la suivre ; mais une puissance surnaturelle le portait.

On chanta ; la valse recommença, et Henry, toujours entraîné malgré lui, valsa avec sa fiancée. Puis un autre fantôme vint prendre Henry, et valsa avec lui à son tour ; à celui-ci succéda un troisième, puis un quatrième. Henry était exténué ; une sueur froide coulait sur son front, et il était aussi pâle que les morts. Une cinquième morte le vint prendre, puis une sixième, et, l'on pressait toujours le mouvement de la valse. Henry, épuisé, demi-mort de fatigue autant

que d'effroi, voulait se laisser tomber sur l'herbe et ne le pouvait : une force invincible l'entraînait, et il valsait toujours (Karr, 1856).

Henry perd son contrôle et il n'arrive plus à se débarrasser d'Anna qui valse avec lui insoucieusement. La comparaison de « la main froide » de cette femme « comme un marbre » accentue la peine du héros qui est comparé aussi à « des morts ». Ces tournures comparatives sont cautionnées d'un réseau lexical relatif au mystère grâce aux termes : « puissance surnaturelle », « demi-mort », « effroi », et « force invincible » qui intensifient le rythme chaotique de la valse à travers les actants anormaux qui y participent. Karr emploie une gradation ascendante pour décrire les mouvements incontrôlables de cette valse qui conduisent Henry à l'exténuation. Les expressions « un autre fantôme », « un troisième puis un quatrième », « une cinquième morte puis une sixième » aboutissent à une écriture hyperbolique qui explique le vertige ressenti par le héros et que produit la danse et les agissements confus des fantômes et des morts dans un univers inexistant réellement. Ces expressions connotent la violence de ces actants d'une valse devenant terrible dans une image exagérée qui annonce à une scène encore plus horrible donnant à voir une mort fantastique de Henry :

[...] Alors Anna le reprit à son tour, et l'on pressa encore le mouvement de la valse ; mais Henry sentit que la robe blanche n'était plus remplie que des os d'un squelette ; la main d'Anna, placée sur son épaule, entra dans sa chair ; il la regarda : elle n'avait plus ses cheveux noirs en bandeau ; il ne vit plus qu'une hideuse tête de mort toujours couronnée de bruyères blanches. Il se débattait et le fantôme l'étreignait dans ses bras et l'entraînait dans un mouvement de valse d'une rapidité dont rien ne peut donner l'idée. Le lendemain, on retrouva dans la forêt le cadavre de Henry (Karr, 1856).

L'horreur de la valse réside dans la résignation de Henry qui témoigne de sa torture suite à l'acte meurtrier subi par Anna ou plutôt du « spectre d'Anna ». Cette femme mène son retour à l'état morbide effroyable justifié par le recours à la métaphore lexicale de sa métamorphose péjorative qui cède la place à « une hideuse tête de mort » au lieu des jolis cheveux, toujours en présence de « la couronne de bruyères blanches » offerte par Henry. Son corps reprend la forme d'« un squelette » et sa main réussit à pénétrer dans « la chair » du héros qui finit par mourir en présence d'un « fantôme ». Cet acte violent et vampirique fonctionne en parallèle avec la valse décrite encore grâce à la métaphore : « d'une rapidité dont rien ne peut donner l'idée », affirmant son rôle inégalable dans la fatalité de la mort du héros. Le sort malheureux de Henry et sa mort douteuse semblent être les conséquences de sa perfidie. Alors, l'acte meurtrier n'est autre que la vengeance d'Anna la morte ressuscitée suite à la trahison de Henry qui la quitte au début de l'histoire et choisit de se marier avec sa cousine riche. Le dénouement fantastique de l'histoire appelle le lecteur à

une interprétation dubitative car l'acte commis est purement énigmatique alors que la mort de Henry est invraisemblable. Karr diffuse une leçon morale essentielle à travers la fin phénoménale de *Les Willis* : l'amour ne peut pas gagner contre la vengeance et Henry finit par payer sa trahison.

#### 4. Conclusion

L'analepse est un procédé narratif et stylistique qui est mis au service de la narration fantastique dans *Les Willis* d'Alphonse Karr. L'aventure surnaturelle de Henry et d'Anna est racontée suivant une rétrospection nette qui assure la transgression du réel au profit du mystère grâce à une valse énigmatique. L'étude des différentes caractéristiques langagières et scripturales de cette valse liée au recours permanent à l'analepse, vise la détermination des étapes essentielles de la création du fantastique grâce à la reprise remarquable et constructive des différentes circonstances et des cadres spatiaux-temporels de la valse au profit de l'histoire d'un héros hésitant et perturbé par son amour pur et inoubliable pour Anna. La présence du « chant poétique » qui prend la forme d'une citation intertextuelle dans le récit, aboutit également à une fonction explicative des événements fabuleux renforçant ainsi les résonances de l'analepse qui nourrit l'évolution de la valse dans la trame narrative. Ainsi, Karr réussit, nous semble-t-il, à maintenir une transition de la valse dans *Les Willis*. Nous passons d'une danse ordinaire et faste au début de l'histoire à une danse envahissante par son rythme destructeur, au milieu et à la fin de l'histoire, qui concrétise le mystère d'une intrigue dominée par les morts-ressuscitées et les fantômes pour une fin horrible grâce à l'analepse signant, par conséquent, son rôle indéniable dans l'édification générique du fantastique.

#### REFERENCES

- Eigeldinger M., *Mythologie et Intertextualité*, Éditions Slatkine, Genève, 1987.  
Formilhague C., *Les figures de style*, Editions Nathan, Paris, 1995.  
Genette G., *Figures III*, Seuil, Paris, 1972.  
Genette G., *Palimpsestes (La littérature au second degré)*, Seuil, Paris, 1982.  
Jarrety M., *Lexique des termes littéraires*, Librairie Générale Française, Editions Gallimard, 2001.  
Karr A., *Les Willis*, 1856, Saisie du texte et relecture : O. Bogros pour la collection électronique de la Médiathèque André Malraux de Lisieux (11.I.2004), <https://www.bmlisieux.com/archives/karr02.htm>.  
Todorov T., *Introduction à la littérature fantastique*, Editions du Seuil, 1970.

ANALEPSĂ ȘI VALS FANTASTIC ÎN *LES WILLIS* DE ALPHONSE KARR

(Rezumat)

Acest articol propune o interpretare stilistică a unei povestiri fantastice intitulată *Les Willis* de Alphonse Karr, care datează din 1856. Interpretarea noastră se va concentra asupra interesului utilizării analepsei ca instrument narativ și lingvistic inerent înscrierii misterului în poveste al protagonistului Henry, care își înșală logodnica, frumoasa Anna Gulf, părăsind-o brusc pentru a se căsători cu verișoara ei. Responsabil de moartea Annei, Henry, care se îmbogățește, nu uită valsul care l-a adus împreună cu Anna pentru prima dată. De atunci, toate evenimentele sunt hrănite de analepsa care afectează însăși liniaritatea cadrului narativ. Rezonanța acestui vals îl bântuie pe Henry care vizitează pădurea după moartea Annei. El se trezește singur în fața unei priveliști ciudate ascultând un cântec misterios care nu este altul decât al lui. Atras în ciuda lui într-un vals fantomatic, Henry se trezește șocat și înrobit de apariția teribilă a Annei, moartă. Toate aceste evenimente se bazează pe întoarcerea care zguduie pe de o parte, ritmul poveștii întărind efectul valsului enigmatic în text. Pe de altă parte, prezența citatului intertextual aderă la retrospectiva iminentă prin transcrierea cântecului de vals al lui Henry într-o poezie, ceea ce creează dinamism în cadrul aventurii fantastice.

BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

## GRANDES TENDANCES STYLISTIQUES : AFFINITÉS ET DISTANCIATIONS

BY

LANDRY PENAN YEHAN\*

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo,  
Département de Lettres Modernes

Received: May 15, 2023

Accepted for publication: June 28, 2023

**Abstract.** This study shows that the four major trends that shape the field of modern stylistics have the particularity of being mutations that differ from each other. This singularity does not prevent the detection of theoretical and practical affinities and distancing. From the theoretical point of view, despite some points of encounter in terms of stylistic training, the object of study, the tools of analysis and the approach of analysis, it appears that these different stylistic tendencies often differ from one another. Following this confrontation, stylistics remains, despite a few divergences, a united body, and the different tendencies that animate it are part of a scientific game of a dynamic and evolutionary stylistics.

**Keywords:** affinities; distancing; expressive stylistics; hermeneutic stylistics; structural stylistics; semiostylistics.

### 1. Introduction

Présentée « à la fois comme une méthode et une pratique, c'est-à-dire une discipline » (Molinié, 2011, p. 9), la stylistique est une praxis qui consiste à analyser les faits langagiers en vue d'en relever la littéarité. Elle enregistre quatre grandes tendances : la stylistique de l'expressivité de Charles Bally, la stylistique

---

\**e-mail*: penan.landry@yahoo.fr

herméneutique de Leo Spitzer, la stylistique structurale de Michael Riffaterre et la sémiostylistique de Molinié. Chacune de ces perspectives propose des orientations théoriques et méthodologiques qui se distinguent les unes des autres faisant d'elles des tendances stylistiques majeures. La particularité de cette étude est de croiser ces grandes tendances stylistiques, de les exposer théoriquement et de croiser leur compétence en vue de rendre compte de la valeur en analyse stylistique. Le processus de confrontation interne de la stylistique ne s'inscrit aucunement dans une dynamique de contestation ou de mise en doute de l'efficacité théorique et méthodologique de chacune de ces grandes tendances stylistiques ou même de montrer l'efficacité de l'une au détriment d'une autre. L'enjeu de cette confrontation consiste à montrer à quel point les perspectives stylistiques s'ajustent et se complètent. En plus de cela, l'étude permet de voir également ce à quoi elles s'accommodent et s'opposent. C'est donc dans le respect de ce principe théorique que cette étude sera menée en trois grandes parties. La première partie présentera succinctement les quatre grandes tendances stylistiques. La deuxième partie, quant à elle, fera un zoom sur chacune de ces approches stylistiques pour y déceler les affinités et les différenciations théoriques et pratiques. La troisième partie de cette étude sera le lieu de montrer que malgré les différentes affinités et oppositions, la stylistique demeure un corps uni qui gagnerait à s'inscrire dans une intelligence collective.

## **2. La stylistique moderne sous le regard diachronique-synchronique des quatre grandes tendances stylistiques**

La stylistique moderne présente quatre grandes tendances stylistiques qui surfent entre expressivité langagière et discours littéraire. Il s'agit respectivement de stylistique expressive, la stylistique herméneutique, la stylistique structurale et la sémiostylistique.

### **2.1. La stylistique moderne : au commencement était la stylistique expressive**

C'est en 1886, par le biais des linguistes-psychologues allemands tels que Van Ginneken et Fritz Strohmeyer que la stylistique moderne connaîtra sa conceptualisation et sa systématisation, avec le genevois Charles Bally (1951, p. 1) qui la saisit comme une discipline qui « étudie la valeur affective des faits du langage organisé, et l'action réciproque des faits expressifs qui concourent à former le système des moyens d'expression d'une langue. » Détachée d'une stylistique de l'ordre des mots en rapport avec l'expression linguistique de jugement de valeur (une stylistique linguistique), l'orientation ballyenne, initialement une sorte de phraséologie, va donner à la stylistique un statut scientifique et une visée technique. Il s'agit d'une perspective qui prend la langue parlée comme objet exclusif, d'où la dénomination de la stylistique de l'expressivité ; une étude intéressée par les divers procédés et signes permettant

à la langue de susciter de l'émotion. Elle a pour mission de rechercher quels sont les types expressifs qui, dans une période donnée servent à rendre les mouvements de la pensée et du sentiment des sujets parlants, et à étudier « les effets produits spontanément chez les sujets entendants par l'emploi de ces types » (Karabetian, 2000, p. 86). La stylistique expressive a pour fondement tout le champ langagier et tous les phénomènes linguistiques qui sont appréhendables « depuis les sons jusqu'aux combinaisons syntaxiques les plus complexes, et peut révéler les caractères fondamentaux de la langue étudiée » (Karabetian, 2000, p. 86). Il est toutefois important de mentionner que l'étude stylistique, comprenant « les caractères affectifs des faits d'expression » (Bally, 1951, p. 16), ne suffit pas à pénétrer *a priori* l'étude de la stylistique comme étant une branche restreinte de la linguistique ou « l'étude d'une partie du langage ». À ce propos, Karabétian relève que cette stylistique se doit d'être à mesure de prendre en compte « les rapports réciproques du langage affectif et du langage intellectuel pour examiner dans quelles proportions ils s'allient pour composer tel type d'expression » (Karabetian, 2000, p. 86). Il pense que les deux aspects de la langue que sont le langage affectif et celui du langage intellectuel ne doivent aucunement être analysés séparément. Il ne s'agit également pas de porter un choix d'analyse sur l'un au détriment de l'autre. La conception de Ballyenne est ferme : l'analyse, pour être efficace, se doit de regrouper les deux aspects.

## 2.2. La stylistique littéraire : pour une consolidation du texte littéraire

Grâce à Charles Bally, la stylistique connaîtra de nombreuses mutations théoriques en vue de lui donner un élan nouveau. C'est avec Leo Spitzer que les premières mutations stylistiques vont réellement prendre forme. La théorie de Spitzer est considérée comme la première rupture en stylistique parce que, en plus d'avoir consolidé définitivement l'analyse stylistique au texte littéraire, il a le mérite de s'être démarqué théoriquement de l'orientation stylistique de Bally. Ce qui n'était pas le cas avec Jules Marouzeau et Marcel Cressot qui, bien qu'ils aient rapproché l'objet texte littéraire à l'analyse stylistique, sont restés dans la dynamique théorique de leur Maître Bally. Méthode éprise de totalité, la stylistique herméneutique de Leo Spitzer prend sa place dans la tradition intellectuelle du cercle herméneutique, une critique isolante faisant corps avec son objet par une rencontre et une proximité entre le stylisticien et le texte littéraire. Fondée sur une extrême vigilance et une plasticité par un va-et-vient qui reste à l'intérieur du domaine de compétence, l'orientation stylistique de Leo Spitzer se veut une méthode expérimentale se situant entre les travaux de Charles Bally et ceux de Jules Marouzeau.

La perspective d'ensemble de Spitzer est grammairienne. Elle comporte deux caractéristiques salutaires à la formation de la stylistique comme discipline. Le modèle stylistique que propose Spitzer exige une certaine

prédisposition de la part du critique qui souhaiterait l'adopter pour le décryptage des textes littéraires. La méthodologie spitzérienne s'annonce comme « la description d'un cheminement de l'esprit : elle n'est pas une recette, un mode d'emploi, un procédé, mais une réflexion portant sur les étapes progressives où se modifient, de proche en proche, la relation du lecteur au texte, à mesure qu'il saisit mieux le sens global » (Spitzer, 1970, p. 29). Comme telle, c'est une perspective qui se veut « expérimentale ou rien » (Spitzer, 1970, p. 30). À la suite de la stylistique herméneutique, qualifiée de stylistique subjective, naîtra la stylistique structurale de Michael Riffaterre.

Cette stylistique tire ses sources des travaux poétiques de Roman Jakobson, précisément de la fonction poétique. À travers cette opération, Riffaterre passe de la stylistique de l'auteur à la stylistique de la réception. À l'image de la perspective stylistique de Spitzer, la stylistique structurale est aussi portée sur le texte littéraire. La démarche que propose Riffaterre s'inscrit dans une logique d'objectivité, en lieu et place de la perspective spitzerienne qui a une coloration subjective. Son étude porte sur l'identification du fait objectal et la significativité (la représentativité). Il s'agit de ramener « la description sur le plan stylistique en établissant de proche en proche une segmentation uniquement stylistique qui remplacera les catégories préconçues de la terminologie grammaticale » (Riffaterre, 1971, pp. 188-189). Cette étude accorde une place importante à la réception des œuvres littéraires. Elle met en exergue l'« architecteur » qui représente en quelque sorte la somme des lectures de l'œuvre considérée. En plus de son ancrage dans le champ linguistique, la perspective riffaterrienne prône la clôture du texte. Ce qui voudrait dire que l'étude stylistique ne fonctionne que dans le seul processus d'immanence, faisant fi du référent. C'est sur ce point précis que la critique molinière prend tout son sens.

Selon Molinié, la stylistique pêche énormément parce que si on lui enlève les outils de la linguistique, il ne reste plus rien. Alors, il pense qu'elle gagnerait à s'ouvrir pour accroître sa puissance interprétative dans la mesure où nous savons que la fonction première de la stylistique est descriptive avant d'être interprétative. La sémiostylistique est donc « la sémiotique de second niveau, c'est-à-dire l'étude de la représentativité culturelle des systèmes de valeur anthropologique, étude qui s'insère elle-même dans la sémiotique de la culture (...) (elle) repose évidemment sur une élaboration qui s'apparente à du bricolage épistémologique » (Molinié, 1998, p. 5). Intervenue dans la diachronie stylistique au début de la dernière décennie du XXe siècle, la sémiostylistique endosse une double posture vis-à-vis de la stylistique structurale. Elle se porte au départ sur les acquis de la tendance structurale pour enfin se poser comme une révolution stylistique qui tend à remettre en cause le deuil fait au référent et, par là même, trouver une motivation d'ouverture de la fonction esthétique sur des univers socioculturels et de croyance de toutes sortes. L'un des faits novateurs dans la perspective de Molinié, c'est d'avoir orienté la stylistique vers

la question de l'usage culturel de la littérature. Et, c'est une question cruciale qui s'inscrit au cœur des préoccupations de la sémiostylistique. S'inscrivant dans la même logique que les théoriciens de la réception et de la lecture, Molinié a le souci de rattraper l'incapacité de la stylistique à rendre compte de la dimension littéraire du sens référentiel. Ayant conscience de l'enjeu de cette initiative, il s'agira donc d'ouvrir le champ stylistique à des facteurs d'influence non langagière et de faire du nouveau à partir de l'expérience acquise. Dans l'étude de la sémiostylistique, Molinié distingue deux branches essentielles, telle que la branche sérielle, qui est attachée aux caractères généraux du discours et la branche actantielle, déclinant les modalités pratiques de réception. En plus de cela, il ressort que cette perspective tient son essor théorique des concepts de mondanisation (rapport d'extériorité avec le monde de référence), du pacte scripturaire (en tant qu'accord tacite établissant le contrat de lecture) et du régime de littérarité (pariant sur l'évidence d'une variabilité dans les jeux de littérarité). Chacun des concepts évoqués joue un rôle bien précis dans le fonctionnement de cette perspective.

### **3. La stylistique moderne : entre complémentarité et distanciation**

La présentation des tendances stylistiques étant faite supra, il ressort qu'elles endossent toutes les quatre le statut mutation stylistiques qui, dans le fond, présentent des affinités et des distanciations qui méritent une attention singulière.

#### **3.1. Les affinités perspectivistes**

Les quatre grandes tendances qui meublent la stylistique moderne sont reconnues pour leurs ruptures se distinguant les unes des autres. Même si ces démarcations donnent l'impression de véritables frontières étanches, fort est de relever des affinités indéniables qui soldent leur complémentarité épistémologique par endroits. Cela passe d'abord par leurs différentes formations reçues qui ont bien évidemment impacté leurs différentes orientations stylistiques. Au-delà des considérations perspectivistes, il est bien de relever que Bally, Spitzer, Riffaterre et Molinié, avant leur reconversion à la stylistique, ont reçu des formations en philologie et en linguistique. A l'exception de Bally qui est seulement linguiste de formation, Spitzer, Riffaterre et Molinié ont tous les trois été des philologues et des linguistes. Ces différentes formations reçues leur ont permis de donner une précision théorique et méthodologique à leurs orientations stylistiques. Ayant suivi des cours de linguistique générale avec Ferdinand de Saussure, Bally s'inspire de sa formation reçue pour apporter « ses propres idées à la réflexion sur la langue et sur le discours » (Durrer, 1998, p. 219). Les questions de réalisations spontanées de la langue, de discours comme production orientée vers l'action

(la pragmatique) et le marquage social de la parole, sont entre autres éléments qui vont inspirer la formation de la stylistique expressive. Avec Spitzer, on peut apprécier l'assise du « cercle philologique » qui assoit une véritable rigueur herméneutique. Élève de Meyer-Lübke, Spitzer était prédestiné à une belle carrière de linguistique évolutive, mais il oriente sa compétence vers la mise au point du « cercle philologique », qui prend en compte les hypothèses herméneutiques. Pour en venir à Riffaterre et Molinié, l'incidence philologique et linguistique sur leurs formations se découvre par la réception des textes et par leurs démarches structuralistes. Ces différentes formations reçues en philologie et en linguistique donnent des idées dans les différentes formations stylistiques. D'un point de vue épistémologique, il ressort que les tendances stylistiques présentent des points d'affinités décelés au niveau théorique et pratique. La théorie, centrée sur la problématique stylistique, présente des affinités qui se situent au niveau de leur objet d'étude (le texte littéraire), de leur perception du style (l'écart par rapport à la norme) et de leur visée perspectiviste : le pôle de l'émission pour Charles Bally et Leo Spitzer, et le pôle de la réception pour Michael Riffaterre et Georges Molinié. La phase pratique s'intéresse aux outils d'analyse et aux démarches argumentatives. On peut noter que les différents théoriciens puisent essentiellement leurs outils d'analyse dans la linguistique et dans la rhétorique, même si par endroit, chaque théoricien donne un cachet particulier à ses emprunts.

### 3.2. Les liens de distanciation observés

En plus de leurs formations de philologues (Spitzer, Riffaterre et Molinié) et de linguiste (Bally et Spitzer), Spitzer, Riffaterre et Molinié enregistrent d'autres formations qui ont une incidence sur leur perspective stylistique. De ces stylisticiens que nous avons retenus, trois d'entre eux ont reçu d'autres formations : il s'agit de Spitzer, de Riffaterre et de Molinié. Parlant de Spitzer, nous remarquons qu'en plus d'avoir reçu des formations de philologie et de linguistique, il a également suivi des cours de littérature de l'un de ses maîtres Paul-Augustin Becker. Cette connaissance ajoutée à sa formation va impacter son orientation stylistique. En effet, à en croire Stolz, « Spitzer met la linguistique, par le biais de la stylistique, au service d'une meilleure connaissance de la littérature » (Stolz, 2006, p. 8). Concernant Riffaterre, en plus de ses formations de philologue et de linguiste, il est sémioticien de formation. Cette formation reçue est d'une grande indispensabilité dans sa réflexion stylistique qui permet de donner à la stylistique structurale toute sa rigueur théorique et méthodologique. Une théorie d'une grande importance selon laquelle un texte littéraire intertextuel, qui structure le sens du point de vue de la syntaxe et du positionnement des mots à l'intérieur et à l'extérieur, peut donc jouer avec les attentes et les illusions du lecteur. Avec Molinié, en plus de sa formation de philologue, il est également sémioticien. Refusant

l'immanentisme textuel, Molinié appelle à un dépassement textuel afin de « tenir un discours beaucoup plus largement caractéristique » (Molinié, 1998, p. 5). Avec la prise en compte de la sémiotique, la stylistique pourra donc « analyser des processus de réalisation ou de manifestation de la valeur des signes, et précisément de l'ensemble sémiologique verbal (langagier), et qui en même temps propose des modèles de symbolisation de ces processus : la sémiotique » (Molinié, 1998, p. 5).

C'est donc sur la base de ce principe qu'il met en place sa sémiostylistique, une perspective qui se penche sur « l'étude de la représentativité culturelle des systèmes de valeur anthropologique, étude qui s'insère elle-même dans une sémiotique de la culture... » (Molinié, 1998, p. 5). Ces différentes formations additives ne font que bonifier les orientations stylistiques. D'un point de vue théorique, nous remarquons que Bally, Spitzer, Riffaterre et Molinié proposent des dénominations stylistiques qui se distinguent les unes des autres. Avec Bally, il est question de la stylistique de l'expressivité ou stylistique de la langue parlée. Concernant Spitzer, son appellation stylistique est « études de style » ou « cercle philologique » ou « la stylistique génétique » ou encore la « stylistique herméneutique ». A la suite de Spitzer, nous avons la désignation stylistique de Riffaterre : la « stylistique structurale ». Quant à Molinié, nous notons que sa perspective est intitulée la « sémiostylistique ». Au niveau de l'objet d'étude, une distinction est à apporter. De toutes les tendances stylistiques étudiées, Bally est le seul stylisticien qui n'a pas le texte littéraire comme objet d'étude. Il fonde son étude autour de l'expressivité langagière. Ce refus vient du fait qu'il pense que les écrivains utilisent la langue de manière volontaire et consciente.

D'une orientation stylistique à une autre, il est notoire que la question du style figure à l'intérieur des études de Spitzer, de Riffaterre et de Molinié. Bally est le seul des quatre grands théoriciens qui rejette la question du style. Sa perspective stylistique est portée sur la langue maternelle sous la forme la plus spontanée : la langue parlée. A l'image des distanciations constatées au niveau théorique, il existe également des distanciations qu'on pourrait ranger du côté de la pratique. La stylistique herméneutique, la stylistique structurale et la sémiostylistique, nous le savons, empruntent majoritairement leurs outils d'analyse à la linguistique et à la rhétorique. A côté de ces deux disciplines, on note deux autres disciplines (la poétique et la sémiotique) qui sont empruntées par endroits par certaines tendances stylistiques. Du coup, ces disciplines s'inscrivent dans un processus de distanciation.

A l'exception de Spitzer, la poétique est prise en compte par la stylistique structurale de Riffaterre et la sémiostylistique de Molinié. Avec Riffaterre, il faut noter que son modèle stylistique (la stylistique structurale) découle de la fonction poétique de Roman Jakobson. C'est donc à partir du concept de fonction poétique (portée vers le message) que Michael Riffaterre va mettre sur pied sa fonction stylistique : une sorte de « poétique de la réception »,

c'est-à-dire une mutation stylistique qui doit « identifier les réactions du lecteur devant le texte et retrouver la source de cette réaction dans la forme du texte » (Karabétian, 2001, p. 187). A la suite de Riffaterre, nous remarquons que la question de la poétique figure également au centre des études de Molinié. La sémiostylistique, puisque c'est de cela qu'il s'agit, a pour point de départ le structuralisme, c'est-à-dire une étude portée sur la description des structures langagières. En clair, nous dirons que la sémiostylistique, tout comme la poétique, consiste à cerner la littérarité (selon Jakobson) ou la littérisation (selon Molinié) d'un texte. C'est dans les années 80 que la question de la sémiotique sera intégrée dans la stylistique. Et, de tous les grands théoriciens stylisticiens que nous avons abordés jusque-là, Riffaterre et Molinié se sont intéressés à la matière. En plus donc de la poétique (plus précisément le structuralisme), Molinié s'accorde les services de la sémiotique, dans la mesure où elle s'attache, selon lui, aux structures fondamentales de la représentativité contextuelle. Voyant un rapprochement entre la matière sémiotique et la matière stylistique, Molinié juge bon de mettre sur pied la sémiostylistique qui peut être perçue à la fois comme une théorie littéraire et une méthode d'approche des textes.

Pour en venir aux outils d'analyse, à proprement parler, la poétique est une discipline utile à la stylistique structurale et à la sémiostylistique. Chez Riffaterre, nous savons que l'étude poétique s'arrête au simple fait interne du texte. Toute tentative d'extranéité est à proscrire. C'est dans cette logique que s'inscrivent les outils d'analyse qu'il emprunte à la poétique. Partant de ce fait, les outils de la stylistique structurale pourront porter sur la rythmique, la rimique, le jeu figural, l'intertextualité, le discours du récit. Avec Molinié, par contre, force est de constater que les outils empruntés à la poétique concernent le rythme, la rime, le jeu figural, l'intertextualité, la narratologie. Se présentant comme une science générale des signes et de la signification, la sémiotique porte à la fois sur le linguistique et le non-linguistique. De ce fait, les outils mis à la disposition de la stylistique concernent la sémiotique du récit, la sémiotique de la description, et les éléments de la sémiotique de l'ironie. Au vu de tout ce qui précède, on remarquera que Riffaterre et Molinié sont les seuls stylisticiens à emprunter des outils d'analyse à la sémiotique.

Concernant la démarche argumentative, en partant de Bally jusqu'à Molinié, en passant par Spitzer et Riffaterre, on note que chacun d'eux a pour souci de proposer une théorie à même d'aborder de façon efficace les moyens d'expression dont dispose la langue (pour Bally), le texte littéraire (pour Spitzer, Riffaterre et Molinié). Nous avons encore en mémoire les critères qui nous ont motivé à retenir ces orientations stylistiques comme étant des perspectives majeures. Nous avons dit que notre intérêt pour ceux-ci était motivé par le simple fait qu'ils avaient su mettre sur pied des théories novatrices qui se distinguent les unes des autres. Concernant la démarche spitzérienne, elle exige une grande prédisposition de la part de tout analyste qui souhaiterait

décrypter le texte littéraire. Ces prédispositions concernent, d'une part, la compétence linguistique que doit avoir l'analyste stylisticien, et d'autre part la patience que doit avoir ce dernier face à un texte. Ces éléments réunis permettront, à la suite d'une lecture patiente, de dégager le déclic linguistique qui pourrait se présenter. Débarrassée de toute démarche préconçue, la démarche spitzérienne laisse libre cours à l'atmosphère textuelle qui, selon lui, est le guide par excellence. Partant de ce fait, le lecteur se laisse guider par le texte. Ce n'est lui seul (le texte) qui permettra de cerner les éléments périphériques que sont la langue, le style, l'intrigue. Avec Riffaterre, on assiste à une démarche plus objective que subjective ; une démarche de la réception textuelle, en lieu et place d'une herméneutique ou une linguistique de l'expressivité. Avec Riffaterre, on assiste à un retour de la description dans les études de la stylistique. Ceci permettra de mettre à jour une démarche purement stylistique en remplacement d'une grammaticalisation de la stylistique. Riffaterre s'inspire du concept de la fonction poétique de Jakobson pour la transformer en fonction stylistique. En clair, la démarche riffaterrienne accorde le primat au lecteur, à l'« architecteur », pour être plus précis. C'est lui qui aura la charge d'analyser le style qui consiste à relever les effets. Concernant Molinié, on signifiera avec lui que l'analyse stylistique doit pouvoir prendre en compte la démarche structurale, les formes énonciatives et sémio-actanciennes. Ces éléments sont d'une grande importance, dans la mesure où ils favorisent une interprétation animée, vivante du mécanisme de la structure textuelle. Ce qui compte pour lui, c'est la réception et non l'émission.

#### **4. La stylistique moderne : un corps uni malgré tout**

Cette dernière étape sonne comme le lieu de la synthèse ; un lieu qui nous permet de fait, dans un premier temps un constat, voire un bilan de tout ce qui a été dit sur ces tendances stylistiques. Puis, dans un second moment, il nous revient de tirer une conclusion constructive sur la stylistique moderne.

##### **4.1- Grandes théories et méthodes stylistiques : quel bilan ?**

Les grandes théories et méthodes évoquées supra nous ont permis d'apprécier les différentes mutations opérées en stylistique moderne. Loin d'être des perspectives rivales, les différentes orientations théoriques et pratiques ont permis de constater qu'au lieu d'être saisies comme opposées, elles bâtissent ensemble une même stylistique. De Charles Bally à Georges Molinié, en passant par Leo Spitzer et Michael Riffaterre, les enjeux stylistiques du texte se conjoignent autour du style singulier envisagé dans le fonctionnement du langage intérieur. Tableau 1 fait un bilan exhaustif :

**Tableau 1**  
*Synthèse des grandes tendances stylistiques*

<b>Les grands théoriciens</b> <b>Problématique stylistique</b>	Charles Bally	Leo Spitzer	Michael Riffaterre	Georges Molinié
Objet stylistique	<i>Langue parlée</i>	<i>Texte littéraire</i>	<i>Texte littéraire</i>	<i>Texte littéraire</i>
Formation stylistique	<i>Stylistique expressive</i>	<i>Stylistique herméneutique</i>	<i>Stylistique structurale</i>	<i>Sémiostylistique</i>
Visée stylistique	<i>Le sujet</i>	<i>L'auteur</i>	<i>Le lecteur (l'architecteur)</i>	<i>Le lecteur (la réception)</i>

A cette approche théorique, nous pouvons ajouter que l'essentiel des outils d'analyse stylistique sont empruntés aux disciplines voisines des sciences du langage, à savoir la rhétorique, la linguistique, la grammaire, la poétique, la sémantique, la sémiotique. Ce sont de toutes ces disciplines voisines que la stylistique a pu emprunter ses outils d'analyse : le lexique, la phrase, la caractérisation, le système figuré et l'énonciation. Ces outils ne peuvent être utilisés que pour mener à bien l'analyse stylistique qui présente une démarche agglutinée : DETECTION-DESCRIPTION-INTERPRÉTATION. Cela dit, on conclut que la stylistique décrit un phénomène littéraire, et sur la base des éléments qui ont concouru à son montage ou à son démontage, nous induisons des valeurs ou effets de sens. Tableau 2 fait une présentation exhaustive des emprunts opérés :

**Tableau 2**  
*Rapport horizontal entre la stylistique et les sciences du langage*

<b>Les grands théoriciens</b> <b>Outils d'analyse stylistique</b>	Charles Bally	Leo Spitzer	Michael Riffaterre	Georges Molinié
Les emprunts	<i>Rhétorique</i> <i>Linguistique</i> <i>Sémantique</i>	<i>Rhétorique</i> <i>Linguistique</i> <i>Grammaire</i>	<i>Rhétorique</i> <i>Linguistique</i> <i>Sémiotique</i> <i>Poétique</i>	<i>Rhétorique</i> <i>Sémiotique</i> <i>Linguistique</i> <i>Grammaire</i> <i>Sémantique</i>
Les postes d'analyses Stylistiques + Démarche argumentative	<i>Le Lexique, la phrase, la caractérisation, le système figuré, l'énonciation → pour une démarche agglutinée synthétisée</i>  <i>DETECTION-DESCRIPTION-INTERPRÉTATION</i>			

#### **4.2- Les grandes tendances stylistiques : pour une intelligence collective de la praxis**

Sur la base des forces et des insuffisances relevées à chaque niveau des différentes perspectives, nous jugeons utile de faire une proposition méthodologique qui partira des différentes perspectives stylistiques précédentes. Loin pour nous de vouloir créer une perspective nouvelle, notre objectif s'inscrit dans une dynamique d'unicité et d'efficacité. Partant de ce fait, nous permettrons de baptiser cette proposition théorique du néologisme de « N'zassa » (à l'image de Jean Marie Adiaffi qui est le père du N'zassa culturel – terme ivoirien employé en pays Akan, pour désigner le mélange, la fusion) ou encore d'intelligence collective de la praxis stylistique. C'est une étude qui tient compte des quatre grandes perspectives que compte la stylistique (la stylistique linguistique, les études de style, la stylistique structurale et la sémiostylistique). Chacune de ces perspectives, même si elle connaît des insuffisances par endroits, regorge de véritables atouts théoriques pouvant aider à la consolidation et à l'unicité théorique. Ceci étant, nous aurons besoin de la stylistique des effets de Bally pour la capture des procédés d'expression qui sont censées produire un effet sur le récepteur. Nous serons également attentifs à la stylistique herméneutique de Leo Spitzer pour prendre en compte l'instance d'émission du texte dans la mesure où l'énonciation regorge à la fois de la triple dimension de l'émission, de l'objet émis et du récepteur. Partant, les caractères axiologiques, affectifs à l'émetteur sont pris en compte, mais sont validés par le lecteur, l'« architecteur », pour emprunter un terme cher à Riffaterre. La sémiostylistique de Georges Molinié sera d'une grande aide du point de vue de la possibilité d'ouverture aux autres champs des sciences du langage pour le renforcement interprétatif. Par le biais du phénomène de la mondanisation.

Même si du point de vue théorique nous notons des contradictions qui demeurent toutefois d'une grande utilité, on remarquera que du point de vue de la pratique, il y a de la complémentarité. Ce qui montre bien que les disciplines d'emprunt doivent concerner la linguistique (la sémantique, la lexicologie, la grammaire, la phonétique, la phonologie, la morphologie, la pragmatique), la poétique (le rythme, la rime, l'image, l'intertextualité, la narratologie), la rhétorique (les figures de style), la sémiotique (le carré sémiotique, l'isotopie). Du point de vue des outils d'analyse, à proprement parler, les outils d'analyse doivent concerner ceux qui sont universellement connus. Sur ce, les outils portent sur le lexique, la caractérisation, l'actualisation, la phrase, l'énonciation ou stylistique actantielle, le système figuré, la stylistique sérielle, etc. Tous ces outils seront d'une grande importance dans le décryptage des textes littéraires.

## 5. Conclusions

Au terme de cette étude comparée, nous avons constaté qu'il existe quatre grandes tendances stylistiques que sont : la stylistique de la langue parlée de Charles Bally, la stylistique herméneutique de Léo Spitzer, la stylistique structurale de Michael Riffaterre et la sémiostylistique de Georges Molinié. De ces quatre perspectives stylistiques, seules trois sont applicables à un texte littéraire. Il s'agit de la stylistique herméneutique de Spitzer, de la stylistique structurale de Riffaterre et de la sémiostylistique de Molinié. Comme nous avons pu le signifier, elles ont toutes les trois le texte littéraire comme objet d'étude. Ce qui n'est pas le cas de la stylistique de Bally qui est portée sur la langue parlée. Cette étude a porté sur la problématique stylistique, sur l'objet d'étude, sur la démarche argumentative. C'est au terme de cette étude minutieuse que nous avons pu relever des affinités et des points de distanciation. Du point de vue théorique, nous avons constaté que chacune des quatre grandes tendances stylistiques, malgré ses insuffisances, est d'une grande importance descriptive en analyse stylistique du discours littéraire (pour parler de Spitzer, Riffaterre et Molinié) ou de la langue parlée (allusion faite à Bally). Concernant le niveau pratique, nous avons relevé également que toutes les tendances stylistiques empruntent sensiblement les mêmes outils d'analyse. Sur la base des forces et des insuffisances relevées à chaque niveau des différentes perspectives, nous pensons que l'analyse stylistique, du seul fait de la stylistique herméneutique ou de la stylistique structurale, ou encore de la sémiostylistique, doit être dépassée. Nous avons jugé donc utile de proposer un essai d'application conjointe des méthodes stylistiques. Cette proposition théorique a l'avantage de faire oublier les différentes tendances stylistiques, avec leurs différentes forces et faiblesses.

## REFERENCES

- Bally C., *Traité de stylistique*, Georg Klincksieck, Genève et Paris, 1951.  
Durrer S., *Introduction à la linguistique de Charles Bally*, coll. « Sciences des discours », Delachaux et Niestlé, 1998.  
Karabetian E., *Histoire des stylistiques*, Armand Colin, Paris, 2000.  
Molinié G., *Éléments de stylistique française*, 4<sup>e</sup> édition, PUF, Paris, 2011.  
Molinié G., *Sémiostylistique : L'effet de l'art*, PUF, Paris, 1998.  
Riffaterre M., *Essais de stylistique structurale*, Flammarion, Paris, 1971.  
Spitzer L., *Études du style*, parue en Allemagne en 1928, traduit en Français, Gallimard, Paris, 1970.  
Stolz C., *Initiation à la stylistique*, Ellipses, Paris, 2006.

## TENDINȚE STILISTICE MAJORE: AFINITĂȚI ȘI DISTANȚĂRI

(Rezumat)

Acest studiu arată că cele patru tendințe majore care modelează domeniul stilisticii moderne au particularitatea de a fi mutații care diferă unele de altele. Această singularitate nu împiedică detectarea unor afinități și distanțări teoretice și practice. Din punct de vedere teoretic, în ciuda unor puncte de întâlnire în ceea ce privește pregătirea stilistică, obiectul de studiu, instrumentele de analiză și abordarea analizei, se pare că aceste diferite tendințe stilistice se deosebesc adesea una de alta. În urma acestor confruntări, stilistica rămâne, în ciuda câtorva divergențe, un organism uniform, iar diferitele tendințe care o animă se înscriu în jocul științific al unei stilistici ce se vrea dinamică și evolutivă.



BULETINUL INSTITUTULUI POLITEHNIC DIN IAȘI  
Publicat de  
Universitatea Tehnică „Gheorghe Asachi” din Iași  
Volumul 69 (73), Numărul 1-2, 2023  
Secția  
ȘTIINȚE SOCIO-UMANE

## APPARENCE ET RÉALITÉ DANS *GATSBY LE MAGNIFIQUE*

BY

PAUL MATEI CHRISTIAN BOTEZ\*

“Alexandru Ioan Cuza” University, Iași

Received: May 25, 2023

Accepted for publication: June 29, 2023

**Abstract.** A true classic of English language fiction, F. Scott Fitzgerald’s novel *The Great Gatsby* (1925) has stood the test of time not only thanks to its compelling characters and impeccable prose, but also due to its profound reflections on the class system, the individual’s place within society at large and the corruption of the American dream. In this paper, I will argue that the conflict between appearance and reality serves as a framework for understanding the hero’s journey, from the creation of a false identity to his romantic idealization of the past and its resulting consequences. Indeed, if solitude is the price to pay for having climbed the social ladder without ever really belonging with the elites, then Gatsby’s tragic destiny stems from his inability – or even refusal – to see the world for what it is and from his relentless pursuit of a noble, but ultimately hollow idea.

**Keywords:** appearance; reality; society; class; identity.

### 1. Introduction

Témoin emblématique des changements profonds qui ont secoué les Etats-Unis au début du XX<sup>ème</sup> siècle, F. Scott Fitzgerald (1896-1940) a encore beaucoup de choses à nous dire aujourd’hui, ses écrits dépassant l’étiquette de « littérature moderniste » pour nous donner à voir une atemporelle exploration

---

\*e-mail: matbotez@yahoo.com

de la condition humaine. Bien que l'action de ses récits s'étende sur des décennies, l'auteur est connu aujourd'hui pour avoir donné l'image définitive de cette courte période de dix ans qui suit la Première Guerre Mondiale et finit avec la crise économique de 1929, appelée rétrospectivement l'Âge du Jazz (en anglais *the Jazz Age*). Popularisé par Fitzgerald lui-même, qui publie en 1922 sa collection de nouvelles intitulée *Tales of the Jazz Age*, le terme a suscité des débats parmi les historiens et les critiques littéraires, dont certains s'accordent pour voir un usage humoristique, rappelant la division tripartite de la préhistoire humaine en Âge de la Pierre, Âge du Bronze et Âge du Fer (Breitweiser, 2000, p. 360 ; c'est nous qui traduisons en français, pour toutes les citations ci-dessous provenant des volumes en anglais dans la liste des références). Il s'agit d'une décennie où les Etats-Unis vivent une véritable révolution économique et culturelle : d'une part, la bourse prospère, les riches dépensent de l'argent sans modération et l'automobile devient le symbole du luxe et du raffinement ; d'autre part, on assiste à la naissance du jazz et à une certaine libéralisation des mœurs, surtout avec la jeune génération qui se révolte contre les normes rigides qui avaient dominé la vie sociale jusqu'alors. À cela s'ajoutent la corruption généralisée et l'argent illégal qui circule pendant la période de la Prohibition pour former le tableau complexe et souvent contradictoire d'une époque qui évolue dans un rythme effréné, les personnages charmants comme Jay Gatsby incarnant à la fois ses heures de gloire et son collapse inévitable. Fitzgerald lui-même manifestait une attitude ambivalente face à son temps, car, autant il jouissait de ses bénéfices comme membre de la haute société, autant il était conscient des dangers potentiels. Dans son essai de 1931 *Echoes of the Jazz Age*, il affirme que les années 20 étaient l'âge le plus rauque et tapageux de l'histoire des Etats-Unis, une époque permissive de vue moral, où les Américains de tous les âges étaient obsédés par l'autosatisfaction : « C'était un âge de miracles, un âge d'art, un âge d'excès et un âge de satire [...] une race entière devient hédoniste, optant pour le plaisir » (Fitzgerald, 1931, p. 2).

## 2. La permanence de classe

La dualité inhérente à l'Âge du Jazz et la déception éprouvée face à ses promesses sont déjà présentes comme thématiques dans les deux premiers romans de Fitzgerald, avant de trouver la pleine réalisation dans le chef-d'œuvre *Gatsby le Magnifique* (1925). Dans ce cas, le conflit insoluble entre l'illusion et la réalité – véritable fil rouge qui traverse le récit et lui donne sa profondeur symbolique – se remarque notamment dans le traitement du rêve américain corrompu par la mentalité hédoniste des années 20, soumise à la gratification instantanée, quel que soit le prix. La notion de « rêve américain » elle-même a souffert une métamorphose au fil du temps : à ses débuts, elle renvoyait à un ensemble de principes inscrits dans la Déclaration d'Indépendance, qui permettent à tous les citoyens d'atteindre le succès et la prospérité à l'aide de

leur talent et du travail acharné, indépendamment des conditions extérieures comme la race, la religion, l'origine familiale etc. Déjà au XX<sup>ème</sup> siècle, le rêve devient peu à peu synonyme de réussite matérielle, souvent attribué à un individu exceptionnel, qui échappe à la pauvreté et arrive à détenir une fortune considérable (Kamp, 2009). De ce point de vue, Jay Gatsby semble être le prototype du *self-made man*, cette figure emblématique de l'ethos américain, qui a tellement inspiré les écrivains et, plus tard, les cinéastes : en l'espace de quelques années seulement, celui qui était le fils d'un fermier est devenu millionnaire, ayant une maison immense, une belle voiture, des domestiques et un entourage impressionnant qui vient à ses fêtes. Cependant, à travers la voix de Nick Carraway, personnage lucide et fin observateur des habitudes et mœurs new-yorkaises, Fitzgerald détruit rapidement cette façade de perfection : la fortune du jeune homme n'est pas le résultat d'un travail honnête, mais il provient de la contrebande d'alcool en partenariat avec Meyer Wolfsheim, l'homme d'affaires sans scrupules qui a arrangé la défaite des Chicago White Sox lors du championnat de baseball de 1920. D'ailleurs, son incursion lucrative dans le monde du crime confère à Gatsby une certaine influence inespérée auparavant, avec des ramifications profondes dans la société entière, touchant même les autorités de l'état : « J'ai rendu service autrefois au préfet de police et depuis, chaque année, pour Noël, il m'envoie ses vœux » explique Gatsby à Nick lorsqu'il sort de son portefeuille une carte blanche et la montre au policier afin d'éviter une amende pour excès de vitesse (Fitzgerald, 1996, p. 88).

Il n'est pas insignifiant de rappeler que la pierre angulaire de sa nouvelle identité constitue la rencontre d'un Gatsby adolescent avec Dan Cody, le millionnaire d'âge moyen qui prend le jeune homme comme assistant sur son yacht. Ainsi, l'éducation du héros s'achève avec les cinq ans en compagnie de son mentor, décrit par le narrateur comme « l'image même du pionnier corrompu », qui représente une sorte de version dégradée du rêve américain et mène une existence marquée par les fêtes continuelles, l'ivresse et des aventures avec diverses femmes. Son train de vie luxueux, qui finit tragiquement, illustre à la fois les possibilités et les dangers qui viennent avec l'accumulation d'une vaste fortune dans un temps court, dont Gatsby va essayer d'éviter les pièges : Nick remarque à propos de son ami que « Si Gatsby buvait si peu, il le devait indirectement à Cody » (Fitzgerald, 1996, p. 126). Cela ne l'empêche pas pourtant de donner régulièrement des festins qui constituent un bel exemple d'excès hédoniste à la fois par ce qu'elles symbolisent – monuments à la vanité du héros et démonstration de son pouvoir – et par les catégories de gens qu'elles attirent. Loin d'être des célébrations entre amis, ces manifestations réunissent une multitude d'individus qui ne se connaissent pas entre eux et qui participent sans invitation, avec « une innocence de cœur qui leur tenait lieu de billet d'entrée » (Fitzgerald, 1996, p. 57). Par ailleurs, l'absence de toute règle d'étiquette entre les convives établit les prémisses d'une liberté excessive,

faisant ressortir leur vulgarité, jusqu'à ce qu'ils deviennent aux yeux du lecteur des caricatures d'aristocrates parvenus : les hommes respectables sont accompagnés par des maîtresses, les couples se disputent à haute voix sur des trivialités et de vieux messieurs dansent avec de jeunes filles en dessinant « de petits cercles maladroits » (Fitzgerald, 1996, p. 63). Alors, ce qui devrait être un moment de joie partagée se transforme peu à peu en échange d'injures et coups de poings entre les maris, sous l'emprise de l'alcool ; en traçant l'évolution de la soirée depuis le début formel jusqu'à la violence confuse, Nick s'attarde sur le caractère discordant de la fin, marqué par les larmes de la célèbre pianiste disputée avec son partenaire et, surtout, par le blocage de circulation à la sortie de chez Gatsby : « un concert de klaxons s'élevait par vagues furieuses et ne faisait qu'ajouter au désordre », créant ainsi « un spectacle étrange et cacophonique » (Fitzgerald, 1996, p. 71).

Tout aussi illusoire que la façade irréprochable de Gatsby s'avère être sa croyance d'avoir atteint le sommet de l'échelle sociale et obtenu le respect des vieux aristocrates. En effet, Fitzgerald montre que l'idée de mobilité sociale, telle que l'envisage son protagoniste, n'est rien d'autre qu'une fiction : la fortune se gagne beaucoup plus facilement que l'entrée dans les cercles exclusivistes et la capacité d'acheter des objets ou d'accéder aux divertissements n'assure pas l'accès à la haute-société. Dianne Bechtel voit dans le roman une preuve que la permanence de classe est plus forte que l'argent aux Etats-Unis, soulignant l'impuissance des classes inférieures à dépasser leur statut de naissance :

East Egg et West Egg symbolisent non seulement la dialectique économique du riche contre pauvre, mais aussi les forces sociales qui les séparent [...] Même si les pauvres ou les gens appartenant à la classe moyenne réussissent à s'enrichir, il n'y a pas de compétition. Ceux qui sont dans le système du vieil argent maintiendront leur supériorité (Bechtel, 2017, p. 120).

En effet, cette dialectique s'incarne très bien dans les célèbres quartiers de Long Island, où se déroule une grande partie de l'action du récit : East Egg, le lieu de vie de l'aristocratie ancienne, et West Egg, « le moins huppé des deux », qui sert de maison pour les jeunes arrivistes. Selon les conventions, les deux mondes ne se mélangent presque jamais, et, même dans les rares cas où il y a interaction, les habitants de l'est gardent un sentiment inné de supériorité face à leurs congénères et, par conséquent, une distance qui les empêche se rapprocher véritablement de ceux-ci : lors d'une fête organisée par Gatsby, Nick souligne la cohérence du groupe réuni par Jordan Baker, qui « se présentait comme le symbole de l'aristocratie locale – East Egg condescendant à visiter West Egg, mais observant la plus extrême réserve quant à l'analyse spectrale de ses divertissements » (Fitzgerald, 1996, p. 61). L'espace étant donc investi de significations profondes, la parallèle ouest/est ne se réduit pas à un simple

décalage socio-économique, mais elle englobe surtout des principes éthiques très différentes, conformément aux systèmes de valeurs de leurs habitants : ainsi, l'idéalisme s'oppose au matérialisme, tout comme l'innocence et l'honnêteté s'opposent au cynisme et au mensonge. Aux antipodes de Jay Gatsby, la figure de Tom Buchanan incarne tous les maux de la catégorie et de la zone géographique qu'il représente : il cache sa liaison avec Myrtle, se montre autoritaire, voire brutal dans ses interactions quotidiennes et ne manifeste aucune culpabilité, aucun sentiment de remords pour ses erreurs.

Alors, étant donnés les structures fixes qui régissent le monde du roman, le projet du héros de monter l'échelle sociale est encombré par plusieurs facteurs, illustrés, entre autres, lorsque le personnage-narrateur s'arrête sur la décision apparemment inattendue d'abandonner ses devoirs d'hôte : « C'est au moment où la curiosité dont il était l'objet devenait la plus vive que Gatsby renonça, un certain samedi soir, à illuminer ses jardins – et sa carrière de Trimalcion prit fin aussi mystérieusement qu'elle avait commencé » (Fitzgerald, 1996, p. 141). Certes, le fait de renoncer aisément à ses fêtes mythiques une fois son objectif atteint démontre encore une fois que le jeune homme est l'un des seuls à ne pas développer un attachement à ce style de vie ruineux : contrairement à Daisy, qui ne peut pas vivre sans confort et qui cherche toujours des divertissements frivoles, Gatsby se sert de l'ambiance hédoniste comme d'un simple moyen pour conquérir la femme qu'il aime. Cependant, la lecture attentive du passage révèle un deuxième niveau de signification, illustré par la comparaison avec Trimalcion, le personnage principal du roman *Satyricon*, attribué à l'auteur latin Pétrone. L'histoire de cette œuvre inédite, située à Rome sous le règne de Néron, met en scène le destin d'un esclave affranchi devenu riche par des moyens douteux, qui est connu pour organiser régulièrement des banquets fastueux dans le but d'impressionner ses invités. On sait que Fitzgerald envisageait comme titre initial pour son roman *Trimalcion à West Egg*, un choix qui aurait mis en évidence le caractère contestataire du récit. Outre la parallèle évidente avec les soirées de Gatsby, l'analogie est aussi importante pour souligner la vision de Fitzgerald sur la question de classe : ainsi, en évoquant le personnage-type du parvenu – peut-être le premier de toute la littérature occidentale – Nick positionne Gatsby dans la même catégorie de nouveaux riches qui s'efforcent d'acheter leur noblesse manquante par naissance; malheureusement, de même que Trimalcion apparaît dans une lumière ironique à cause de son inculture et de son ostentation dérangeante, Gatsby fait figure de pâle imitation d'un aristocrate, qui, malgré des efforts considérables, ne sera jamais accepté au sein de la haute-société. En effet, Gatsby a une mauvaise réputation dans la communauté, étant le sujet préféré de dérision pour les gens mêmes qui jouissent nonchalamment de ses fêtes ; pire encore, lors de sa confrontation avec Tom pour la main de Daisy, celui-ci l'insulte, en refusant d'imaginer sa femme partir avec un homme d'un statut inférieur : « Elle ne me quitte pas [...] Sûrement pas pour un vulgaire petit

escroc, qui ne pourra lui passer une bague au doigt qu'en la volant » (Fitzgerald, 1996, p. 167). Même Daisy refuse de prendre la défense de Gatsby lorsque la vérité sur ses affaires transparait au grand public et il se voit menacé de tous les côtés.

Un dernier aspect qui illustre la différence majeure entre la promesse de réalisation personnelle et la réalité décevante réside dans la description de la vallée de cendres : cette zone industrielle, située entre la ville de New York et West Egg, constitue le lieu de vie des catégories défavorisées de la société et tire son nom des produits résiduels émanés par les usines, qui couvrent tout le quartier. Nick décrit en détail le paysage désolant lorsqu'il y est emmené pour rencontrer Myrtle Wilson, la maîtresse de Tom Buchanan et l'épouse d'un garagiste pauvre ; l'usage de la couleur gris, ainsi que des termes qui renvoient à la saleté et à la décomposition contribuent à créer le tableau pesant d'une existence sordide, à laquelle les gens sans privilèges semblent être condamnés pour toujours :

C'est une vallée de cendres – une métairie surnaturelle, où la cendre pousse comme du blé, entre des coteaux, des collines et des jardins grotesques, où la cendre prend des formes de maisons, de cheminées, de fumées qui s'élèvent et, se surpassant elle-même, va jusqu'à figurer des humains, qui n'émergent de cette atmosphère poussiéreuse que pour s'y dissoudre aussitôt (Fitzgerald, 1996, p. 36).

Pour reprendre le titre du poème eliotien, Fitzgerald dessine le portrait d'une « terre vaine », un lieu sans espoir et doublement déconcertant : non seulement parce que la beauté de la nature a été détruite par le consumérisme sans bornes, mais aussi parce qu'elle est peuplée d'hommes « gris cendre », à savoir de personnes oubliées par tout un pays en plein développement, jouissant des fruits de la modernité. Les habitants de la vallée, toujours couverts de poussière, sont effectivement captifs dans leur condition humble, ayant très peu de chances d'en sortir, parce qu'il leur manque les ressources nécessaires, mais aussi parce qu'ils sont incapables d'agir en escrocs ou de diriger des affaires douteuses pour faire fortune et grimper l'échelle sociale. À la différence de Myrtle, qui fait preuve d'une certaine initiative lorsqu'elle essaie de séduire Tom, George Wilson apparaît comme un personnage faible et dénué d'ambition, tellement habitué à son destin qu'il s'identifie à l'environnement industriel et, plus généralement, à la classe ouvrière à laquelle il appartient. Après la mort de son épouse, lorsque George se rend chez Gatsby pour mettre en pratique son plan de vengeance, le narrateur le décrit comme « ce personnage surnaturel, au visage de cendres », même si, en effet, l'aspect menaçant contraste avec sa faiblesse de caractère : une fois ayant commis un crime, George se suicide, mettant ainsi fin de manière grotesque à une existence par ailleurs complètement insignifiante.

### 3. La solitude comme prison sociale

Quant à ceux qui réussissent dans leur projet d'accomplissement matériel, ils semblent condamnés à une forme d'isolement social, provoqué par l'impossibilité de faire parvenir aux autres leur vraie identité, cachée derrière une réputation partiellement construite et partiellement imposée de l'extérieur. Ainsi, le protagoniste du roman met toute son énergie à saisir une certaine idée du rêve américain, qui englobe deux aspects fondamentaux : d'un côté l'enrichissement et, de l'autre côté, le développement d'un réseau de relations qui assure l'influence dans la communauté – ou, selon les mots de Pierre Bourdieu, l'accumulation du capital économique et du capital social (Bourdieu, 1979, p. 114). Pourtant, les moyens pour atteindre ce rêve évoluent sensiblement avec l'âge : adolescent, Gatsby voit le but de sa vie dans l'amélioration de soi, basée sur quelques règles de comportement de bon sens, inspirées de la célèbre *Autobiographie* (1771-1790) de Benjamin Franklin. Arrivé à l'âge adulte, les vertus professées par le père fondateur des États-Unis – la modestie, l'honnêteté, l'industrie, la tempérance – qui pendant plus d'un siècle ont servi de guide à tout citoyen voulant atteindre la prospérité, sont considérées comme révolues dans ces « années folles » où seuls les hommes d'affaires sans scrupules gravissent les échelons et les figures comme Dan Cody et Meyer Wolfsheim font la loi. Le parcours de Gatsby, impressionnant par sa rapidité, suivra donc les lignes directrices tracées par ces derniers, le jeune homme bravant une vie dangereuse pour se faire une fortune et une image de jouisseur qui abandonne dans le processus les préceptes naïfs du passé.

Pourtant, le chemin vers le succès condamne le jeune homme à la solitude, car les possessions matérielles se traduisent dans un capital social très maigre, qui ne dépasse pas le niveau de surface. Fitzgerald établit dès les premiers chapitres à quel point les personnes proches de Gatsby profitent de sa générosité sous le prétexte de l'amitié : en effet, l'associé Wolfsheim voit son partenaire en affaires comme une simple machine à faire de l'argent et Klipspringer, un homme mystérieux surnommé « le pensionnaire », semble avoir pris résidence dans la maison de Gatsby sans rien offrir en échange. De la même manière, les gens qui participent à ses fêtes manifestent des sentiments plutôt négatifs face à leur hôte, allant de l'indifférence jusqu'au mépris ouvert ; pendant son premier soir chez Gatsby, le personnage-narrateur prend conscience de son statut spécial en tant que « l'un des rares invités officiels » et s'étonne du comportement de certains qui arrivent et partent sans même prendre le temps saluer le propriétaire de la maison (Fitzgerald, 1996, p. 58). La réputation entachée qui poursuit le héros reflète cet état de choses, car les vieux aristocrates et les jeunes parvenus de East et West Egg voient uniquement un portrait flou et presque fantaisiste de Gatsby, déformé par un amalgame de commérages frisant le ridicule : selon l'opinion collective, celui-ci incarne

tantôt un criminel au sang-froid, tantôt un ex-espion allemand qui a fait carrière pendant la guerre, son vrai caractère restant à jamais élué pour la plupart des individus. Étranger à son propre festin, l'esprit fixé sur un but unique, le héros se tient donc loin des célébrations, dans un isolement qui le singularise, tout en suggérant la mélancolie de son esprit : « une solitude brutale semblait sourdre des portes et des hautes fenêtres, nimbant d'un halo de vide absolu la silhouette du maître de la maison, la main levée en un geste d'adieu de pure forme » (Fitzgerald, 1996, p. 74).

Tout au long du récit, le héros passera le temps à entretenir une identité fautive, inventée afin de lui permettre de commencer une nouvelle vie et d'oublier ses origines humbles ; né James Gatz dans une famille pauvre de fermiers, le jeune ambitieux change son nom en Jay Gatsby après avoir fini l'apprentissage chez Dan Cody, créant ainsi un personnage plus grand que nature, plus ou moins conforme à ce qui représente le succès dans l'ambiance culturelle de l'époque: un héritier richissime, charmant et cosmopolite, ayant l'apparence et les manières d'un *gentleman* qui dégage une certaine insouciance et semble tenir le monde dans la palme de ses mains. On retrouve ces traits dans la description romancée de son passé que Gatsby fait à Nick Carraway, essayant de l'impressionner et, ainsi, de le convaincre à faciliter une rencontre avec Daisy :

Je suis le descendant des gens extrêmement riches du Middle West – tous morts aujourd'hui. J'ai grandi en Amérique, mais j'ai fait mes études à Oxford, comme tous mes ancêtres depuis toujours. [...] J'ai vécu ensuite comme un jeune rajah, dans les plus fastueuses métropoles d'Europe – Paris, Rome, Venise – collectionnant les pierres précieuses, les rubis en priorité, chassant le gros gibier, peignant un peu, de petites toiles pour mon plaisir [...] (Fitzgerald, 1996, p. 85).

En même temps, Nick a des raisons solides de se méfier de cette image idéalisée, qui ne résiste pas à un examen plus profond et qui sera déconstruite peu à peu au fil des jours passés dans la compagnie de son voisin. Ce dernier observe pertinemment que l'idée de Gatsby naît d'abord dans l'esprit de James Gatz et se matérialise grâce à son pouvoir d'autosuggestion, alimenté par un désir ardent de réussir et de prendre sa distance par rapport à ses origines humbles. C'est dans ce sens que le narrateur émet l'observation pertinente selon laquelle « Jay Gatsby de West Egg, Long Island, était né d'une conception platonique de lui-même. Il était le fils de Dieu et il se devait aux affaires de son Père à l'avènement d'une immense, populaire et clinquante beauté » (Fitzgerald, 1996, p. 124). Ainsi, la capacité remarquable du héros de se réinventer et, surtout, de transformer ses désirs en réalité, constitue l'un de ses plus grands atouts, qui justifie dans une certaine mesure l'attribut de « magnifique ». D'ailleurs, outre son intention ironique, le titre choisi par Fitzgerald rappelle les surnoms donnés aux magiciens, aux acrobates et aux artistes de vaudeville à

succès et suggère ainsi à quel point son illusion est convaincante. Lors de son arrivée à West Egg, Nick voit Gatsby très bien intégré au sein de la société newyorkaise et lui attribue les mêmes défauts affichés par tous les autochtones, à savoir le matérialisme excessif et le manque de cœur : « Gatsby représentait pourtant tout ce que je méprise le plus sincèrement » (Fitzgerald, 1996, p. 12). Comme le révélera l'histoire, cette apparition mondaine soigneusement entretenue constitue un simple rôle performatif joué avec emphase, nécessaire pour atteindre Daisy, mais aussi une prison, enfermant l'âme simple du jeune homme idéaliste dans le rôle de maître de cérémonies et empereur de la débauche. S'il y a un véritable gouffre entre le millionnaire énigmatique et le jeune naïf aux airs d'adolescent en chagrin d'amour, dans les deux hypostases la solitude reste une constante : Nick Carraway s'avère être l'unique ami de Gatsby, partageant avec lui la même sensibilité spécifique aux habitants du Midwest et admirant sa capacité de poursuivre avec détermination un rêve plus grand que soi. Il sera l'une des trois personnes présentes aux funérailles du « pauvre bougre » selon l'appellation d'Œil d'Hibou, et peut-être le seul à comprendre le tragisme de l'homme, malheureux dans son rôle et mal compris par le reste du monde.

#### 4. Le rêve tourné en cauchemar

Ainsi, dans *Gatsby le Magnifique*, Fitzgerald dessine un rapport tendu entre l'apparence et la réalité, mis en lumière par le destin tragique de son héros : autant Gatsby incarne la richesse et le glamour de l'Ère de Jazz, avec sa promesse d'insouciance éternelle, autant sa mort violente annonce la fin d'une époque et le désenchantement avec le rêve américain. Ainsi, le cadre de vie des années 20, exposant la corruption lente et sûre des idéaux glorieux sur lesquels la nation américaine a été fondée, sert d'arrière-plan pour l'ascension et le déclin du protagoniste, qui peut être vu comme le résultat d'un affrontement entre deux types de mentalités différentes : d'un côté, l'utilitarisme – voire machiavélisme – de ses contemporains et, de l'autre côté, son propre romantisme pur, presque adolescent. De ce point de vue, l'histoire constitue un exemple emblématique de l'individu non-conformiste qui doit payer de sa vie le fait d'être non seulement différent de ses semblables, mais de manière plus générale, à contre-courant vis-à-vis de son temps.

Comme le montre Ronald Berman, le héros possède la capacité et le désir d'être heureux, malgré le fait que son espoir d'atteindre ce bonheur est mal placé dans la personne de Daisy : « Outre Nick Carraway et le pauvre George Wilson, il est la seule figure du roman à se préoccuper de quelqu'un d'autre [...] La poursuite de Daisy contre toute attente représente peut-être la dernière forme de cette volonté américaine d'arracher une vie nouvelle au destin » (Berman, 2001, p. 86). En effet, l'idéalisme s'avère un trait essentiel de Gatsby, un jeune homme toujours naïf, dont le regard tend à embellir jusqu'à la

méconnaissance la femme aimée, tout comme le style de vie des aristocrates héritiers ; alors, la motivation pour accomplir ses projets grandioses vient à la fois d'un esprit de révolte contre sa condition modeste et d'un instinct séduisant vers une gloire future : « Ces fantasmes ont servi un temps d'exutoire à son imagination. [...] lui laissant croire que ce caillou qu'est notre terre reposait en sécurité sur l'aile d'une fée » (Fitzgerald, 1996, p. 125). Il s'agit, comme on l'aura vu, d'une épée à double tranchant, car même si cette manière de percevoir le monde l'aidera à sortir de la pauvreté, elle sera aussi à l'origine sa perte. *Gatsby le Magnifique* est aussi, au moins partiellement, le roman d'apprentissage de Nick Carraway, traçant son éveil brutal à la réalité de la côte est américaine et sa transformation en présence du personnage titulaire, la seule figure dont le cœur n'a pas été encore touché par l'égoïsme et par le cynisme autour de lui. Au début, Nick se montre sceptique envers son nouveau voisin, reconnaissant la fausseté de son image d'aristocrate cultivé, qui semble avoir tout et qui s'adonne aux excès spécifiques à la mentalité hédoniste des élites newyorkaises. Pourtant, plus le temps passe, plus il arrive à connaître la vraie nature du héros, pour qui les biens matériels semblent avoir perdu de valeur une fois obtenus, et qui rêve à un bonheur impossible à acheter. Ainsi, dans la mesure où Gatsby, par la nature-même de son caractère, a besoin d'un but à atteindre, l'épouse de Tom se révèle le choix parfait, étant perçue comme une femme radieuse et sans faute justement parce qu'elle semble occuper un espace à part entière dans le monde, comme une princesse « orgueilleuse et inaccessible, dans son éclat de pure argent, étrangère aux âpres combats de la pauvreté » (Fitzgerald, 1996, p. 185). Cet idéalisme trouve un correspondant dans l'air mélancolique que le héros dégage, avec un sourire singulier « qu'on ne rencontre que cinq ou six fois dans la vie » et, surtout dans sa tendance à se réfugier dans le passé lorsque la réalité autour de lui ne correspond pas avec ses attentes ; après la réunion échouée à l'Hôtel Plaza, Nick remarque à propos des ruminations interminables de son ami : « Et il me parla longtemps du passé. J'ai eu le sentiment qu'il était en quête de quelque chose, une idée de lui-même qui s'était égarée lorsqu'il avait aimé Daisy » (Fitzgerald, 1996, p. 139). Tout au long de son expérience avec Gatsby, le personnage-narrateur tente de concilier, non sans quelque difficulté, l'espoir admirable du jeune amoureux avec l'image de l'homme d'affaires sans scrupules, participant à la vente illégale d'alcool et souvent, dans son esprit, le romantisme du premier l'emporte sur l'étrangeté du second, acquérant une dimension presque transcendante :

Si la personnalité se traduit par une suite ininterrompue d'actions d'éclat, il devait y avoir en lui quelque chose de magique, une prescience suraiguë des promesses de l'existence comme s'il était relié à l'une de ces machines ultrasensibles qui détectent la moindre secousse sismique à deux mille miles distance. [...] C'était un don prodigieux pour l'espoir, une aptitude au

romanesque que je n'avais encore rencontrée chez personne, et que je ne pense pas rencontrer de nouveau (Fitzgerald, 1996, p. 12).

Par conséquent, étant donnée la fascination que Gatsby exerce sur Nick, le titre du roman n'a pas qu'une portée ironique : la magnificence du jeune héros, telle qu'elle est perçue par le narrateur, réside justement dans son caractère noble, marqué par la capacité de se sacrifier lui-même pour la personne qu'il aime; à titre d'exemple, il prend le blâme pour l'accident de Myrtle afin de sauver Daisy de la prison et il passe toute la nuit à attendre devant sa fenêtre pour s'assurer que la présence de Tom ne constitue pas un danger pour elle. Ainsi, dans un monde d'une moralité discutable, sa capacité à chasser un rêve et à s'intéresser réellement à une autre personne l'élève au-dessus de la société contemporaine avide d'argent et obsédée par la recherche du plaisir. Nick reconnaît justement cette supériorité morale de Gatsby face aux Buchanans, car, malgré ses illégalités, il reste un homme intègre, aspirant à un bonheur plus grand que la satisfaction offerte par la simple possession des biens ou par l'accumulation des expériences agréables : « Ce sont tous des pourris » dit Nick à son ami afin de le consoler pour l'échec de sa relation avec Daisy, avant d'ajouter pertinemment « Vous êtes largement au-dessus de toute cette racaille » (Fitzgerald, 1996, p. 191).

Malheureusement, le caractère excentrique de Gatsby au sein-même de la société aisée à laquelle il est censé appartenir ne peut que le conduire vers un dénouement tragique. Ainsi, l'auteur semble suggérer que dans cette société dégradée, où la satisfaction des désirs personnels a remplacé le souci du bien-être commun, la seule possibilité de survivre et de prospérer est d'adopter le même type de comportement, centré sur soi-même et sur sa propre réalisation. Gatsby, qui ne veut pas – ou même ne peut pas – jouer le rôle de Trimalcion jusqu'au bout et qui se voit épris d'une femme froide et hautaine, indifférente aux sentiments des autres, est condamné à une fin de vie misérable et absurde. Lorsque Tom Buchanan laisse penser à George Wilson que c'est le jeune millionnaire qui a tué son épouse dans un accident de voiture, George se suicide avec son pistolet, mais non avant d'accomplir son acte de vengeance en pénétrant dans la cour de Gatsby pour le fusiller devant sa piscine. Ainsi, le héros meurt innocent, tué pour un crime qu'il n'a pas commis, pendant qu'il attendait avec son dernier souffle d'espoir un message de la part de Daisy qui n'allait jamais arriver :

Il n'y a pas eu d'appel téléphonique, mais le majordome qui n'osait pas faire la sieste, a attendu jusqu'à quatre heures – c'est-à-dire bien après que quelqu'un soit en mesure d'y répondre s'il en arrivait un. Je pense personnellement que Gatsby ne croyait plus à cet appel [...] Si c'est vrai, il a dû sentir qu'il venait de perdre à jamais son ancien monde de lumière, que c'était le prix à payer pour avoir trop longtemps vécu prisonnier d'un seul rêve (Fitzgerald, 1996, p. 199).

En contraste avec le début de l'histoire, qui voit l'arrivée de Nick à West Egg au beau milieu d'une période riche en soirées mémorables, le dernier chapitre fonctionne comme une métaphore pour le lendemain après une fête débridée : lorsque la lumière s'allume, une fois le divertissement fini, l'hôte se voit seul face à une maison déserte, obligé de nettoyer la destruction que ses invités ont laissée derrière eux. Sauf que, dans ce cas, l'hôte est mort, devenu une simple victime à la fois du hasard, de l'indifférence collective et de son propre jugement défaillant ; par ailleurs, Jordan, Tom et Daisy s'en sortent parfaitement bien de tout l'embarras grâce à leur mentalité d'autoprotection, corroborée avec un manque d'émotion évident. De ce point de vue, à la différence de *Gatsby*, Nick observe à maintes reprises les similarités entre Daisy et son mari au-delà des premières impressions : que ce soit leur passé commun, leur appartenance à la même classe sociale ou l'importance accordée à leur image extérieure impeccable, les deux partagent de nombreuses raisons pour ne pas renoncer à leur mariage. C'est dans ce sens que la dispute de l'Hôtel Plaza et les effusions sentimentales de *Gatsby* ne font que renforcer ce couple improbable, unis par l'intérêt commun plus qu'autre chose : « Ils n'étaient pas heureux. [...] Mais ils n'étaient pas malheureux non plus. Cette image révélait quelque chose d'intime, de naturel, une complicité évidente. N'importe qui, à les voir, aurait pensé qu'ils faisaient des projets » (Fitzgerald, 1996, p. 181). Pire encore, les personnages incarnent une catégorie entière de gens inconscients, qui détruisent tout autour d'eux pour ensuite se cacher derrière la protection offerte par leur situation matérielle, sans assumer aucune responsabilité pour leurs erreurs, sans éprouver des troubles de conscience ou des sentiments de culpabilité face au malheur général provoqué par leur comportement : « Tom et Daisy étaient deux êtres parfaitement insouciant – ils cassaient les objets, ils cassaient les humains, puis ils s'abritaient derrière leur argent ou je-ne-sais-quoi qui les tenait ensemble, et ils laissaient à d'autres le soin de nettoyer et de balayer les débris » (Fitzgerald, 1996, p. 121). En tant qu'ultime preuve de leur indifférence méprisante, Tom et Daisy changent de domicile sans laisser à personne leur nouvelle adresse et n'envoient même pas un message pour l'enterrement de celui dont ils ont indirectement provoqué le décès.

Les réflexions nostalgiques du personnage-narrateur qui clôturent le roman soulignent le caractère futile des efforts de *Gatsby*, dont le désir de conquérir Daisy rejoint le rêve américain dans son caractère illusoire : de la même manière que son prestige social n'était qu'une façade, le « succès » rencontré initialement auprès de la femme est plutôt une diversion temporaire, car elle choisira finalement de rester avec celui qui lui offre plus de sécurité matérielle et sociale. Les projets d'avenir du héros sont donc élusifs justement parce qu'ils se rapportent à un passé qui ne peut être ni ressuscité, ni recréé :

Et pendant que j'étais assis là, rêvant à cet ancien monde inconnu, j'ai pensé à Gatsby, à ce qu'il en avait dû éprouver en apercevant pour la première fois la petite lumière verte à la pointe de la jetée de Daisy [...] son rêve avait dû lui sembler si réel qu'il ne pouvait plus manquer de l'atteindre. Il ne savait pas que ce rêve était déjà derrière lui, perdu dans cette obscurité d'au-delà de la ville, où les sombres espaces de notre Nation se perdent à travers la nuit (Fitzgerald, 1996, p. 223).

Quant à Nick, il subit lui aussi sa propre désillusion avec le monde, bien que dans une moindre mesure par rapport à son ancien voisin. Suite à l'enterrement de Gatsby, où seulement trois personnes sont venues lui rendre hommage, le jeune homme se sent hanté par une image aussi grotesque que poétique, résumant l'esprit malsain de West Egg et, plus largement, de tout l'Est américain : une femme « ivre morte », habillée en robe du soir blanche et décorée de bijoux est portée sur une civière par quatre messieurs qui la déposent dans une maison quelconque, sans savoir laquelle et sans s'intéresser ensuite de son état de santé. La fête continue donc sans entrave, comme si de rien n'était, même devant le pire des spectacles ; étranger à cet esprit, dégoûté par l'individualisme affiché autour de lui, Nick décide de rentrer en Midwest, justifiant son choix dans un passage à tonalité élégiaque, interprété par certains comme la voix de Fitzgerald lui-même, qui soutient le retour à une vie plus simple et aux valeurs traditionnelles d'avant la guerre :

Voilà pour moi le Middle West – ni le blé, ni les champs, ni les villes perdues fondées par d'anciens Suédois, mais ce retour émerveillé des trains de ma jeunesse, et les lampadaires dans les rues, et les clochettes des traîneaux dans les nuits de givre, et les ombres que dessinaient sur la neige les couronnes de houx, accouchées aux fenêtres illuminées (Fitzgerald, 1996, p. 217).

## 5. Conclusion

Le conflit entre l'apparence et la réalité apparaît comme un thème majeur du roman, qui sous-tend à la fois le cadre de vie new-yorkais des années 20 et les rapports entretenus par ses habitants. La désillusion a souvent des conséquences fatales dans ce monde vidé de sens, qui a abandonné tout principe éthique en faveur de l'hédonisme le plus sauvage, un monde où règnent le pouvoir de l'argent et la loi de chacun pour soi. Ainsi, obstiné à guider sa vie selon des principes incompatibles avec son époque, le héros connaît un dénouement malheureux, mais il garde sa noblesse d'esprit intacte même au-delà de la mort ; l'auteur semble suggérer que la poursuite d'un idéal, si futile soit-elle, a toujours une beauté intrinsèque.

## REFERENCES

- Bechtel D.E., *Jay Gatsby, Failed Intellectual: F. Scott Fitzgerald's Trope for Social Stratification*, *The F. Scott Fitzgerald Review*, **15**, 1, 117-129 (2017).
- Berman R., *The Great Gatsby and the Twenties*, in Prigozy R. (Ed.), *The Cambridge Companion to F. Scott Fitzgerald*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 79-94, 2001.
- Bourdieu P., *La Distinction : Critique Sociale du Jugement*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1979.
- Breitweiser M., *Jazz Fractures: F. Scott Fitzgerald and Epochal Representation*, *American Literary History*, **12**, 3, 359-381 (2000).
- Fitzgerald F.S., *Echoes of the Jazz Age*, 1931, <https://pdcrodas.webs.ull.es/anglo/ScottFitzgeraldEchoesOfTheJazzAge.pdf>.
- Fitzgerald F.S., *Gatsby le Magnifique* (traduit de l'anglais par Jacques Tournier), Le Livre de Poche, Paris, 1996.
- Kamp D., *Rethinking the American Dream*, *Vanity Fair* (2009), <https://www.vanityfair.com/culture/2009/04/american-dream200904>, consulté le 21 may 2023.

APARENȚĂ ȘI REALITATE ÎN *MARELE GATSBY*

(Rezumat)

Un adevărat clasic al ficțiunii de limbă engleză, romanul lui F. Scott Fitzgerald *Marele Gatsby* (1925) a trecut testul timpului nu doar datorită personajelor fascinante și a prozei impecabile, ci și ca urmare a reflecțiilor profunde asupra unor subiecte precum sistemul de clasă, locul individului în societate și coruperea visului American. În acest articol, voi demonstra existența unui conflict între aparență și realitate, care servește drept cadru pentru înțelegerea parcursului eroului, de la crearea unei identități false la idealizarea romantică a trecutului și consecințele care decurg din acestea. Astfel, dacă singurătatea reprezintă prețul care trebuie plătit pentru ascensiunea socială, în ciuda faptului că eroul nu va face parte niciodată din cercul elitelor, atunci destinul tragic al lui Gatsby provine atât din incapacitatea – sau chiar refuzul – de a vedea lumea așa cum este ea, cât și din urmărirea neîncetată a unei idei nobile, dar lipsite de substanță.